

Le Samedi

VOL. X. No 31
MONTREAL, 31 DECEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c



A L'OCCASION DU NOUVEL AN.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

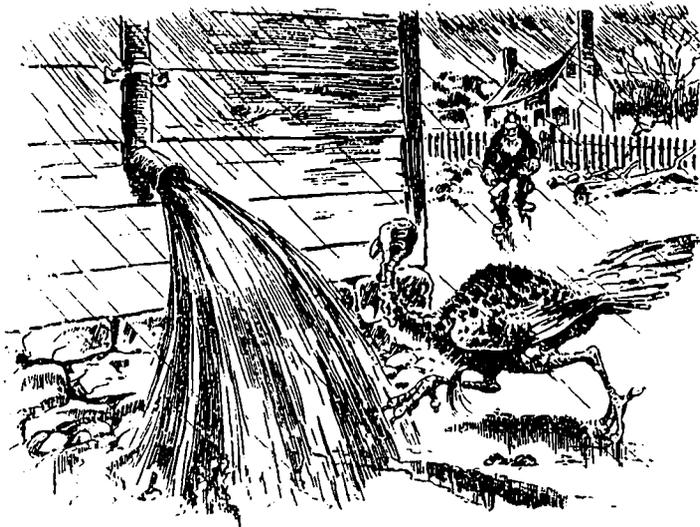
Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 31 DÉCEMBRE 1898

ÇA LUI A SAUVÉ LA VIE



M. Gros-lindon — A première vue, ça semble idiot, au mois de décembre, de s'aller placer sous la gouttière d'eau froide !...

GERBE DE PENSÉES

Un problème bien posé est à moitié résolu.

x

Il faut être grand pour mesurer l'humanité.

x

Il y a toujours un peu de hasard et un grain de fatalité dans les choses humbles.

x

Il est un instinct naturel d'élégance, qui se trahit jusque dans les plis du voile des vierges et des veuves.

x

Tout plaisir engendre sa peine, toute affection son deuil. Il faut que tout nous quitte ou nous tout quitter.

x

Si, dans la vie, les malheurs s'enchaînent, la grande loi d'équilibre fait que le bonheur est parfois contagieux.

x

Formule américaine :

« Tu viens pour tes affaires, parle de tes affaires, laisse-le à ses affaires, retourne à tes affaires. »

x

Tout homme a une passion qui le gouverne, et, si bien enfermé qu'il soit dans sa cuirasse, il y a toujours un défaut par lequel il est vulnérable. C'est le Talon d'Achille.

x

La chasse, comme tous les arts, a son secret qu'il faut surprendre : la bête, l'œil et le doigt, voilà selon Saint-Hubert, l'explication du mystère de la Trinité cynégétique.

x

Le Bonheur est un hôte étranger dont les visites sont rares et rapides : le Malheur est un Mendiant qui nous suit partout, et réclame son tribut à chaque étape du terrestre voyage.

x

Je me suis souvent demandé, pourquoi les peuples n'adoptent pas un Dictionnaire universel de Symboles pour correspondre entre eux, comme le Dictionnaire des Signaux de marine en usage dans les Sémaphores de l'univers. Il serait bien simple de relier ainsi les anneaux de la chaîne qui devrait unir tous les enfants de la grande famille humaine.

CHARLES JOLLIET.

EXCELLENT MOYEN

Elle. — Georges, tu te rappelles ce magnifique buffet, à si bon marché, mais qui était trop encombrant, que nous avons vu ensemble. Eh bien, j'ai trouvé un moyen de lui faire de la place.

Lui. — Comment cela, ma chère ?

Elle. — En prenant une maison plus grande.

CEUX QU'ELLE AIME

Maman. — Veux-tu un bonbon pour ton Jour de l'An, Lizette ?

Lizette. — Oh ! oui, maman.

Maman. — Lesquels aimes-tu ?

Lizette. — Ceux qu'y a d'collés ensemble.

DÉFINITION

Madame. — Qu'est-ce qu'un parvenu ?

Monsieur. — Parvenu ? C'est le nom que les enrichis d'avant-hier donnent aux enrichis d'hier.

VÉRIDIQUE

Alice. — Peux-tu garder un secret ?

Eva. — Non. Quel est-il ?

IL AVAIT MAL OBSERVÉ

M. Bonneville (indigné). — Vous m'avez volé. Quand j'ai acheté cette chaîne, vous m'avez dit qu'elle me durerait toute ma vie. Voilà à peine un mois que je l'ai, et déjà l'or en est tout parti.

Abraham. — Gaissez-fous, monsieur. Che ne fous ai bas folé. Guand fous avez agédé cède chaîne, vous baraisiez si malade, que j'ai gru gue fous n'en aviez bas hour quinze chours à vivre. C'est bourguoi che fous ai dit que cède chaîne fous durerait toute fotre vie.

— Bonne et heureuse année !

LE POINT ESSENTIEL

Le chirurgien. — Je ne sais pas s'il est en état de subir une opération.

Le médecin. — A-t-il le cœur faible ?

Le chirurgien. — Non, mais il ne me paraît pas avoir beaucoup d'argent.

IL AVAIT SES RAISONS

La fille. — Papa, est-ce que je ne pourrais pas aller à Paris pour cultiver ma voix ?

Le père. — Non, pas pour tout l'or du monde, elle est assez mauvaise maintenant.

DÉSAPPOINTÉ

Oncle Joe. — Je suppose que tu as eu un beau lot de présents ?

Le petit Joson. — Non, oncle Joe, je n'ai rien eu du tout, seulement des choses utiles !

PAS CHEZ LUI

Bouleau. — On dit que la Fortune frappe au moins une fois à la porte de chaque maison.

Rouleau. — Je devais être sorti lorsqu'elle est passée chez moi.

ÇA LUI A SAUVÉ LA VIE — (Suite et fin)



II

... Mais ça a produit son petit effet sur mes plumes ; voyez plutôt comme Penoute s'en retourne. On n'est pas né d'hier.



ILS RÊVENT DE NOËL !

LES NOUVEAU-NÉS

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés !
Petites hanches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si roses !

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Pour le bonheur que vous donnez
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges !

Vous êtes à toute maison
Ce que la fleur est au gazon,
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
Ce qu'un peu d'eau
Est au roseau
Qui penche.

Mais vous avez de plus encore
Ce que n'a pas l'étoile blanche,
Ce qui manque aux fleur les plus
Malheur à nous ! [belles :
Vous avez tous
Des ailes.

A. DAUDET.

CHIENS ARABES

Ce sont des chiens qui hurlent ainsi la nuit.
Ce sont les vigilants gardiens des douars, les bêtes incomprises qui veillent sur le Maître...

Le furtif crépuscule se retire à la hâte ; la lune jette ses lueurs incertaines. C'est l'instant où tout s'endort dans le calme infini des choses. Calme enchanteur et silencieux.

Mais non, les aboiements des chiens réveillent les échos endormis des forêts et des monts. De toutes parts ce sont eux que l'on entend ainsi.

De douar en douar, des montagnes à la plaine, leurs tristes hurlements éclatent, puis s'éteignent. Aigus, enroués, aphones, ils exhalent leurs colères, leurs souffrances.

Car ce sont les vigiliants gardiens du maître qui repose.

Hurllements de tristesses, de douleurs, vaines colères exhalées dans

l'ombre, qui dira jamais les plaintes éloquentes des parias de la tente !... C'est ainsi leur vie, tout de misère et de faim. Le jour, la dure matraque les tient à l'écart. La nuit, sans rancune et sans haine, heureux de pardonner, ils approchent enfin.

Leurs aboiements éclatent alors furieux. Oublieux des souffrances, des privations sans nombre, de la faim qui les talonne, campés sur leurs pattes, aux aguets, l'œil fouillant l'ombre... ce sont les chiens qui veillent.

Un soir, l'un d'eux perclus, viendra s'étendre près du fellidj, meurtri de coups, mourant de faim, fidèle jusqu'à la mort, il exhalera au ciel, dans un dernier effort, son cri de suprême affection.

Quand le lendemain le Maître sortira de la tente et qu'il verra le chien crevé, d'un pied dédaigneux l'écartant de son chemin, il crachera son mépris dans un dernier blasphème : "Nadin Ke'p".

Ah ! qui dira vos souffrances, pauvres chiens que l'on méprise, qui jamais comprendra vos sublimes dévouements.

E. DUCOR.

PAS AUSSI FOU QU'ON LE CROIT

Le médecin de l'asile. — Vous dites que madame Rondelle est venue pendant mon absence ?

Le gardien. — Oui, monsieur. Elle a voulu ramener son mari chez elle. Mais il a positivement refusé de la suivre. Il dit qu'il préfère demeurer ici.

Le médecin (bravant la tête d'un air anxieux). — J'ai toujours eu des doutes sur la maladie de cet homme. Il n'est pas si fou qu'on le croyait.

SIMPLE RÉFLEXION

Flambon. — Quand un homme est fâché, il vous dit tout ce qu'il pense de vous.

Flambé. — Oui ; et quand une femme est fâchée, elle vous dit ce que tout le monde pense de vous avec ce qu'elle pense.

LA CONFECTION DU SANTA-CLAUS



LUCIEN
DAVIS - R.

VOILA UN BONHOMME ÉTRANGES QUI EST SUR D'UN BON ACCUEIL, SOYEZ-EN PERSUADÉS.

LA LEVRETTE EN PALETOT

Y a-t-y rien qui vous agace
Comme un' levrette en pal'tot,
Quand y'a tant d' gens su' la place
Qui n'ont rien à s' mett' su' l' dos ?

J'ai l'horreur d' ces p'tit's bêtes,
J'aim' pas leurs museaux pointus,
J'aim' pas ceux qui font leur tête
Pass' qui z'ont des pardessus.

Ça vous prend un p'tit air rogue,
Ça vous r'garde avec mépris,
Parlez moi d'un chien bouldogues,
En v'la z'un qui vaut son prix !

Pas lui qu'on encapitonne !
Il a comm' moi froid partout ;
Il combat quand on l'ordonne
Et l'aut' prop' à rien da tout !

Ça m' fait suer quand j'ai l'onglée
D' voir des chiens qu'on un habit,
Quand, par les temps de gelées,
Moi, j' n'ai rien, pas nême un lit.

J'en voudrais bien crever une !
Ça m' f'rait plaisir ; mais j' n'os' pas ;
Leurs mètr's ayant d' la fortune,
Y' m' mettraient dans l'embaras.

Ça doit s' manger, la levrette ;
Si j'en pince une à huis clos...
J' la ferai cuire à ma guinguette
J' t'en fich'rai, moi, des pal'tots !

AUGUSTE DE CHATILLON.

KIRCKLAND LE SORCIER

LÉGENDE BRETONNE

Jeannin Méric, un brave gars, aimant bien ses vieux, (t'ait promis à Yvannah Leprieur, la jolie nièce du recteur de Saint-Jean-du-Doigt, lequel l'estimait fort.

Pourquoi fallait-il qu'il eût apporté d'Islande l'appât du gain ? Jamais un mendiant au Pardon du bourg ne recueillait de lui une aumône, jamais il n'eût attendu par un appel à la charité.

Et pourtant, il fallait voir cette route du Pardon de Saint-Jean-du-Doigt au moment du pèlerinage, tout brave chrétien eût été attendri.

Sur trois kilomètres, allant de la mer à la place de l'Eglise, tous les gars, toutes les filles, tous les pèlerins, marchaient entre deux rangées de pauvres hères, exhibant leurs infirmités, racontant les malheurs qui leur étaient arrivés, scandant ces psalmodies épiques d'interruptions et de soupirs.

"Ce n'est point fainéantise, bonnes gens, clamaient-ils, c'est de la maladie vraie, "bonnes gens, qui pendant des années a ravagé "mon pauvre corps."

Jeannin, insensible, passait, serrant sa bourse et fermant son cœur.

Le jour de Pardon du Doigt avait cependant été témoin de son engagement avec Yvannah.

Ils étaient promis et, depuis ce moment, le pêcheur portait toujours, sous son tricot, une médaille bénite de Saint-Jean que lui avait donnée la jeune fille.

"Porte-la toujours, mon Jeannin, avait elle doucement murmuré, rougissante, à son oreille, avec elle le mauvais sort te fuira."

Jeannin lui avait remis, en échange, un chapelet de Sainte-Anne qui venait de sa sœur morte innocente.

Il vénérait cette médaille avec sa foi de Breton, car le Doigt, relique conservée dans la vieille église, était l'index de saint Jean-Baptiste, apporté là par un saint ermite dans les temps des temps.

Les fileuses, en arrêtant de faire rouillonner leur rouet à la veillée, disaient d'un air grave et tout le monde le croyait au bourg : "Le Doigt est f c !"

Cette médaille n'avait pu préserver Jeannin du défaut d'avarice.

A la grand'messe, quand le bedeau Ronan

passait avec son tronçonnage pour recueillir les aumônes et s'arrêtait devant lui, il semblait absorbé dans sa dizaine et faisait courir les grains de son chapelet... le bedeau passait

Pas un liard de sa bourse n'était tombé dans le tronc des pauvres.

Les vieux, ses père et mère, en mettaient un pour lui en souriant doucement.

Comme notre gars prie, pensaient-ils, la mer ne l'a point gâté.

Seule Yvannah souffrait de son avarice et elle ajoutait une dizaine de chapelet à sainte Anne pour guérir son promis du mal d'intérêt.

Un soir, celui de la veillée de Noël, Jeannin entra chez le débitant Marcof, un ancien mortuier, pour renouveler sa provision de tabac.

Là se trouvaient attablés des pêcheurs de la côte et des fermiers des environs, venus pour vendre leurs denrées au bourg.

On bavait, on discutait ferme, les pêcheurs, des prochains engagements pour l'Islande, Terre Neuve ou le cabotage ; les fermiers de leur gain et de ce qu'ils rapporteraient chez eux de gâteaux et de boissons pour la veillée de Noël.

Marcof avait été aidé la veille par Jeannin à encaver une pipe d'eau-de-vie ; aussi, quand le gars eut soldé son tabac, lui offrit-il une mesure de boisson que l'autre accepta.

A ce moment, Kirckland, le rebouteux et quelque peu sorcier, entra, salua à la ronde, s'assit en toussant et en geignant pour se faire remarquer du débitant, puis alluma sa pipe en terre, dont le fourneau seul, intact, lui touchait les lèvres.

"Ah ! te voilà, vieux sorcier, lui dit Marcof méfiant, tu viens chercher ta pitance, nne croûte et une mesure d'eau-de-vie."

Tu ne deviendras donc jamais riche, toi qui connais tant de secrets ; toi qui fréquentes les Poulpiquets et les Korrigans, eux qui trouvent de l'or et des trésors cachés dans les tombes.

Quand trouveras-tu un trésor, ajouta-t-il en lui servant sa mesure d'eau-de-vie.

Le vieux releva sa tête chafoine, son œil gris billa, se fixa regardant sur Jeannin qui, accoudé sur le comptoir, fumait sa pipe, mal à l'aise sous ce regard scrutateur.

"Je suis trop vieux, maître Marcof, répo dit-il d'une voix casée, toujours l'œil fixé sur le pêcheur qu'il semblait fasciner."

Oui ! trop vieux, pour courir la lande la nuit... Mais un gars, jeune, bien découplé, n'ayant peur de rien, même de perdre son âme... oh ! le beau trésor qu'il trouverait !

Ces derniers mots, Jeannin, seul, les entendit, le débitant distrait par un commencement de rixe entre buveurs, avait détourné la tête, attentif.

Le bruit augmentant, Marcof s'engagea dans les tables, le rebouteux poursuivit comme se parlait à lui-même :



PETITE GRAND-MÈRE.



La jeune fille.—C'est demain le jour de l'an ! Papa va sûrement me donner la bague en diamants que je désire tant.



Le jeune homme.—C'est demain le jour de l'an ! Allons, papa, il faut se fendre d'un beau cent piastres !



(Le cocher et la cuisinière.) Elle.—C'est demain le jour de l'an ! Les cadeaux du bonhomme sont tous arrivés. Ce qu'il y en a un tas.
Lui.—J'espère bien qu'il y en a pour nous !



Madame.—Demain le jour de l'an ! Je suppose que mon bon vieux Jacques va me donner le manteau de seal que je convoite !



(Les plus petits.) Emile.—C'est demain le jour de l'an, Lucette ! Papa va me donner un bicyclette !
Lucette.—Oui, et à moi un beau ménage et une poupée qui dit papa et maman.



Monsieur.—C'est demain le jour de l'an !... (C'est un grincement de dents difficile à traduire mais qui en a dit long sur l'état d'âme du "bonhomme".

C'EST DEMAIN LE JOUR DE L'AN

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL



LA BÉNÉDICTION PATERNELLE.

— Épouser une jolie fille, bonne aubaine ! mais l'épouser sans un louis d'or, triste chose...

Avoir une belle galante et beaucoup d'or... voilà le bonheur... la vraie vie !

A peine avait-il fini son antienne, que Jeannin s'assit brusquement en face de lui, son mauvais penchant l'emportait.

— Quo faut-il que je fasse, Kirkland, lui dit-il les dents serrées... pour avoir de l'or... beaucoup d'or !

— Les Korrigans, mes amis, te le diraient cette nuit, mon gars, si tu avais du courage... mais non, dit-il... se ravisant, tu n'auras jamais d'or, tu es trop peureux... surtout la nuit de Noël et, sans attendre la réponse du pêcheur, il se leva.

Jeannin cependant l'entendit murmurer encore avec un rire étouffé :

— Trop peureux le beau gars, trop peureux pour devenir riche.

Puis il quitta sa place, salua obéq̄uement à la ronde et, jetant sa besace sur ses épaules, sortit en faisant entendre son rire de crécelle.

A peine la porte s'était-elle fermée sur Kirkland que Jeannin sembla prendre une résolution ferme et, sans répondre au bonsoir de Marcof, il s'élança sur ses traces et le rejoignit au carrefour du chemin menant à la mer.

Au bruit des pas, le vieux se retourna et le regardant de son œil perçant :

— Je savais que tu viendrais me héler, mon gars, lui dit-il.

Ma! Doué, tu as réfléchi, Jeannin, mon ami ; tu veux devenir riche ! même au prix de ton âme, ajouta-t-il en le fixant.

— Tenez, père Kickland, dit Jeannin, qui se décidait, vous connaissez ma pensée, car vous êtes sorcier !... Que dois-je faire pour avoir cet or ?

— Tu connais la fontaine miraculeuse située derrière le cimetière, répondit l'autre... elle est entourée d'une enceinte de pierre de granit de Morlaix. Au milieu se trouve une tête d'ange, supportant une statue de la Vierge... cette Vierge est creuse et renferme un trésor qui te fera riche... si tu veux le prendre en la brisant !

— J'irai, dit Jeannin... mais que me demanderas-tu après... le partage ? interrogea-t-il, anxieux.

A cette question, prononcée d'une voix inquiète, Kickland redressa sa taille courbée, sa figure rusée prit une expression diabolique et, après un rire strident que l'écho répéta, il répondit :

— Rien mon gars, puisque tu prendras ma place.

La nuit devint alors plus noire, le vent s'éleva du large avec un bruit sinistre et des cris lugubres se firent entendre dans la lande.

Jeannin chercha Kickland dans la nuit pour l'interroger encore, il ne trouva rien, le vieux sorcier avait disparu.

Rentré à la maison il entendait encore son rire diabolique et ses dernières paroles tintaient à ses oreilles :

“ Tu prendras ma place.”

Vers dix heures, le souper de Noël était prêt chez les parents de Jeannin.

Yvannah, aidée de sa petite sœur Annie, avait fait de belles crêpes dorées qu'elle avait placées par piles sur la table ; des marrons achevaient de cuire sous la cendre, bienfendus pour ne pas, en détonnant, réveiller les vieux qui dormaient au coin de lâtre.

Jeannin, que la jeune fille trouvait sombre, était descendu avec les pichets chercher du cidre et de l'eau-de-vie, pour faire du slip de Léon.

Noël allait être bien fêté au retour de l'église.

— Pourquoi, répétait cependant Yvannah rêveuse, pourquoi mon Jeannin n'a-t-il pas embrassé les vieux ce soir.

La jeune fille était chagrine.

En Bretagne, on appelle cela être engoissé, elle avait l'angoisse au cœur, la soirée, malgré le rire frais et les saillies de la petite Annie, fut triste, le pêcheur parla peu ; il songeait à l'or qui allait le rendre riche, rien ne pouvait lui arracher cette pensée.

Le père Méric s'était réveillé et, l'œil inquiet, l'observait.

— Qu'a donc notre enfant ce soir ?... songeait-il déjà à repartir au large pour l'Islande !

Un an d'absence, c'est long quand on doit mourir... la vieille dort...

elle rêve qu'il nous restera toujours, la pauvre ! et le pauvre vieux fit signe à Annie de faire moins de bruit.

La petite fille le détourna de ses tristes pensées en lui donnant un gros baiser.

Bientôt onze heures sonnèrent lentement à la vieille horloge à poids... puis la demie.

Pendant cette demie heure, Jeannin devint moins sombre, mais plus nerveux ; ses derniers scrupules s'évanouirent et une idée fixe l'obsédait : sortir pour aller chercher de l'or à l'endroit indiqué par Kickland.

Profitant de l'absence d'Yvannah et d'Annie, sortit chercher leur mante pour accompagner les vieux à la messe de minuit, il s'assura que tous les deux dormaient et s'élança au-dehors, son pebaz, assujéti par une lanière de cuir à son poignet droit.

Au carrefour du chemin conduisant au cimetière, il lui fallut longer une mare alimentée par une source d'eau vive où les femmes venaient laver leur linge.

A sa grande stupeur, mêlée d'effroi, un groupe de lavandières s'y trouvait, travaillant à la lueur de la lune.

Elles lavaient ! la nuit de Noël !

Les lavandières des morts, murmura-t-il en étouffant un cri de terreur, et il s'arrêta pâle, les cheveux hérissés, n'osant passer.

Alors l'une d'elles sortit de sa mante, d'une couleur terreuse, une main dé-



IL A MIS SES BOTTES.

charnée, une main de squelette et, de l'index étendu, lui montra le chemin du cimetière.

Jeannin ferma les yeux pour ne plus voir ces spectres et passa en courant sans se détourner.

Des cris retentirent alors dans la nuit, cris d'appel des âmes des trépassés, cherchant leurs corps sans sépulture, puis le bruit des battoirs des lavandières, frappant sur les suaires.

Le pêcheur arriva haletant à la porte du cimetière, là il heurta presque un groupe de Korrigans, jouant aux osselets avec des tibias... ils l'appellèrent par son nom.

— Jeannin, Jeannin, disaient-ils, à minuit, tu joueras aux osselets avec de l'or.

Il s'arrêta, un dernier remords au cœur, mais les Korrigans se ruèrent sur lui et l'entraînèrent à travers les tombes jusqu'à la fontaine en poussant des cris stridents.

Là ils le lâchèrent et disparurent se changeant en feux follets.

A ce moment, minuit sonna lentement à l'horloge de l'église contre laquelle la fontaine miraculeuse était appuyée et la lune, se dégageant soudain d'un groupe de nuages, éclaira la statue de la bonne mère, vénérée de tout le pays.

Jeannin ne voyait en elle que l'endroit où était enfermé le trésor de Kirek and ; " Allons ! dit-il, il faut en finir ! L'or est à celui qui le trouve ! " Et saisissant son bâton ferré, il en porta un coup terrible à la statue qui laissa voir une fente en travers de la poitrine.

Jeannin allait recommencer à frapper et pousser le sacrilège jusqu'à la briser, quand tout à coup les vitraux de la vieille église resplendirent de lumières et l'orgue fit entendre le prélude d'un cantique de Noël.

La messe de minuit commençait. Des voix de jeunes filles s'élevèrent, célébrant la naissance de Jésus.

Le pêcheur s'arrêta et son bras levé s'abaissa lentement... Oh !... fit-il pourquoi chantent-elles ainsi !

Des éclats de rires moqueurs lui répondirent au milieu des tombes.

LE REPAS DU NOUVEL AN



Le service de bouche de Monseigneur !

Il voulut, excité par ces rires diaboliques, reprendre son œuvre sacrilège, quand une voix s'éleva, seule, pure et cristalline, chantant un couplet de Noël.

— La voix d'Yvannah, murmura-t-il, et il tomba à genoux.

Alors, des Poulpiquets, diables noirs à cornes de bouc et à pied fourchus, sortirent des tombes, lui saisirent les bras pour le forcer à se relever pendant que des voix mystérieuses lui criaient :

— Courage, Jeannin ! l'or est à toi ! l'or est à toi !

— Sainte Vierge ! chantait Yvannah, que ton saint nom soit béni.

Délivre-nous du mal !

Jeannin alors écarta violemment le cercle infernal qui l'entourait, déchira sa chemise et en sortit la médaille bénite de saint Jean, la médaille de sa fiancée

— Arrière, esprits des ténèbres,

s'écria-t-il d'une voix ferme, et lentement il fit avec sa médaille le signe de la rédemption.

Les Poulpiquets poussèrent des cris d'oiseaux de nuit blessés, et disparurent dans l'ombre.

Quelques instants après, Jeannin, après avoir contourné l'église, en gravissait les degrés pour aller joindre sa prière à celle de sa fiancée.

Sur la dernière marche, son pied heurta le corps d'un homme étendu sur le dos, les membres crispés.

Il se baissa vivement pour le secourir, mais aussitôt recula d'horreur en reconnaissant le cadavre de Kickland, dont le front livide était marqué d'un doigt.

— Le doigt de saint Jean, murmura le pêcheur, et le cœur plein de repentir, il entra dans l'église où il tomba à genoux, les mains jointes.

La prière d'Yvannah, la brave et bonne fille, avait sauvé l'âme de son promis.

EDMOND HUARD.

UN HOMME CHATOUILLEUX

Pendant la visite qu'il fit en Irlande, pour rechercher les causes principales de la grande détresse qui régnait en ce pays, M. John Morley fut un jour conduit dans un pauvre village, par un homme qui, ayant à cœur de relever le crédit de son district, ne voulait pas admettre qu'il y eut des pauvres parmi ses concitoyens. " S'ils portent des habits rapés, disait-il, c'est par goût, et non par nécessité. "

A un certain moment, passa sur la route un malheureux, dont les habits pendaient en loques.

— Soutiendrez-vous, dit M. Morley, que cet homme là n'est pas dans la plus profonde des misères ?

— Lui ? répond Pat, sans perdre contenance, c'est le plus riche de la paroisse. Mais il est si chatouilleux qu'aucun tailleur n'a jamais pu prendre sa mesure.

TERRIBLE

Flipeau. — Toujours pas bien !

Toupin. — Pas bien du tout.

Flipeau. — Avez-vous consulté un médecin ?

Toupin. — Un médecin !... J'en ai consulté six.

Flipeau. — Six !... On serait malade à moins !

PROBABILITÉS

Un journal à fort tirage publiait, ces jours derniers, la gigantesque prophétie suivante, qu'on avait intitulée " Probabilités " : Si le vent ne change pas, et s'il ne pleut pas, nous aurons du beau temps. (Sic.)



PARTANT POUR LE KLONDIKE.

LE TRUC DE M. FLAC.

M. Flac (dégoûté). — C'est vraiment décourageant ! Ma femme ne veut pas réparer mes habits ! Ainsi, ce matin, je lui ai demandé de coudre un bouton à l'une de mes chemises, et elle n'y a pas encore touché.

M. Flac (haussant les épaules). — Tu le lui demandes !

M. Flac. — Mais oui ! il n'y a pas autre chose à faire.

M. Flac. — Mauvais système ; il n'y a pas longtemps que tu es marié ! Il ne faut jamais demander à une femme de raccommoder quoique ce soit. C'est fatal.

M. Flac. — Comment ! que voulez-vous dire ?

M. Flac. — Fais comme moi. Supposons, par exemple, que je désire faire réparer une chemise. Je la prend dans mes mains, bien étendue, et je demande à ma femme, d'une voix forte, où est le panier aux chiffons. Naturellement elle veut savoir pourquoi et je lui répond : " C'est pour y jeter cette chemise ; elle est toute déchirée. "

— Laisse-moi voir, demande-t-elle. Mais je mets la chemise derrière mon dos en disant : " Non, ma chère, c'est inutile ; tu ne pourrais la raccommoder. "

— Fais-moi voir toujours, dit-elle encore, blessée dans son amour-propre.

— Je te dis que c'est inutile ; elle est en lambeaux. "

Alors elle se fâche tout à fait, et c'est le bon moment. Je lui donne la chemise, elle l'examine et déclare que je suis un prodige de vouloir jeter une chemise presque neuve. Enfin elle se proclame la femme économe par excellence et se met à recoudre avec ardeur les accros de la chemise. Je ne manque jamais de la récompenser en lui concédant que, sans elle, je serais depuis longtemps réduit à la mendicité.

AMÉNITÉS

Cabarus. — Untel ? Mais je ne le connais pas du tout...

Guignolet. — Tiens, c'est la première fois que je vous entends dire du bien de quelqu'un.

CES BONNES DEMOISELLES

Lui (montrant un croquis). — C'est le meilleur travail que j'aie fait jusqu'à présent.

Elle (avec sympathie). — Oh ! il ne faut pas que cela vous décourage.

SA CAPACITÉ



Mlle Lesec. — J'avais pendu mon bas, hier soir, près de la cheminée, rien que pour le plaisir de la chose, naturellement. Eh bien, ce matin, je l'ai trouvé rempli !

Madame Bonbec. — Qu'y avait-il dedans ?

Mlle Lesec. — Un parapluie.



GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Etoile confidente.—Oui, vous êtes coquette, et pourtant votre nature est aimante et passionnée, imagination romantique et esprit d'exagération.

Etoile.—Nature timide, réservée et peu expansive. Mélancolie, amour du silence, de la musique, de la lecture et des fleurs.

Véronique.—Tempérament bizarre, fantasque, querelleur et emporté. Économie, activité, entente des affaires et sens pratique.

P. H. T.—Versatilité, manque d'initiative, volonté faible et peu énergique, assez bon courage physique et hardiesse.

M. Yvonne.—Affabilité, bonhomie, générosité et enjouement. Amour de la littérature, du théâtre et de la musique. Talent musical.

Générain.—Esprit cultivé, délicat et profondément analyste. Puissance de persuasion et force de volonté. Nature assez sympathique.

Papillon.—Cet échantillon montre un esprit très bien équilibré, positif, actif, entreprenant et persévérant. Sens pratique.

Praxède L.—Franchise, confiance, générosité et affection. Amour de l'ordre et du travail. Aptitudes musicales.

Gros fou.—Ambition effrénée, mal servie, hélas ! par une abondance de jugement pratique et d'initiative. Assez bon courage.

Ténèbres de la nuit.—Votre écriture montre une nature sensible, volontaire et obstinée. Beaucoup d'énergie, de persévérance et d'audace.

Je crois, j'aime, j'espère.—Grande force de volonté, instinct de la domination, caractère à la fois sévère et doux, mais toujours ferme.

Alsace-Lorraine.—Originalité, ambition, amour de l'étude, du travail et un peu de la rêverie. Nature affectueuse et douce.

Amatorix.—Nature changeante, aujourd'hui triste, demain riieuse et toujours disposée à suivre l'impression du moment; peu de constance en tout.

Giboulée.—Défiance de soi-même et des autres, susceptibilité, prudence, discrétion et dissimulation. Amour du silence.

Constance.—Sens musical et artistique. Nature sentimentale, tendre, passionnée et quelque peu tyrannique.

Prince Bismark.—Vous êtes habileur, insouciant et peu sincère. Très audacieux et courageux à l'occasion, mais habituellement apathique et peu entreprenant.

E. Crockness.—Caractère à la fois tendre, énergique et malicieux, tendances à l'exagération, enthousiasme, ambition et exaltation.

Sancta Regina.—Votre nature est énergique et fortement trempée, vous vous iritez des obstacles, mais jamais ils ne vous font reculer.

Belle de Nuit.—Vous manquez de persévérance et de volonté. Vous subissez trop facilement l'influence d'autrui.

Evangéline R.—Nature très frivole, très superficielle et très coquette. Manque de discrétion, de prudence et de retenue.

François.—Générosité, ambition et individualité. Goût pour les plaisirs de l'esprit et grande fécondité de pensées.

Bijou.—Vous êtes doué d'un grand sens pratique, de beaucoup d'activité, de courage et d'ambition, intelligence mercantile.

Mona.—Vous êtes rangée, économe, laborieuse et très habile aux travaux domestiques. Vous ne devez pas avoir de peine à trouver un mari.

Louisiane.—Cœur tendre et sympathique, lenteur de décision et de compréhension. Nature timide et peu courageuse.

Blessée au Cœur.—Imagination romantique, jugement erroné et peu discret. Exaltation et mélancolie.

Petite Solitaire.—Amour de la musique, de la lecture, des fleurs. Nature tendre, délicat et sensible, générosité, affection.

Future Carmélite.—Caractère enjoué, insouciant et pourtant mélancolique parfois. Tendances à exagérer ses propres sentiments.

Future Marie.—Dissimulation, défiance, susceptibilité et jalousie. Caractère violent, opiniâtre et absolu. Instinct dominant.

Mélys-Fleurs.—Jos. Alex. B.—Comme je ne suis pas sûr d'avoir compris votre pseudo, j'ai ajouté vos initiales. Vous avez une singulière nature, très douce, mais peu sensible, affectueuse assez mais sans ardeur.

Why Not.—Vous êtes original, railleur, sceptique. Vous aimez la flatterie, mais vous ne l'acceptez pas sans analyse, et alors...

Délaisée.—Esprit morose et porté à l'exagération surtout dans la souffrance. Aime peu courageuse et très impressionnable.

Biline.—Vous êtes indolente, prodigue et peu réfléchie. De plus vous manquez de prudence et de discrétion et vous êtes inconstante en amour.

Will You.—Caractère franc, ouvert et généreux. Très loyal avec les amis, prodigue, peu disposé à l'amour et très jovial.

Maine.—Caractère un peu affecté, très présumptueux et égoïste. Ambition, énergie, audace et persévérance.

Candide.—Fliblosse de volonté, indécision et inégalité d'humeur. Nature dominatrice et pourtant assez contrôlable.

Sabre au Clair.—Nature libre et volontaire, ennemie de toute contrainte. Turbulence, brusquerie et franchise.

Ténèbres.—Sens littéraire, imagination ardente, caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant; bonté, douceur, générosité.

Sira C.—Vous êtes douée d'une nature ardente, affectueuse et sympathique, vous êtes économe, laborieuse et ingénieuse.

Charlot Ter.—Nature ardente, belliqueuse, mais pourtant silencieuse et un peu concentrée. Franchise, loyauté et énergie.

Jean de Terres.—Je serais très désireuse de savoir si la seconde appréciation est plus conforme que la première. Il y a des caractères... hum ! si compliqués.

Emilie.—Nature rêveuse, délicate et poétique. Noblesse de sentiments, fermé, force de volonté et dévouement.

Plombier.—Tempérament vif, enjoué et quelque peu mystificateur, audace, bonhomie et égalité d'humeur.

Céline de Selicourt.—Vous êtes insouciant, peu curieuse et peu défiant; toujours disposée à prendre les choses par leur bon côté.

Catherine.—Amour de l'ordre, du travail et du confort, habileté aux travaux de l'aiguille et grande activité.

Croque Pois.—Nature calme, pacifique et peu susceptible de s'enamourer; amour de l'argent et ambition.

Micaut Lenoir.—Intensité de sentiments, véhémence, exaltation, impatience. Beaucoup de franchise, mais beaucoup d'inconstance.

Nestor.—Vous êtes nerveux, excitable, très ferme et très fort. Volonté de fer, surmontera tous les obstacles et fera tout plier sous son énergie. Audace et persévérance.

Pannette.—Très grand orgueil, ambition et égoïsme. Caractère froid, hautain et sévère, assez souple à l'occasion, cependant.

Amour Méconnu.—Vous êtes d'une humeur un peu inégale, vous ne pouvez souffrir la contradiction et votre caractère est très dominant. Énergie et courage physique.

Indiscret.—Vous êtes généreuse, sensible, et un peu disposée à la paresse. Vous manquez d'initiative et d'énergie. C'est "Graphologie" que vous devez lire.

Une petite veuve.—Économie, activité, ambition et manque de sensibilité. Décision rapide et tenacité. Très grand contrôle sur sa propre volonté.

Espérance Envolee.—Votre nature est enthousiaste et passionnée, mais peu constante. Assez grande abondance de pensées, mais difficulté d'expression.

Rose Modeste.—Nature sentimentale, tendre, passionnée et quelque peu rêveuse. Susceptibilité et défiance. Sens musical.

Fabula C.—Ruse, dissimulation, défiance. Esprit subtil, froid et observateur. Ambition, sensualité et obstination.

Bernadette.—Tempérament vif, excitable et amoureux. Imagination romantique et tendance à l'exagération. Sensibilité.

Emilie.—Caractère placide, doux et peu ambitieux. Amour des livres, de la musique et du "far niente." Peu de courage apparent.

Pascheline.—Volonté énergique, prudence et sagesse. Beaucoup de discrétion et de retenue, mélancolie et amour du silence.

Madame L. A. G.—Sens littéraire, talent musical, nature sentimentale et quelque peu portée à l'exagération de ses propres sentiments.

Un ancêtre.—Vous desinez très bien, mes compliments. Caractère fantasque, original, indépendant. Orgueil, ambition, générosité, audace et courage. Aptitudes musicales.

Elidie.—Vous êtes d'un caractère susceptible, ombrageux et malicieux, vous n'êtes pas foncièrement méchante, mais vous pourriez le devenir. Méfiez-vous.

Caractère Croche.—Vous avez choisi un singulier pseudonyme. Vous êtes très active, ambitieuse et économe. Grande rapidité de décision.

La petite sœur à Bibi.—Aptitudes littéraires, nature pratique, conciliante et réfléchie. Esprit assez subtil, avec une pointe de coquetterie et de malice. Vous avez une écriture d'oursinnette.

Layette P. C.—Franchise, confiance et générosité. Manque de sens pratique, de clairvoyance et d'énergie. Sensualité et insouciance.

Pauvrette E.—Vous êtes sentimentale et peu courageuse. Imagination romantique et ardente, amo passionnée et mélancolique.

Affectueuse.—Exaltation, sensualité, manque d'économie et de sens pratique. Tempérament assez délicat, mais très égoïste. Talent musical.

Laure.—Amour de la littérature et de la musique. Noblesse et délicatesse de sentiments. Nature plutôt disposée à l'amitié qu'à l'amour.

Noir à Peau.—Caractère jovial, habileur et nocturne. Amour du vin et de tous les plaisirs faciles, peu de sincérité et de constance.

Marie Céleste.—Sympathique et tendre nature. Générosité, simplicité et amabilité. Caractère pourtant timide et peu persévérant.

Blanche Yvonne.—Nature irrégulière et indéfinie, timidité excessive et manque d'initiative. Assez d'ambition, mais peu de chance de succès.

Sage Amoureux.—Vous êtes persévérant et ambitieux, mais peu entreprenant. Votre jugement est sûr et éclairé et vous êtes doué d'un esprit analyste.

Don Carlos.—Tempérament de politicien, cela ne veut pas toujours dire, désintéressement, conviction et amour du progrès, mais, bien souvent, ambition et souplesse d'échine et de conscience.

Rachel L.—Nature calme et pondérée, généralement fœide, capable de s'enflammer sérieusement à l'occasion mais conservera toujours un certain contrôle sur ses sentiments.

L'Orpheline.—Nature tendre et pourtant forte, douce et sévère à la fois. Caractère très énergique et fait pour le commandement.

Jeune Ton, N.—Égoïsme, ambition et morgue. Caractère entreprenant, actif et téméraire. Inconstance en amour.

Frisette B.—Prudence, discrétion, réserve. Esprit clairvoyant et subtil. Abondance de pensées et sobriété de paroles. Ainsi sont les gens sages.

C. Gaudiose.—Vous êtes ambitieux et pourtant peu entreprenant, vous vous défiez de vos propres impressions. Votre timidité quoiqu'elle soit réelle, ne vous empêche pas d'être un aimable camarade.

Avenir.—Entente des affaires, esprit d'initiative et de progrès, ambition et énergie. Beaucoup de sincérité et de fidélité dans l'affection.

Georgette E.—Indolence, amour de la roquette, coquette et un peu de sens de pratique. Nature généreuse et parfois très enthousiaste.

Fleur de Roses.—Sens artistique, amour de l'ordre et du confort. Nature véhémente, ambitieuse et travaillée de rêves.

Brune Coquette.—Caractère enjoué, capricieux et quelque peu malicieux. Vous êtes assez constants dans vos affections mais peu amoureux.

M. Surprenand.—Tempérament vif, emporté, querelleur, pas rancunier, cependant. Vous êtes franche mais peu discret.

Poulette.—Nature méticuleuse et lente, manque de sens pratique et d'économie. Apathie et indolence.

Paul de Mont.—Aptitudes musicales, sentiments poétiques, goût délicat. Manque de persévérance et d'initiative.

Géranium Rose.—Vous êtes laborieuse, méthodique, entreprenante, ambitieuse et économe. Froidur et sévérité extrêmes.

Isabelle Chérie.—Vous êtes d'une nature crédule, naïve et confiante. Imagination romantique et jugement peu pratique.

Chignon.—Énergique et puissante volonté, courage, persévérance et une pointe d'obstination. Sera-ce vous qui lirez le premier ces lignes ? J'en doute.

Piccolina.—Nature fière, hautain et dominatrice. Caractère indépendant, hardi, énergique et peu sensible.

La Brune Générique.—Habileté littéraire, goût relevé et délicat et sévère. Sens pratique, économie domestique et réflexion.

R. Bichetoulé L.—Vous êtes quelque peu original, mais votre jugement est très faussé et le sens commun parait vous faire défaut.

Un gros Canadien de Cohocs.—Esprit très observateur et un peu caustique, amour du vin et des femmes, audace et jovialité.

Sweet Caporal.—Votre caractère est franc, loyal, probe, silencieux et discret. Vous êtes peu prodigue, même et surtout d'affection.

Jos. Périels.—Très grande versatilité, nature impressionnable à l'excès, s'afflige pour la moindre chose et se console avec un rictus.

Silvia.—Amour de la musique, sans talent extraordinaire, cependant, générosité, douceur, sensibilité et un peu de coquetterie.

Violette-Parfumée.—Nature délicate, tendre, impressionnable et quelque peu mélancolique. Amour des livres, des fleurs et de la retraite.

Petit-Commis.—Ambition, énergie, audace et persévérance. Puissance d'exécution, de persévérance et de combinaison.

Marie-Louise.—Je vous ai déjà donné ma réponse sous le nom de Louise, je crois. Ne l'avez-vous pas trouvée ?

Philippine V.—Votre caractère est superficiel, fantasque et peu réfléchi. Vous êtes peu énergique et subissez facilement l'influence d'autrui.

To the one, I love.—Caractère très irrégulier, imagination romantique. Bonté, douceur, sensibilité. Aptitudes musicales très apparentes.

L'Hirondelle.—Vous ne me donnez pas assez d'écriture pour que je puisse donner une appréciation complète. Ces quelques mots démontreraient assez de résolution, de la volonté et du courage.

Géomètre.—Individualité, indépendance de caractère, constance, force de volonté, ambition et tenacité. Nature fière et incontrôlable.

Marie Lauretta.—Ce spécimen montre un très curieux mélange d'optimisme et de défiance, une forte tendance à l'exagération, de l'exaltation et un peu de jalousie.

C. Moi.—Esprit inventif, curieux et déductif. Amour du travail et du progrès. Nature concentrée, silencieuse et impulsive.

Vive la Joie.—Vous êtes douée d'un très heureux caractère, madame, vous prenez toutes les choses du bon côté. Votre nature est pourtant timide, tendre et sensible.

Jean Kis.—Intelligence mercantile, sens pratique, ambition, générosité, orgueil. Amour de la musique et du théâtre.

Frisée.—Caractère bizarre, fantasque et volubile. Aime la contradiction, la souffre difficilement, cependant. Assez bon courage.

Prince de Galles.—Vous êtes doué d'une ambition effrénée servie par une audace, une énergie et une activité extraordinaires.

François Ter.—Franchise, générosité, sensibilité. Nature tendre, passionnée, enthousiaste et sentimentale.

Virgile.—Nature confiante et dépourvue d'artifices. Insouciance, bonhomie, désintéressement et crédulité.

Double Croche.—Amour de l'ordre, précision et équilibre apportés à toutes choses. Nature sympathique et affectueuse. Sens musical.

Yvonne.—Vous êtes économe, laborieuse, habile, active et ambitieuse. Votre volonté est énergique et peu contrôlable.

Céline.—Votre caractère est changeant, mais généralement, vous êtes nerveuse et excitable. Franchise, activité et courage.

Kibi Kiribi.—Je crois vous vous avoir déjà répondu sous un autre nom. Vous avez écrit deux fois, n'est-ce pas ? Ceci est le premier pseudonyme choisi.

Banquette.—Excusez-moi si j'ai tant tardé à vous répondre, votre lettre s'était égarée. Vous êtes original, habileur et jovial, quelque peu sceptique et très audacieux.

Coquelicot.—Présumption, amour de la flatterie et d'insupportabilité. Vous êtes laborieux, sage et méthodique.

Georgette.—Esprit d'entreprise, tendresse, courage et ambition. Goût pour les voyages et les aventures dangereuses.

Rénée Springlet.—Vous êtes très originale, rangée, méthodique et laborieuse. Nature plutôt disposée à l'amitié qu'à l'amour.

Douchka.—Jalousie, ambition, persévérance, fermeté, discrétion, prudence et défiance. Ne reculera devant rien pour arriver à son but.

Crème de la Crème.—Franchise, générosité, dévouement. Volonté très énergique et grande rapidité de décision.

Gaspard.—Indépendance de caractère, audace et énergie. Esprit observateur et instinct de la domination.

Fleurlette des Bois.—Naïveté, confiance et douceur. Nature généralement assez calme, mais susceptible de s'enflammer beaucoup à l'occasion.

Un Gros Bec.—Originalité, inégalité d'humeur et manque de volonté. Nature à la fois tendre et apathique. Consueco.

Sorry-Twenty.—Caractère silencieux, réservé. Esprit observateur, appréciation juste, discrétion, défiance et retenue.

Elise.—Aptitudes littéraires et goûts artistiques. Bonté, douceur, sensibilité, manque total d'énergie et de persévérance.

Bonquet.—Caractère ombrageux, susceptible et défiant. Esprit subtil et observateur, mais quelque peu caustique. Grande ambition.

Jim Breaker.—Égoïsme, préconception, sensualité et manque d'ordre. Audace, ambition, prodigalité et jovialité.

Eviline.—Vous êtes ardent, nerveux et quelque peu sentimental. Goûts raffinés et caractère assez indépendant. Inconstance.

Alida.—Enthousiasme, exaltation et parfois mélancolie. Manque absolu de sens pratique et tendance au découragement.

Aramis.—Dolentesse de goût, sens littéraire. Nature passionnée et impulsive, talent musical et air couronné de l'étude.

Ti-Gros.—Sens pratique, esprit de progrès et d'initiative, nature calme, pondérée et sérieuse. Jugement assez sûr.

Nicol.—Vous êtes doué d'un très heureux caractère, mon cher Nicol, très jovial, généreux et passionné. Fermé et tranché.

Marie-Joséph.—Votre nature est fine, inexpressive et pas-ablement malicieuse. Vous êtes quelque peu coquette, vous pouvez aimer très sérieusement, cependant.

André.—Tempérament vif et emporté, mais franc et d'une extrême sensibilité au fond. Activité, énergie et courage.

A Graduate.—Votre écriture dénote de la froideur de la sévérité et de la discrétion. Jugement droit et volonté inflexible.

Lise.—Nature primosautière et toute d'une pièce, audace extrême, ambition et activité. Vous êtes peu disposée à l'amour.

Gentle.—Amour de l'étude. Fécondité de pensées, timidité excessive, cependant, empêchant la libre expansion des sentiments.

Diane.—Caractère irrégulier, volonté peu accentuée. Nature molle et se laissant facilement influencer.

Bella.—Spontanéité de résolution, générosité, affection, indépendance, force de volonté et finesse d'intuition. Talent pour la musique.

Noce.—Nature droite, franche et libérale. Caractère déterminé, ne se laisse contrôler par personne et possède un très bon pouvoir de persuasion.

Rose The.—Imagination ardente, exagération de ses propres sentiments, ambition et esprit d'entreprise, décision peu rapide, cependant.

Vivier-Pavot.—Nature lente, méticuleuse et indécise. Timidité, manque d'énergie et d'initiative. Aime tendre quoique peu communicative.

Mia. — Fantastique et despotique nature, tres querelleuse sans être rancunier, toutefois, Audace, ambition, mais peu de persévérance.

There after me. — Originalité, insouciance et dédainement, tempérament sensuel et goût pour les jouissances intellectuelles.

Trésor A. B. — Imagination romanesque inconsistante en amour, manque de logique, égoïsme et sensualité. Économie et activité.

A. J. S. R. D. — Vous êtes diatribe habituellement, peu méthodique et peu réfléchi. Bonté, simplicité et dévouement.

Marie-Françoise. — Très grande indépendance de caractère, volonté puissante et forte, fécondité de pensées et domination.

Prime-Vere de M. — Nature souple, rusée, fertile en expédients, ambition tenace et audace. S'irrite des difficultés et s'acharne à les vaincre.

Com-Grat. — Cet échantillon d'écriture dénote un cœur sensible, aimant et sympathique, de la constance dans l'affection, mais peu d'énergie et de courage.

J. A. B. — Vous êtes d'un naturel ombrageux, despotique et parfois cruel. Très énergique et tenace, vous ne souffrez pas qu'on vous résiste. Pratique, la douceur et la clarté chrétienne.

E. Bizon. — Originalité et jovialité. Goûts pour les voyages et les aventures extraordinaires. Nature ardente, amoureuse et constante.

Josaphat. — Intelligence mercantile, amour du travail. Caractère sérieux, réfléchi et pondéré. Exactitude et probité.

Leon. — Vous avez le goût de l'étude, de la littérature et du théâtre et un certain talent littéraire. Beaucoup d'ambition et de légitime confiance en vos propres forces.

Sancho Pança et Cie. — Nature libre, ennemie de toute contrainte. Susceptible d'aimer beaucoup et de haïr de même. Très grande persévérance et franchise.

Rosette. Caractère doux, timide, facile à contredire. Manque d'énergie, de résolution et de force d'âme. Cœur très aimant.

Ludovic. — Délicatesse de sentiments, esprit subtil et intuitif, caractère à la fois ardent et réservé, très disposé à l'amour.

Mirille. — Curieux mélange de simplicité et de ruse, d'expansion et de défiance, de timidité et d'audace. Nature très sympathique et tendre généralement.

"21". — Votre nature est très superficielle, assez bonne au fond, vous portez vous-même importun à des actes de cruauté regrettables faites de réflexion et de contrôle sur votre volonté.

L'Oiseau Mouche. — Vous êtes d'une nature maternelle, vous occupant avec sollicitude des plus petits détails en toutes choses. Vous êtes de plus économique, laborieuse et rangée.

Rose des Bois. — Vous ne me donnez pas assez d'écriture pour que je puisse bien juger. Vous devez être vive, enjouée et quelque peu volonteaire.

Roméo. — Amour de l'étude et du travail, courage, ambition et persévérance. Franchira tous les obstacles qui se trouveront sur sa route.

Frédérique. — J'ai répondu à votre première lettre sous le pseudo inconnu, vous trouverez probablement ma appréciation dans le prochain numéro du journal.

Bella. — A vous aussi, j'ai répondu. Ne vous découragez pas, vous trouverez cela dans un prochain numéro. Il me fait peine vraiment de vous faire tant attendre, mais il y a encombrement.

Comprends-tu? Même réponse que ci-dessus.

Amoureuse d'un joli blond. — Vous avez du lire votre réponse dans le dernier numéro du journal.

Cœur-Froid. — Vous lisez votre réponse dans un prochain numéro sous le premier pseudo indiqué. Ne vous impatientez pas.

M. S. L. — Même réponse que ci-dessus.

Bernard. — Vous avez lu votre réponse dans le dernier numéro du journal, n'est-ce pas?

Nature Religieuse. — Même réponse que ci-haut, ne vous impatientez pas.

Roche qui pleure A. — Sens littéraire, nature priante, caractère sympathique, bonté, douceur, générosité et sensibilité.

Voyageuse. — Caractère raffiné, humain et pourtant bienveillant. Volonté très forte et extrême contrôle sur ses propres inclinations.

Miriam. — Imagination fantaisiste, sentimentaliste, enthousiaste et quelquefois mélancolique. Goût pour les plaisirs intellectuels.

Z. T. A. E. — Vertueuse, timide, indécision Bonté, modestie et dévouement. Nature plutôt discrète à l'occasion qu'au commandement.

Réine de France. — Grande activité, amour du travail et économie. Pourtant peu de sens pratique et de persévérance.

Agnes P. Colores. — Vous êtes douée de beaucoup de franchise, de générosité et de bienveillance, mais vous êtes légère et manquez souvent de discrétion.

Barcarolle. — Nature spontané, impulsive et passionnée, manque de perception, de prudence et de retenue. Méfiez-vous du premier mouvement.

Victorine. — Nature irrégulière, rêveuse et exaltée. Imagination romanesque se berçant constamment d'illusions. Esprit peu pratique et indolence.

Mad. L. — Vous êtes sage, laborieuse et sage. Votre timidité est excessive et vous empêché de paraître aussi aimante que vous l'êtes réellement.

Une Québécoise. — Esprit froid observateur et réfléchi. Amour de l'or et ambition. Dispositions à l'amour, mais peu de sensibilité.

Muguet. — Tempérament nerveux et excitable, sujet à de subits emportements pas rancunier cependant; activité et courage.

Eglantine Travers. — Coquetterie, insouciance et amabilité. Nature capable d'être assez réfléchi à l'occasion, cœur très sympathique.

Yvonne R. R. — Très grandes aptitudes musicales. Caractère tendre, sympathique, et pourtant un peu fantastique.

Palmire. — Est-ce celui-ci, votre pseudonyme? Votre caractère est ombrageux, défiant et jaloux. Vous êtes très aimante et très constante dans vos affections.

Elzéb. — Sens littéraire. Nature tendre, sentimentale et délicate. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant.

Don José Maria d'Alvarez. — Originalité, indépendance, scepticisme, orgueil, ambition et présomption. Vous manquez de sincérité et de constance dans l'affection.

Alberte. — Votre nature est indécise, timide et défiante. Vous êtes quelque peu présomptueuse et très excitable.

Eglantine. — Nature franche, ignorant l'artifice. Exubérante d'affection, imagination assez active, caractère bienveillant.

Scherzo. — Sens littéraire. Goûts artistiques, sévérité et justesse d'appréciation. Ambition, énergie, audace et activité.

Laurette dit Penou. — Vous êtes coquette, économe en amour et pourtant très amoureuse. Générosité et sensibilité.

Déla C. — Très grande activité, caractère inquiet et nerveux. Manque de persévérance, opiniâtreté et violence.

Marie-Rose. — Vous manquez d'ordre et de persévérance. Votre nature est franche et sans défiance. Timidité et naïveté.

Alouette. — Intelligence mercantile, nature ardent et ambitieuse. Caractère entreprenant. Audace et courage.

Fleur de Mimosa. — Talent musical, caractère nerveux, excitable et enthousiaste. Bonté, douceur, générosité.

Verchères. — Votre écriture montre un tempérament calme, placide et prenant généralement les choses par leur bon côté.

Ned, J. C. — Nature généreuse, affectueuse et sympathique. Enthousiasme, activité et esprit d'entreprise. Talent musical.

Laurette. — Susceptibilité, dédain et malice. Exagération de ses propres sentiments. Esprit de contradiction et humeur chagrine.

Belle Rose. — Nature persévérante, ambitieuse, discrète et prudente. Sens pratique, activité et talent des affaires.

Cœur Souffrant. — Nature tendre, poétique et rêveuse. Amour des fleurs, des livres et de la musique. Sensibilité et persévérance.

Centurion. — Irrésolution, inconstance, irrégularité d'humeur. Nature assez tendre, susceptible d'aimer très passionnément.

Montagnais. — Vous êtes froide, hautaine et sévère. Prudence, fermeté et impulsion. Assez bon pouvoir de persuasion et d'énergie.

Gianette. — Sens littéraire, imagination assez active, caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Bonté, douceur, sensibilité.

PETITE SANS GÉNIE. — Timidité excessive, caractère bienveillant, assez tendre, mais peu expansif, générosité et constance.

QUENOCHÉ. — Amour de l'étude, des livres, des arts et généralement de tous les plaisirs de l'intelligence. Aptitudes musicales.

RAFFINÉE. — Originalité, jovialité, audace et indépendance de caractère. Nature superficielle et légèrement capricieuse.

EL PORPORATO. — Tempérament vif et quelque peu caprice et violent, pas rancunier cependant. Franchi et généreux.

BÉRÉ. — Vous êtes excentrique un peu, ambitieux beaucoup et très énergique. Vous manquez de sensibilité et de générosité.

TOUT HEUREUSE. — Économie, activité et habileté aux travaux domestiques. Caractère tendre, sincère et sympathique.

PRIMAVER. — Aptitudes musicales. Nature rêveuse, impressionnable et peu pratique. Sincérité et constance en amour.

JEANNE D'ARC. — Caractère méthodique, sincère et discret. Amour tendre, sentimentale et pas tonnée, quoique peu communicative.

VIOLONCELLISTE. — Dissimulation, ambition, égoïsme, défiance, discrétion et prudence. Vous êtes douée d'assez d'énergie et de courage.

PHILOS. — Sens commercial, indépendance, originalité, ambition et activité. Nature plutôt disposée à l'amitié qu'à l'amour.

ROSE IGNORE. — Égoïsme et présomption. Amour de l'ordre, du travail et du confort. Esprit observateur et clairvoyant. Sens littéraire.

GERTRUDE EMMA. — Caractère irrégulier et fantasque. Imagination romanesque. Nature rêveuse et peu pratique. Indolence.

MARIE JEANNE. — Franchise, générosité, dévouement, bonté et sensibilité. Curiosité et manque de discrétion. Cœur sympathique.

PHYSIME GAROUX. — Votre écriture montre de l'ambition, du courage et de la persévérance. Un esprit assez observateur et un jugement droit et éclairé.

ESPERANZA. — Votre caractère est déterminé, volontaire et opiniâtre; votre imagination active et votre raison sévère.

L'ÂME DÉSOULÉE. — Vous êtes portée à l'exagération de vos sentiments, surtout dans le malheur. Nature tendre et impressionnable.

JAVOTTE. — Caractère enclé, timide et défiant. Très grande fécondité de pensées, esprit observateur et discret. Dissimulation.

F. I. D. C. — Vous avez négligé de prendre un pseudonyme, je mets vos initiales. Vous aimez l'étude et les jouissances de l'esprit. Vous êtes silencieux et rêveur.

ÉTOILE DU SUD. — Vous êtes très coquette, mais petite, d'après votre écriture, pas mauvais cœur pourtant, mais mauvaise tête.

STRAIT-FLOSH. — Nature droite, généreuse, franche, audacieuse et ambitieuse. Caractère entreprenant et très pratique.

ÉNEQUE. — Économie domestique, tempérament calme et méthodique. Manque de discrétion et légèreté.

HERMÈS. — Exaltation, sentimentalisme. Nature ardente, ambitieuse, travaillée de rêves impossibles. Énergie, impulsion.

SANS CARTIER. — Nature silencieuse, concentrée et studieuse. Cœur tendre, sympathique, franc et généreux. Sensibilité.

OSCARINO BELLA. — Vous êtes original, enjoué, audacieux et indépendant. Doué de beaucoup d'énergie vous surmontez tous les obstacles.

ALBERTA P. — Talent musical. Nature froide, hautaine et assez pondérée. Ambition et rapidité de décision.

YVETTE. — Bonté d'âme, franchise et générosité, tempérament enclin aux affections calmes et comprenant peu les grandes passions.

DIANE. — Vous êtes une rêveuse, une studieuse et une analyste. Vous êtes laborieuse et méthodique. Votre cœur est tendre et sensible.

ROSE THÉ. — Manque de persévérance, caractère timide plutôt enclin à l'obésité avec qu'au commandement. Bonté et douceur.

ROSIER BLANC. — Amour du progrès, de l'étude et généralement de tout travail. Audace extrême et humeur belliqueuse.

PERVENCHE AÏMÉE. — Caractère excitable et nerveux ne pouvant souffrir la contradiction. Imagination active et très passionnée. Excessive sensibilité.

CŒUR MÉCONNU. — Nature bienveillante assez franche quoique peu discrète. Caractère un peu trop susceptible et présomptueux.

UN CŒUR. — Orgueil, indolence, égoïsme et prétenion; voilà pour les défauts. Énergie, persévérance, discrétion et prudence.

FLEUR CACHÉE. — Fermeté, ruse, défiance, susceptibilité, ambition, courage et force de volonté. Âme virile et tenace.

AGNITA. — Tempérament placide, doux et crédule. Amour des livres et de la musique. Susceptible d'aimer très longtemps.

MANON. — Manque d'ordre, opiniâtreté et amour de la chicane. Esprit assez subtil et très bon jugement.

LALIQUE. — Originalité, scepticisme, indépendance, audace et jovialité. Inconstance en amour.

L'OISEAU DE FRANCE. — Fierté, indépendance de caractère, réserve, prudence et fermeté. Aptitudes musicales et littéraires.

EMMA. — Votre nature est froide, versatile et quelque peu sensible. Vous êtes amoureuse de louanges, mais très réservée.

LUCIE R. — Vos dispositions sont assez généreuses, vous avez de l'économie, de l'activité et du courage, mais peu de persévérance.

HIPPOCRATE. — Ambition, énergie, audace. Esprit fin et parfaitement analytique. Caractère entreprenant quoique un peu irrégulier. Est-ce cela, sceptique Hippocrate?

MINETTE. — Tempérament nerveux, volonté très puissante, courage et force d'âme. Sévérité exercée autant envers soi-même qu'envers les autres.

VIANDE DE COQ. — Vous êtes original, indépendant et très mécontent de vos affections, pour peu que vous aimez car vous êtes peu disposé à l'amour. Sensibilité et égoïsme.

FRANÇOIS. — Intelligence mercantile, activité, énergie et amour du progrès. Caractère silencieux, discret et prudent.

ALIDA. — Vous êtes très orgueilleuse, très égoïste et très capricieuse. En revanche vous êtes douée d'un goût très délicat et de jolis talents artistiques.

LAURA. — Sensibilité, générosité et économie. Vous êtes quelque peu dissimulée et malicieuse mais le cœur est très bon.

SERGIA DE WORONOFF. — Imagination romanesque et amour de la rêverie. Talent musical. Peu de sens pratique.

ÉTIENNETTE. — Votre nature est décidée, entreprenante et persévérante. Vous aimez la flatterie et vous êtes vous-même assez prodigue d'éloges. Quelques talents littéraires sont aussi apparents.

UN PETIT SERIN. — Nature primesautière. Imagination active, caractère bienveillant, bonté, douceur et sensibilité.

UNE BRUNE AUX YEUX NOIRS. — Caractère ardent, franc, ambitieux et persévérant. Esprit d'entreprise et de progrès.

SIBYL. — Nature ardente, passionnée, rêveuse et parfois très enthousiaste. Très grande constance et dévouement. Capable d'aimer beaucoup et bien.

FRANÇOISE-MARIE. — Vous êtes douée d'un caractère droit et franc. Vous êtes très conciliante et sympathique, disposée aux affections calmes.

ANGE GARDIEN. — Aptitudes littéraires, amour de l'étude, du travail et du silence. Manque de sens pratique.

DOLOROSA LONORÉ. — Coquetterie, sentimentalisme, inconstance et indécision. Habileté aux travaux de l'aiguille et économie.

KAUVAH. — Affection, prétention. Caractère assez indépendant intelligence mercantile, énergie, audace et ambition.

LILIANNE. — Imagination active, quelque peu romanesque, cependant. Amour des bals, du "flic" et des complications.

MINETTE CHANCEUSE. — Votre nature est vive et quelque peu malicieuse. Très grande rapidité de décision et persévérance.

LA GALETTE AFFILIÉE. — Caractère entreprenant, un peu irrégulier cependant. Sens pratique, jugement assez éclairé.

LISERON BLANC. — Sentiments raffinés, poétiques, franchise, délicatesse de goûts. Aptitudes musicales et originalité.

M. LABAULTÉ. — Indépendance de caractère, tenacité, audace et courage. Tendances au scepticisme. Jovialité.

NINELETTA. — Humeur irrégulière, indécision et tendance à la mélancolie. Manque de sens pratique et de persévérance.

COUNTRY GIRL A. A. — Manque d'ordre et d'énergie. Nature rêveuse et sentimentale. Inconstance en amour.

A. MARIE ANÉLIE. — Talent musical, jovialité, franchise, discrétion. Cœur aimant, sympathique. Vous vous ferez beaucoup aimer.

JUNESSM. — Amour du travail, de l'étude, des arts et généralement de tous les plaisirs de l'intelligence. Manque de persévérance.

ROSALBA. — Très grande sensibilité, générosité, bienveillance et douceur. Une pointe de coquetterie, mais beaucoup d'affection véritable.

GEORGETTE A. — Mélange de courage et de timidité, de défiance et d'abandon. Grand sens du devoir et fermeté.

LE RAT. — Vous êtes original, audacieux et très courageux. Votre nature est assez affectueuse, mais peu expansive, vous aimez les voyages et les aventures.

CANADIENNE. — Tempérament calme, timide et conciliant. Économie domestique, habileté aux travaux de l'aiguille.

MAIGRÉCHINE. — Ambition effrénée, audace et courage. Vous surmonterez tous les obstacles quand vous voudrez attendre un but.

SCION. — Amour du silence, de la retraite, des livres, des fleurs et de la musique. Sentiments délicats et poétiques.

UNE QUÉBÉCOISE, P. P. — Nature superficielle, coquetterie, caprice et manque de discernement. Économie.

(A Suivre.)

Une brave campagnarde visita la capitale.

On l'envoie au palais de justice voir juger un procès en cour d'assises.

Elle revient le soir.

— Ah ! dit-elle, l'accusé que j'ons vu est un fameux gredin... C'est qu'il gesticulait !... Pour se gêner comme ça, faut joliment être coupable !... Et puis il marquait mal, il avait une blouse toute rouge !...

C'est qu'elle avait pris pour l'accusé, c'était le procureur général !

* *

On causait dans un salon hanté par les savants.

La conversation, en zigzagant, tomba sur le docteur X... qui passe pour caliver — surtout depuis quelque temps — l'absinthe, avec une tendresse périlleuse.

— C'est navrant, dit un bon collègue. Puis, après une courte pause :

— A trois fois, quand un de ses clients avait une maladie, il ne la voyait pas ; maintenant il la voit double.

* *

Leçon d'histoire.

Le professeur vient d'exposer l'histoire des invasions dont l'Europe fut le théâtre durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, en insistant particulièrement sur Attila.

— Avez-vous bien compris ? demande-t-il à un de ses élèves.

— A peu près, monsieur ; seulement, vous nous avez bien dit qu'Attila était roi des uns, mais ne nous avez pas appris quel était le roi des autres.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 31 DÉCEMBRE 1893 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

Les Deux Sœurs

VI. — LE SERMENT DU MARQUIS

(Suite)



Et ce fut alors une lutte affreuse, horrible, infâme.

—Non ! non !... Mais ne t'emballe pas et tâche de me comprendre, répliqua vivement Fernand. Je ne te dis pas d'aller lui faire des excuses...

—C'est heureux !

—Mais si cette affaire pouvait s'arranger, je ne te cache pas que je serais beaucoup plus tranquille pour toi...

—Oh ! ne t'inquiète pas de moi, dit vivement de Guérande, car ton comte de Belleruche ne m'effraye pas, et si redoutable adversaire qu'il puisse être, j'ai la prétention de l'être autant que lui...

—Oui, l'on te connaît ; oui, l'on sait que tu es un très habile et très dangereux tireur aussi... je t'ai vu plusieurs fois sur le terrain et je sais mieux que personne ce que tu vaux... Mais, mon cher, soit dit sans te froisser, je vois bien que tu ne connais pas le comte de Belleruche, ou que tu ne le connais que très vaguement, que très superficiellement...

—Oh ! tu peux même dire que je ne le connais pas du tout, car je ne sais de lui que ce que je viens de t'en raconter...

—Eh bien, moi, si je t'en parle ainsi, c'est que je le connais mieux que toi... Oh ! de réputation s'entend, car c'est à peine si je l'ai aperçu deux ou trois fois depuis que j'ai ce pied-à-terre à Fontenay.

—Un homme d'allures très simples, le regard empreint d'une indicible mélancolie, et qui s'en va toujours très lentement sans rien voir autour de lui, comme s'il marchait constamment absorbé dans on ne sait quel rêve, dans on ne sait quels souvenirs lointains...

—Mais en cet homme si doux et qui paraît si inoffensif, il y en a

un autre... un autre que l'on pouvait croire mort et qui, brusquement, parfois se réveille, et qui, brusquement, parfois ressuscite...

—Et alors c'est une si étrange transfiguration, une si saisissante métamorphose, que ceux-là mêmes que rien ne surprend ne peuvent s'empêcher d'être étonnés.

—Car alors le comte de Belleruche redevient l'homme de sa jeunesse... l'homme qu'il était quand ceux qui m'en ont parlé l'ont connu...

—C'était alors, sans conteste, le plus élégant, le plus brillant, le plus fringant cavalier de Paris.

—Immensément riche, si riche qu'il pouvait gaspiller des sommes fabuleuses sans avoir peur de se ruiner, il gagnait au jeu des monceaux d'or ou bien il perdait des sommes folles sans même sourciller.

—Tous ses caprices, toutes ses fantaisies, tous ses rêves, il fallait qu'il les réalise et il les réalisait.

Je ne te parle pas de ses duels retentissants et toujours heureux, car la liste en serait trop longue. Je ne veux pas non plus entreprendre de te raconter tout ce qu'il y a eu d'étrange et de romanesque dans son existence, car tu ne me croirais pas et nous n'en finirions plus.

—Mais cependant, ce que je dois te dire, et ce qu'il y a de plus romanesque et de plus étrange, le voici :

—Si le comte de Belleruche, qui avait tout pour lui : un grand nom, une fortune royale, l'esprit le plus étincelant, la bravoure la plus chevaleresque, la beauté la plus mâle et la plus fière, était adoré de toutes les femmes, en revanche il n'avait jamais su ce que c'était que l'amour.

—Or, un jour, et très brusquement, on ne reconnut plus le comte de Belleruche.

—Un si grand, un si profond changement s'était fait en lui que l'on croyait rêver ?

—Lui, le viveur infatigable et dont les mille folies, les mille excentricités défrayaient la chronique, il ne menait plus qu'une vie effacée et presque bourgeoise !... Lui, le duelliste enragé, il ne se battait plus !... Lui, le joueur effréné, il ne jouait plus !... En un mot, l'ancien comte de Belleruche avait vécu, l'ancien comte de Belleruche n'existait plus !...

—Pourquoi ? demanda de Guérande.

—C'était précisément ce que l'on se demandait sans pouvoir se répondre... Oui, pourquoi le comte n'était-il plus le même ?... Pourquoi, lui toujours si gai, si bruyant même, était-il à présent si silencieux ?... Pourquoi maintenant, quand on lui parlait, était-il obligé de se ressaisir comme s'il s'arrachait brusquement à quelque absorbante pensée ?... Et c'étaient, naturellement, mille suppositions plus fantaisistes et plus invraisemblables les unes que les autres, mille suppositions dont pas une n'approchait de la vérité.

—Car, la vérité, personne n'aurait pu la croire, personne n'aurait osé l'imaginer...

—La vérité, c'est que le comte qui avait raillé, méconnu, méprisé l'amour avait enfin été vaincu par l'amour !

—La vérité, c'est que le comte, qui n'avait jamais senti battre son cœur, aimait maintenant follement, éperdument, éternellement !

—Un mot ! interrompit de Guérande. Et quelle était la beauté qui avait fait ce miracle ?

—J'allais y arriver, répondit de Prades.

—Je brûle de la connaître.

—Alors, mon cher, tu vas être déçu, car il me serait impossible de satisfaire ta curiosité. Personne n'a jamais su, personne n'a jamais deviné quelle était la femme qui avait eu assez de puissance pour prendre un tel empire sur le comte de Belleruche... Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle devait être très belle et du plus grand monde.

—Mais attends que j'achève.

—Quelques années s'écoulèrent, et le comte, qui semblait avoir pris pour la solitude un goût que l'on n'aurait jamais soupçonné, fréquentait de moins en moins ses amis et a bit de plus en plus rarement dans le monde, quand un beau jour il disparut tout à coup et si complètement qu'il était impossible de savoir ce qu'il était devenu.

—Des semaines, des mois se passèrent, et de lui aucune nouvelle, et sur lui aucun renseignement.

—Alors comme on veut tout expliquer, on finit par se dire qu'il devait être mort et on l'outlia.

—Mais il n'était pas mort, c'était elle qui était morte !

—La femme qu'il aimait ?

—Oui, la femme qu'il aimait et dont la perte lui a laissé au cœur une si profonde blessure qu'elle n'est pas encore cicatrisée.

—Et, de ce jour, date le comte de Belleruche que tu connais... le grand seigneur dont l'immense fortune est devenue le patrimoine des pauvres... ce philanthrope qui semble chercher avec joie toutes les occasions de faire du bien autour de lui... cet homme étrange, enfin, qui, après avoir ébloui Paris de sa vie fastueuse, l'étonne aujourd'hui par sa magnifique générosité, par son admira-

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1893.

ble et superbe dévouement pour tous ceux qui souffrent... pour tous ceux que son or, que son immense fortune, qui semble ne plus lui appartenir, peut guérir, consoler ou sauver...

—De la pose ! ricana de Guérande.

—De la pose ? Non, mon cher, riposta vivement de Prades, mais je crois plutôt que c'est encore par amour pour elle... que c'est encore en souvenir d'elle que le comte se prodigue ainsi aux malheureux... Et ce qui me donne la conviction que je ne me trompe pas, c'est que malgré les longues années qui sont écoulées depuis qu'il a eu le malheur d'être séparé d'elle, il ne l'a pas oubliée un seul jour...

—Qu'en sais-tu ?

—Je m'attendais à ta question !

—Oui, comment peux-tu savoir ce qui se passe dans l'âme du comte ?

—Évidemment qu'il ne m'a pas fait ses confidences, mais s'il n'avait pas gardé aussi vivace que je viens te le dire le souvenir de la femme adorée, comment expliquerais-tu le pèlerinage qu'il fait chaque semaine au cimetière de Moutparrasso ?

—Car chaque semaine, en effet, sans jamais y manquer une seule fois, le comte de Belleruche va s'agenouiller sur cette tombe.

—C'est encore comme un rendez-vous d'amour auquel il se rend... comme un rendez-vous qu'il a, là-bas, avec la morte.

—Et, tiens ! ajouta plus vivement de Prades, moi qui te parle, je me souviens précisément maintenant que le hasard me l'a fait rencontrer un jour dans un de ces pèlerinages.

—C'était l'automne dernier, et je revenais du convoi d'un ami.

—J'étais resté seul et je flânais en curieux à travers les tombes quand tout à coup, au détour d'un chemin, un homme passa près de moi.

—A ma grande surprise, je reconnus le comte.

—Mais il avait l'esprit si loin de tout ce qui l'entourait, et il était si profondément plongé dans ses pensées, qu'il ne m'aperçut même pas...

—Je connaissais déjà son histoire, et ce fut plus fort que moi, j'éprouvai l'impérieux besoin de le suivre.

—Cette femme qu'il avait tant aimée... cette femme qui, pour tous, avait toujours été entourée d'un si impénétrable mystère, j'allais donc enfin savoir son nom !

—La tête baissée, le comte poursuivait lentement son chemin, et je le suivais de loin, évitant autant que possible qu'il pût entendre le bruit de mes pas...

—Au bout de quelques minutes, le comte tourna brusquement et s'engagea dans une longue allée bordée de chaque côté de monuments superbes.

—C'était, si tu connais l'endroit, à quelques pas seulement de la tombe des sergents de La Rochelle...

—Toujours me glissant sur ses traces, je ne le perdais pas de vue.

—Il fit encore quelques pas, puis, enfin, s'arrêta.

—Mais alors ma surprise redoubla, car l'histoire du comte devenait de plus en plus romanesque !

—La tombe devant laquelle il venait de s'agenouiller, devant laquelle il priait ne portait pas de nom ?

—Comment cela ! s'écria de Guérande.

—Non, pas de nom !... C'était un mansolée très riche et très luxueux, mais qui cependant était resté volontairement — cela se sentait — à l'état d'ébauche, à l'état provisoire.

—Des fleurs très fraîches étaient semées sur la dalle que je pouvais apercevoir à travers la grille, et pourtant, malgré moi, je me sentais le cœur serré, angoissé, comme lorsqu'on se trouve subitement en face de quelque sombre énigme !...

—Ces fleurs jetées sur elle attestèrent bien que celle qui reposait là avait laissé à d'autres qu'au comte de Belleruche des souvenirs et des regrets, et cependant elle restait là sans un mot d'épithète !... là sans nom !... là reniée !

—Oui, reniée !... Voilà le mot que je me disais !... Voilà l'impression que je ressentais !

—Aussi, quand enfin le comte se releva, le visage tout défait et les yeux tout rouges, je crois, ma parole ! que je devais être aussi pâle que lui, tant cette découverte que je venais de faire m'avait saisi...

Il y eut un moment de silence, puis, changeant de ton :

—Et maintenant, reprit de Prades, tu connais aussi bien que moi le comte de Belleruche. Mais, je te le répète, sous l'homme d'aujourd'hui, l'autre... l'ancien se retrouve quelquefois encore, et celui-là a des réveils d'ingercieux et terribles !... Si ton affaire avec lui avait des suites, souviens-toi !... méfie-toi !...

Le comte de Guérande allait répliquer, mais il n'en eut pas le temps.

Fernand, qui venait de jeter par hasard un coup d'œil dans le jardin, avait brusquement sursauté.

—Ah bah ! s'écria-t-il.

—Qu'est ce donc ? fit vivement de Guérande.

—C'est lui !... Regarde ?

—Le comte ?

—Qui, le comte de Belleruche !

—Tu es fou !

—Regarde, te dis-je !

M. de Guérande, qui venait de s'élançer vers la fenêtre, bondit à son tour de surprise.

Un homme s'avancé lentement dans le jardin, et cet homme c'était bien celui dont le marquis de Prades venait de raconter à son ami l'étonnante et mystérieuse histoire, c'était bien, en effet, le comte de Belleruche.

—Étrange ! murmura de Guérande qui, ainsi que Fernand, restait aussi saisi que si la foudre fût tombée à ses pieds, étrange !... Qu'est-ce que cet homme peut bien venir faire chez toi !...

—C'est ce que je me demande ! répondit le marquis. Car je te répète que je ne le connais pas, et quo c'est à peine si je l'ai rencontré deux ou trois fois... Mais nous allons le savoir, car le voici qui m'envoie le jardinier...

—Où vas-tu le recevoir ? demanda de Guérande.

—Tu voudrais entendre ce qu'il va me dire ?

—Oui, je ne serais pas fâché de savoir ce qui l'amène.

—Eh bien, rien de plus facile... Entre là !...

—Dans ce placard ?

—Oui, là tu es sûr que tu ne perdras pas un mot... Mais chut !... On vient !

—C'est ton jardinier.

C'était, en effet, le jardinier qui venait annoncer le comte de Belleruche.

—J'y vais ! répondit vivement de Prades. Faites entrer M. le comte au salon.

Puis il sortit, disant doucement à de Guérande :

—Attention !... Nous allons savoir le mot de cette énigme !...

VII. — LE COMTE DE BELLERUCHE

Non seulement de la cachette où il s'était installé, le comte de Guérande allait pouvoir tout entendre ce qui allait se dire, mais encore, grâce à une large fissure qui s'était produite dans le fond du placard, tout voir ce qui allait se passer.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis enfin, suivi de Fernand, le comte de Belleruche parut.

De Guérande, qui pendant l'altercation qu'ils avaient eue sur la route n'avait pas eu le temps de remarquer ses traits, était très vivement frappé maintenant de la noblesse de son visage.

—Oui, de Prades a raison, murmura-t-il, cet homme-là ne doit pas être le premier venu !

Et l'oreille ouverte et retenant son souffle, il écouta.

La voix du comte, qu'il n'avait entendue que vibrante d'indignation et de colère, le surprit aussi tant elle était harmonieuse et douce.

—Vous voudrez bien, monsieur le marquis, dit-il après avoir accepté le siège que, d'un geste, Fernand venait de lui offrir, m'excuser de la liberté que j'ai osé prendre de me présenter chez vous... Mais j'avais le plus vif désir de vous voir afin d'obtenir de votre obligeance certains renseignements que vous pourrez, je crois, me fournir et auxquels j'attache la plus grande importance...

Fernand venait de s'incliner, tandis que de Guérande, de plus en plus intrigué, se disait :

—Quels renseignements peut-il bien vouloir demander à de Prades ?

—Il s'agit, reprit le comte de Belleruche, de ce triste événement dont tout le monde parle... de ce triste événement qui a si profondément ému, hier, la population d'Alforville... En un mot, il s'agit de cette malheureuse enfant qui a failli se noyer et qui ne doit être encore vivante qu'au dévouement et au courage d'un petit garçon à peu près de son âge...

—Tiens ! tiens ! murmura encore de Guérande. C'est Suzanne qui l'intéresse. — Ça devient de plus en plus curieux.

—Car, paraît-il, quand cet accident est arrivé, il n'y avait personne pour porter secours à la pauvre petite, poursuivit le comte. Il n'y avait sur le rivage que des femmes et des enfants qui vainement appelaient, vainement se désespéraient... Et c'est alors que surgit tout à coup ce brave petit garçon qui, sans mesurer le danger, sans se dire qu'il jouait sa vie, n'hésita pas à se jeter à l'eau pour tâcher de sauver celle qui allait mourir...

—Et bien, monsieur le marquis, la pensée de cet enfant me hante, me poursuit et m'obsède... Tant d'énergie et de courage chez un être aussi jeune, non seulement me remplit d'admiration, mais encore m'attendrit et me touche profondément...

Aussi serais-je très heureux de le connaître... très heureux aussi de lui être utile si je pouvais faire quelque chose pour lui....

—Adopte-le, ricana tout bas de Guérande.

—Or, monsieur le marquis, continua le comte de Belleruche, cet enfant que personne n'avait encore vu ni à Ivry ni à Alfortville... cet enfant, dont on aurait dû s'inquiéter aussi, mais que l'on a complètement oublié tant on tremblait pour la pauvre petite qu'il venait de sauver... cet enfant, je viens d'apprendre que vous devez le connaître....

Et le regard du comte se fixait si clair, si profond et si pénétrant sur de Prades, que celui-ci se troubla.

Que faire ?

* Mentir était impossible, il le sentait bien.

Dire la vérité, c'est-à-dire le nom de l'enfant, n'était ce pas peut-être compromettre son ami de Guérande, qui risquait, un jour ou l'autre, selon la tournure que les choses pourraient prendre, de trouver dans ce redoutable comte de Belleruche un vengeur de Maurice et d'Yvonne ?

Enfin, comme de Prades ignorait que le petit Maurice avait reçu l'hospitalité chez François, il n'avait pas même la ressource, pour sauver sa responsabilité, de donner l'adresse du blanchisseur.

Aussi hésitait-il encore à répondre, se demandant comment le comte avait pu savoir qu'il connaissait Maurice, quand M. de Belleruche, qui le regardait toujours très fixement et qui semblait avoir deviné sa pensée, reprit plus vivement :

—C'est le médecin du poste de secours, où vous êtes entré pendant quelques instants, qui m'a donné tout à l'heure ce renseignement... Ce médecin s'est très bien souvenu que vous vous étiez approché de ce jeune garçon, et que, dans un cri de surprise, vous aviez tout bas jeté son nom....

De Prades n'avait pu retenir un mouvement de stupéfaction.

Comment ce médecin, qui paraissait tant occupé à secourir Suzanne, avait-il pu surprendre des mots qu'il n'avait cru murmurer que pour lui seul ?....

Mais comme le regard du comte continuait à peser de plus en plus sur lui, il fallait bien enfin qu'il finit par se décider, c'est-à-dire par parler.

—J'ai, en effet, connu cet enfant, dit-il, mais si peu que je ne pourrais guère vous fournir sur lui de bien long détails... Mais si ce n'est que son nom que vous tenez à savoir, il s'appelle Maurice de Chancel....

—Maurice de Chancel !

—Oui, Maurice de Chancel.

Le comte avait brusquement tressailli et son visage était devenu d'une pâleur effrayante.

—Maurice de Chancel ! reprit-il, la voix très sourde. Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper ?... Il n'y a de ce nom-là qu'un homme que j'ai beaucoup connu....

—Le baron Édouard de Chancel.

—Oui, le baron Édouard de Chancel... et le baron n'avait pas de fils... deux filles seulement....

—Yvonne et Adrienne.

—Oui, oui, c'est cela... Yvonne et Adrienne ! dit vivement le comte qui semblait avoir appuyé plus longuement sur le nom d'Yvonne... Eh bien alors... ce petit Maurice serait donc....

Le fils d'Yvonne de Chancel... tout simplement.

Le comte de Belleruche venait encore de tressaillir, et son regard avait pris une expression si douloureuse et si poignante que de Prades, qui n'avait pu s'empêcher de tressaillir à son tour, jeta machinalement les yeux du côté où se trouvait caché de Guérande.

Quant à celui-ci, qui n'avait rien perdu de cette scène, jamais il n'avait été plus attentif, jamais non plus le regard qu'il n'avait cessé de fixer sur M. de Belleruche n'avait été plus étrange.

—L'enfant d'Yvonne ! reprit de plus en plus sourdement le comte, comme s'il était obligé de faire un immense effort pour pouvoir parler. Mais comment cela a-t-il pu arriver !... Comment le baron de Chancel, qui avait le devoir de veiller sur l'honneur de son nom, ne l'a-t-il pas mieux protégé et défendu ?....

—D'abord le baron n'aimait pas Yvonne, répondit de Prades, qui finissait par parler malgré lui. Puis c'est la jeune fille qui, lassée de l'indifférence de son père, a quitté, un beau jour la maison et n'a plus reparue.

—Je comprends ! dit le baron avec une profonde amertume.

—Oh ! maintenant je devine bien son histoire... ou plutôt son supplice et son martyre !....

—Seule et sans expérience, elle a dû croire très facilement aux serments d'un lâche....

Cette fois, c'étaient les yeux du comte de Guérande qui venaient d'étinceler.

—... Croire au dévouement, à la tendresse et à l'amour d'un misérable.

—Et peut-être cet homme était-il encore plus vil qu'on ne le suppose. Il y a des âmes si basses, des êtres pétris d'une telle boue !

—Oui, peut-être avait-elle un peu d'argent... une petite aisance..

Et qui sait si ce n'était pas aussi sa mince fortune qui tentait cet homme, ce voleur !....

Et le comte de Belleruche, sans s'en douter, avait touché si juste et si bien deviné l'arrière-pensée à laquelle avait surtout obéi l'infâme de Guérande quand il s'était fait aimer de la malheureuse Yvonne, que celui-ci crispa les poings, pouvant à peine retenir un cri de colère.

—Et cet enfant... ce petit Maurice, où le retrouver ?... où retrouver aussi sa mère ? reprit, après un court silence, le comte qui semblait attendre avec anxiété la réponse qu'allait lui faire de Prades..

Mais celui-ci venait d'avoir un geste vague.

—Voilà ce que j'ignore, répondit-il, car lorsque je l'ai rencontré au poste de secours d'Alfortville j'étais moi-même si ému par le spectacle que j'avais sous les yeux, que la pensée ne m'est pas venue de l'interroger à ce sujet et que je n'ai échangé avec lui que quelques mots seulement.

—Mais cependant, ajouta-t-il, je crois savoir qu'il est seul au monde à son tour....

—Seul au monde !... Orphelin !... Yvonne est morte, s'écria le comte.

—La mère est folle !

M. de Belleruche venait de se dresser d'un bond, plus blanc qu'un spectre.

—Folle ! répéta-t-il en jetant sur Fernand des yeux hagards, folle !

Et laissant tomber lourdement sa tête sur sa poitrine, il demeura immobile, les bras croisés.

Certes, le marquis n'était guère plus sensible que son ami de Guérande, mais le visage de M. de Belleruche, de cet homme si énergique et si fort, exprimait en ce moment une telle douleur et une telle souffrance, qu'il se sentait presque attendri.

Et, très curieusement aussi, il regardait le comte.

Pourquoi s'intéressait-il donc si vivement à Yvonne... à la fille du baron de Chancel ?

Pourquoi, quand il prononçait son nom, sa voix semblait-elle prendre une inflexion plus douce, un accent plus tendre ?

—Décidément, murmura-t-il, cet homme est de plus en plus singulier, de plus en plus mystérieux !... Que diable se cache-t-il encore là-dessous ?

Et, soudain, il tressaillit.

Une pensée venait de lui venir.

—Est-ce que par hasard, je viendrais de découvrir le secret du comte, se dit-il tout saisi, ce secret que, jadis, tout Paris a cherché à connaître et n'a jamais réussi à deviner ?

—Est-ce que Yvonne serait la fille du comte de Belleruche ?

Mais, pourtant, à peine avait-il eu cette pensée-là que de Prades hésita, ne sut plus que croire.

Car, en effet, si certains faits semblaient lui donner raison, il y en avait d'autres, en revanche, qui semblaient lui donner tort.

Sans doute, la haine du baron de Chancel pour Yvonne, la haine d'un père pour sa fille pouvait, si elle n'avait pas ce motif, paraître inexplicable et monstrueuse, et cependant cet homme dont le cœur semblait fermé à toutes les affections n'avait-il pas été tout aussi dur et tout aussi impitoyable pour Adrienne ?

—Non, je me trompais... Ce n'est pas cela... Mais alors qu'est-ce donc ? finit-il par se dire en reportant les yeux sur le comte de Belleruche.

Celui-ci venait enfin de se rossaisir, puis, tendant la main à Fernand :

—Vous excuserez, monsieur le marquis, cette violente émotion, reprit-il d'une voix qui tremblait. Mais, comme je vous l'ai dit, j'ai beaucoup connu autrefois le baron de Chancel et, par conséquent, beaucoup connu aussi Yvonne... Et le terrible malheur qui lui est arrivé et que vous venez de m'apprendre m'a profondément touché, profondément remué... Ah ! la pauvre enfant, où est-elle maintenant ?....

—Dans quelque maison de santé, sans doute, répondit doucement et hypocritement de Prades.

Et comme si ces derniers mots avaient frappé M. de Belleruche, brusquement, il se redressa.

Le souvenir de ce qui c'était passé le matin tout à coup lui revenait.

Est-ce que cette folle qui s'était agenouillée devant lui en implorant sa pitié ne s'appelait pas Yvonne ?

Est-ce que cette folle n'avait pas aussi un enfant... qu'elle ne reconnaissait plus ?

Oui, c'était elle !... Oui, cette malheureuse insensée, c'était bien Yvonne !....

—Adieu, monsieur le marquis, et merci ! dit-il en tendant la main à Fernand.

Il était toujours très pâle, mais, chose étrange et qui n'échappa point, à de Prades, son accent était devenu tout à coup plus ferme et il paraissait moins accablé.

Il traversa rapidement le jardin, puis disparut bientôt sur la route.

Alors, le marquis, qui était resté sur le perron, rentra d'un bond dans la salle à manger.

Mais de Guérande n'y était plus !

Fernand s'élança dans le jardin.

— Guérande !... Guérande ! appela-t-il.

Mais ce fut le jardinier qui accourut.

— Monsieur, dit-il, M. le comte de Guérande est parti... .

— Parti !

— Il n'y a pas deux minutes... .

— Parti ! répéta de Prades ahuri. Et il n'a rien dit ?

— Non, monsieur. Mais il avait un drôle d'air... .

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que jamais je n'avais vu à M. le comte un air aussi content, aussi radieux... .

— Tiens, c'est bien singulier ! pensa le marquis de plus en plus surpris. Pourquoi était-il si content ?... Qu'est-ce que cela signifie ?

Puis, très vivement, il alla jusque sur la route pour voir s'il n'apercevait pas encore l'étrange de Guérande.

Très loin, il distingua un nuage de poussière.

— C'est lui ! se dit Fernand. Il file vraiment bon train !... Mais où diable peut-il courir ainsi ?

Et comme il allait rentrer, il aperçut à son tour, déjà très loin aussi, le comte de Belleruche qui s'éloignait d'un pas de plus en plus rapide.

— Ah bah ! ne pensons qu'à nos affaires... ne pensons qu'aux millions de Clotilde ! s'écria tout à coup de Prades en revenant dans son jardin.

Pendant ce temps, de Guérande galopait toujours très vite du côté de Paris, et le comte de Belleruche arrivait devant la grille de la maison de santé.

Doucement, il s'en rapprocha, puis jeta un coup d'œil dans le parc.

Quelques folles étaient là, disséminées à travers les allées... Les unes allaient et venaient de leur marche lente de spectres... D'autres étaient assises, la face toute blanche, le regard vide, l'air morne et sombre... .

Toute seule à l'écart, il y en avait une, toute jeune et très belle, qui risait constamment d'un petit rire qui donnait le frisson... Un peu plus loin, une autre, ses cheveux déroulés, effeuillait des fleurs qu'elle s'amusait à faire retomber en pluie autour d'elle... .

Mais le comte avait vainement cherché Yvonne.

Yvonne n'était pas là.

Peut-être, après la terrible crise qu'elle avait eue le matin, sa vie était-elle en danger ?

A cette pensée, le comte de Belleruche pâlit, le cœur atrocement serré.

Alors, très vivement, il longea la grille jusqu'à l'entrée principale, puis vint sonner à la porte d'un petit pavillon qui servait de loge au concierge.

Celui-ci n'eut pas plutôt reconnu le visiteur qu'il s'empressa d'enlever le bonnet de velours dont il était coiffé, puis, se montrant aussi respectueux que les infirmières :

— Ah ! c'est vous, monsieur le comte ? dit-il vivement. Vous venez, sans doute, pour parier à M. Laval ?

— Oui. Est-ce qu'il n'y est pas ?

— Non, monsieur le comte. M. le directeur a été obligé d'aller à Paris et son absence durera probablement toute la journée.

— Alors je le verrai demain.

— Bien, monsieur le comte.

— Mais, en attendant, vous pourriez peut-être me donner un renseignement ?... .

— Tout à votre service, monsieur le comte. De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de l'une de vos malades... de cette jeune femme qui a eue ce matin une crise si effrayante... .

— Ah ! oui, la nouvelle ?

— Yvonne ?

— C'est cela !

— Comment va-t-elle maintenant ?

— Oh ! elle est très calme, très docile... Sa sœur est en ce moment auprès d'elle... .

— Sa sœur !

— Oui, sa sœur qui l'a amenée ici il y a quelques jours... Une jeune fille très belle, mais qui fait peine à voir tant elle est triste !... .

— Sa sœur !... Adrienne ! pensa le comte tout saisi. Oh ! je ne me trompais pas... c'est bien Yvonne !... c'est bien... .

Mais il n'acheva pas sa pensée.

— Merci ! dit-il.

Et il s'éloigna.

Quelques minutes après, il s'engageait dans le même chemin par lequel il avait disparu après sa scène avec de Guérande.

Au bout de quelques pas, ce chemin était coupé par un autre que le comte suivit jusqu'au moment où une magnifique et somptueuse villa se dressa devant lui.

C'était là sa demeure... .

C'était là que depuis que ce mystérieux amour dont de Prades

avait parlé à de Guérande s'était emparé de lui, il était venu cacher sa vie et se faire oublier du monde.

Le comte traversa le parc immense et grandiose, dont les larges et profondes allées plantées d'ormes séculaires s'égayaient de statues de marbre, de superbes massifs de roses, de vastes bassins où, lentement, des cygnes glissaient.

L'allée dans laquelle a'était engagé le comte aboutissait directement à la villa, mais il ne la suivit pas jusqu'au bout.

Tout à coup, il tourna à gauche, et après avoir fait environ deux cents pas à travers d'autres allées plus étroites et très ombreuses, il arriva à une sorte de carrefour formé par l'entre-croisement de plusieurs petits sentiers.

Au centre de ce carrefour, où l'on aurait pu se croire à cent lieues de toute habitation, tant l'endroit était solitaire et tant le silence y était profond, s'élevait un élégant et coquet pavillon rehaussé de quelques marches.

Le comte tira une clé de sa poche, gravit rapidement les degrés, puis, la porte ouverte et refermée avec soin, se trouva dans un long couloir où d'épais tapis amortissaient le bruit de ses pas.

D'ailleurs il marchait si doucement que l'on eût dit qu'il venait de pénétrer dans quelque sanctuaire, dans quelque lieu sacré où le moindre bruit était une profanation.

Le couloir était fermé à son extrémité par une lourde portière de velours rouge que le comte souleva et laissa lentement retomber derrière lui.

Et pendant quelque instants, il demeura immobile comme s'il n'osait plus faire un pas ; comme si, franchissant ce seuil, une immense émotion venait de s'emparer de tout son être.

Très grande et très vaste, la pièce où il se trouvait avait, d'ailleurs, quelque chose de mystérieux et de saisissant.

Éclairée d'un jour très pâle et très doux, d'un vrai jour d'église, par une seule fenêtre garnie de vitraux, elle avait la froideur et la majesté des lieux depuis longtemps abandonnés.

Les murs étaient tendus d'une étoffe de soie rose pâle, quelques meubles très anciens et du style le plus pur étaient rangés dans les angles, et sur la cheminée de marbre blanc deux grands chandeliers d'argent étincelaient à côté d'une pendule dont la vie s'était depuis longtemps arrêtée.

Mais ce qui, dans cette chambre qui paraissait depuis si longtemps abandonnée, n'aurait pas manqué d'intriguer celui qui aurait pu y pénétrer avec le comte, c'est que certaines choses restaient encore dans le même état que si elle venait de recevoir une visite récente.

C'est ainsi que le piano, avec sa partition largement étalée sur le pupitre, était resté ouvert, comme si la veille encore on eût fait de la musique.

C'est ainsi qu'une amazone et un voile de tulle vert étaient jetés en travers d'un fauteuil, et que sur le guéridon des gants de femme traînaient à côté d'un livre où une fleur desséchée marquait la page interrompue.

Toujours immobile, le comte de Belleruche laissait son regard errer autour de lui, et comme si chaque meuble, chaque objet, chaque chose entrevue réveillait dans son cœur quelque douloureux souvenir, ses lèvres tremblaient et ses yeux se remplissaient de larmes.

Alors, très bas et dans un murmure très doux, un nom lui échappa :

— Marguerite !... Chère Marguerite !... .

Puis, lentement, très pâle, il s'avança vers le mur qui faisait face à la fenêtre. Sa main fit jouer un ressort dissimulé dans un pli de la tenture, et, très doucement, un panneau s'ouvrit.

Et dans cette chambre si froide et si triste ce fut, soudain, une apparition radieuse et enchanteuse !

Le panneau venait de laisser voir un grand portrait de femme, et jamais créature plus belle, jamais créature plus divine n'avait été rêvée !... .

Vêtue d'une robe de satin blanc à longue traîne, un diadème de brillants étincelant dans ses magnifiques cheveux d'un blond d'or, elle était représentée accoudée sur un balcon et ayant à ses pieds tout un vaste horizon.

Sa main droite semblait jouer machinalement avec un éventail, et sur sa main gauche elle avait doucement laissé tomber sa joue.

A mesure qu'il la regardait, ou plutôt qu'il la contemplait, le comte avait dans les yeux une flamme d'orgueil.

Mais aussi quels profonds et lourds soupirs soulevaient parfois sa poitrine !

Car s'il admirait ce visage où rayonnait tant de jeunesse, ces beaux yeux dont le regard un peu mélancolique avait la douceur d'une caresse, ce sourire où il y avait tant de grâce, tout cela, hélas ! n'existait plus... tout cela s'était éteint, évanoui à jamais !

— Marguerite !... Marguerite ! s'écriait-il parfois malgré lui, comme si elle avait pu l'entendre encore, comme si, à sa voix, sa voix allait répondre. Marguerite !... .

Il eut un frisson, puis un flot de larmes.

Car ce qu'il venait de revoir tout à coup, maintenant, c'était le

lieu funèbre où depuis tant d'années il faisait chaque semaine son pieux pèlerinage !...

C'était, là-bas, ce coin solitaire du cimetière de Montparnasse... la froide tombe, où, pour toujours, l'adorée était endormie !

—Oui, pour toujours !...

Elle était morte !... Il était seul !... Tout était fini !

Et, c'était à présent une sueur d'angoisse, une sueur d'agonie qui mouillait le front du comte.

Il laissa tomber sa tête dans ses mains, ne pouvant contenir les sanglots qu'il l'étouffaient.

Et c'était ainsi chaque fois qu'il revoyait ce portrait... chaque fois que cette scène se renouvelait.

Cependant, au bout d'un moment, la grande douleur qu'il venait d'éprouver s'apaisa, son cœur battit moins fort.

Ses yeux, où brillaient encore des larmes, se fixèrent de nouveau sur cette image qu'il regarda très longuement... et l'étrange ressemblance qu'il l'avait si profondément troublé, si profondément saisi, quand il s'était trouvé en face de la folle, le frappa avec plus de force encore.

Alors, très bas, il murmura quelques paroles... Que disait-il ?... Il aurait été impossible de le savoir... Un nom pourtant, qu'il prononçait avec une infinie tendresse, pouvait s'entendre... C'était le nom de la mère de Maurice... le nom de la pauvre femme qui payait si chèrement l'aveugle confiance qu'elle avait eue en ce misérable qui s'appelait le comte de Guérande... c'était le nom d'Yvonne !

Et l'expression de son regard était devenue si grave, son attitude avait pris quelque chose de si solennel, qu'il semblait faire à la morte nous ne savons quelle promesse, nous ne savons quel serment.

Sa main de nouveau effleura le ressort secret, le panneau se referma, le portrait disparut.

Puis, soudain, une étrange métamorphose se fit en lui.

Ce n'était plus l'homme au visage si doux et si mélancolique que l'on avait l'habitude de voir... Mais, en un clin d'œil, il était redevenu le grand seigneur superbe et fier dont le marquis de Prades avait parlé à de Guérande, c'est-à-dire l'homme à l'air énergique et imposant qu'il avait été autrefois... La tête haute, le regard ferme et plein de volonté, il était bien, à ce moment, ce comte de Belleruche devant lequel, jadis, les plus hardis sa trouvaient mal à l'aise.

D'un pas rapide il traversa la chambre, souleva la lourde portière de velours rouge qui fermait le couloir, jeta pendant quelques secondes un dernier regard autour de lui, puis sortit.

VII. -- LA CONFESION D'UNE MOURANTE

A peu près à la même heure où le comte de Belleruche contemplant une fois de plus, avec une si profonde émotion, l'image de celle qu'il avait tant aimée, une autre scène qui formait avec celle-ci le plus saisissant contraste, se passait dans le magnifique et somptueux hôtel que le richissime baron de Chancel possédait avenue Gabriel, dans le plus élégant et le plus aristocratique quartier de Paris.

Depuis quelques instants, le baron venait d'entrer dans son cabinet de travail, et une immense colère devait gronder en lui, car, à peine avait-il refermé brutalement la porte, qu'il se mit à marcher d'un pas violent et saccadé, tandis que sa haute taille semblait se redresser encore et que dans son regard, toujours si dur, un feu plus sombre étincelait.

Puis, tout à coup, ses lèvres crispées laissèrent échapper un petit ricanement si étrange, un petit ricanement si plein de menace qu'il aurait été impossible de l'entendre sans trembler.

Il venait de revoir encore passer devant ses yeux la scène de la mairie... d'entendre encore le refus dont Adrienne avait souffleté le lâche de Guérande... de songer enfin à cet effrayant scandale dont tout Paris s'occupait encore.

Et cette révolte de sa fille lui paraissait une chose si monstrueuse et si inouïe... son courageux et énergique refus de lier sa vie à celle de l'homme qu'il lui avait choisi lui semblait un si mortel affront fait à lui-même, que ce qu'il éprouvait pour elle n'était plus désormais qu'une inépuisable rancune, qu'une haine qui pouvait être capable de tout.

—Oh ! elle cédera !... elle cédera ! s'écria-t-il tout à coup, devenu livide. Oui, elle cédera, car je le veux !...

Et, comme en prononçant ces mots, il venait brusquement de relever la tête et de faire un geste de défi, soudain, il tressaillit.

En face de lui, son regard venait de rencontrer le portrait de sa femme, le portrait de la mère d'Adrienne et d'Yvonne...

Placé dans un coin très sombre, ce portrait se distinguait à peine, et l'on ne pouvait guère entrevoir, vêtue de noir, qu'une figure mélancolique et pâle, à l'air triste et au sourire résigné...

Mais si on avait pu mieux l'apercevoir, peut-être ce portrait eût-il fait songer à celui de la belle jeune femme, en robe de satin blanc, devant lequel, à la même heure, le comte de Belleruche restait dans une si douloureuse contemplation.

Une sorte de rugissement sourd s'était échappé de la poitrine du baron, et, de plus en plus pâle, faisant quelques pas en avant, il regarda ce portrait comme s'il allait lui jeter un flot d'injures.

—Oh ! toi aussi tu ne voulais pas céder ! s'écria-t-il, les traits horriblement contractés. Oh ! toi aussi tu n'avais pour moi que du mépris et du dédain !... Et, pourtant, il a bien fallu que tu te rendes !... Et ta fille se rendra, je te le jure !... Oui, dussé-je la traîner à l'autel, ta fille sera comtesse de Guérande comme tu as été baronne de Chancel ! De force.

Et les dents serrées, il ajouta :

—Il est vrai que tu m'en as bien puni et que tu t'es bien vengée ?...

D'un bond furieux il courut ouvrir sa bibliothèque, s'empara d'un large portefeuille de cuir noir dans lequel, avec ses papiers de famille, il avait l'habitude de serrer les papiers qu'il voulait conserver, puis, en sortant une lettre, il la jeta sur son bureau.

—Voilà la preuve de ton crime ! s'écria-t-il encore en se tournant vers le portrait avec un geste menaçant.

Il venait de s'asseoir à son bureau et tenait entre ses mains qui tremblaient la lettre qu'il venait d'y jeter.

Etrangement froissée, comme si le baron n'avait pu l'avoir qu'après une lutte désespérée, cette lettre devait être très ancienne, car l'encre en était devenue si pâle que des mots s'effaçaient... que des lignes entières devenaient presque illisibles.

Mais cette lettre, qu'il ne pouvait relire sans des cris de rage, le baron de Chancel la savait par cœur.

Et le coude sur son bureau et la tête sur sa main, il la relisait encore, tandis qu'à certains mots et à certaines phrases ses poings se crispaient, ses yeux flamboyaient.

Très longue, car elle n'avait pas moins de quatre grandes pages d'une écriture très serrée, cette lettre disait :

« Robert ! c'est d'une main défaillante et déjà glacée que je vous écris une dernière fois, car je vais mourir... car dans quelques heures celle que vous avez tant aimée d'un si noble amour et qui vous avait donné toute son âme, la pauvre femme qui avait tant souffert avant de vous connaître, ne sera plus !

« Soyez béni, Robert, soyez mille fois béni pour m'avoir fortifiée et consolée... pour avoir fait luire dans mon cœur désenchanté un rayon d'espérance !

« Car ce n'est bien que depuis que j'avais en le bonheur de vous connaître, le bonheur de vous rencontrer que je me sentais vivre.

« Jusqu'à ce jour, ma vie n'avait été qu'un dur exil, et combien de fois ne me suis-je pas désespérée, combien de fois n'ai-je pas versé des larmes amères en songeant à toutes les souffrances et à toutes les tortures que je devais à cet homme auquel j'étais liée, à cet homme cruel qu'on m'avait condamnée à épouser.

—Misérable ! grommela le baron.

—« Épouser sans amour !... Avoir pour maître de sa vie un homme à qui l'on ne peut donner son cœur !... Être rivée par la chaîne si lourde du mariage à un être à qui, à défaut de tendresse, on ne peut même pas donner son estime !...

« Oh ! c'est là un terrible martyre... un atroce supplice que les femmes seules peuvent comprendre... »

« Et ce supplice-là, je l'ai connu dans toute son horreur, et voilà pourquoi je ne puis pardonner à cet homme... et voilà pourquoi, même à cette heure suprême, je me sens encore pleine de haine pour lui... »

—Misérable !... Misérable ! rugissait le baron.

« Et cependant qui aurait pu me prédire une si triste et si sombre existence quand j'étais jeune fille !... quand je vivais si tranquille, si gaie et si si confiante en l'avenir, là-bas, dans notre vieux château de province !... »

« J'étais belle, immensément riche, je portais un grand nom, comment n'aurais-je pas fait les rêves les plus éblouissants, comment ne me serais-je pas laissée bercer par les plus riantes illusions, par les plus séduisantes chimères !

« Mais un jour cet homme parut, et soudain, tous mes espoirs de bonheur s'évanouirent !

« Je voulus résister, mais mon père était un homme très faible et qui avait dans le baron de Chancel la plus entière confiance.

« Et par malheur aussi, je n'avais plus de mère !

« Alors ni mes prières, ni mes supplications, ni mes larmes ne purent le fléchir.

« Il m'aimait pourtant... j'étais sa joie et son orgueil... mais il prenait pour un caprice d'enfant, pour un caprice d'un jour l'invincible répulsion que me causait le mari qu'il voulait m'imposer.

« Et je dus céder !... Et je dus, toute pâle et toute tremblante sous mon voile blanc, m'agenouiller côte à côte avec cet homme qui avait abusé de la volonté paternelle pour me voler mon bonheur... avec cet homme qui, malgré toutes mes révoltes et mes refus, n'avait

pas eu la fierté de se retirer... avec cet homme, enfin, que j'abhorrais !...

—Oui, il fallut obéir, ricana le baron, et Adrienne obéira !...

—Et ce que ma vie devint à partir de ce moment-là, comment trouver des mots pour vous le dire, comment trouver des mots pour vous le faire comprendre ?

—Le baron, qui aurait pu peut-être faire tomber mes préventions, devint au contraire mon bourreau....

—Il ne se passait pas de jours qu'il ne m'accablât de vexations, qu'il ne m'accablât d'outrages !...

—Et c'était la mort dans l'âme, le désespoir dans le cœur que j'étais obligée de paraître dans le monde et de me prodiguer dans les fêtes.

—Je montrais un visage radieux et c'était avec des sourires que je répondais aux hommages d'une foule dont j'étais la reine... Mais combien de fois, alors que toutes les femmes m'enviaient et me jalouaient, ne m'est-il pas arrivé de retenir mes larmes et d'étouffer mes sanglots !...

—Plusieurs années s'étaient écoulées depuis ce mariage maudit, et je n'avais pas encore connu une seule heure de joie, un seul jour de bonheur, lorsqu'un soir j'eus, soudain, le pressentiment qu'un autre avenir allait commencer pour moi....

—C'était à l'ambassade d'Angleterre, au milieu du monde le plus brillant.

—Les salons ruisselaient de lumières... dans les jardins couraient mille guirlandes de feu... Et partout c'était une immense cohue de diplomates chamarrés, de jeunes et jolies femmes toutes rayonnantes de plaisir, tout étincelantes de diamants.

—J'avais quitté les salons où l'on étouffait et j'étais descendue dans les jardins.

—La nuit était très tiède, très douce, et dans l'air que je respirais avec délices flottaient mille parfums légers....

—Dans un ciel d'une admirable pureté d'innombrables astres d'or resplendissaient....

—Assise un peu à l'écart, j'écoutais les orchestres invisibles qui jouaient leurs valses les plus entraînantes, ou bien, d'un regard distrait et machinal, je suivais les couples de danseurs dont les légers tourbillons passaient et repassaient non loin de moi.

—Et, tout à coup, je tressaillis.

—Quelques jeunes gens venaient de prononcer un nom... le vôtre, Robert !... ce grand nom que vous portez si noblement et qui remplissait alors de tant de bruit cet immense Paris dont vous étiez le roi que tous reconnaissaient, que tous acclamaient....

—Vous vous avanciez insouciant, riant joyeusement au milieu d'un groupe nombreux d'amis, et quand votre regard tomba par hasard sur moi je ne pus m'empêcher de pâlir.

—Votre regard était si franc et si doux, votre visage était si fier et si beau, qu'il ne fallut que ce regard-là, que cette seconde-là pour que je sentisse naître en moi un trouble si profond qu'il ne me fut plus possible de le surmonter, plus possible d'en triompher....

—J'aurais voulu vous oublier, chasser votre souvenir, ne plus jamais penser à vous, mais toujours votre image me poursuivait et surgissait devant mes yeux !...

—Aussi quelle ivresse, quelle joie du ciel quand, plus tard, je sus que cet amour, que rien n'aurait pu m'arracher du cœur, vous le partagiez !...

Plus blanc qu'un linge, le baron venait de se retourner brusquement vers le portrait, et pendant quelques secondes il parut sur le point de l'arracher de la muraille, de le fouler aux pieds, de l'écraser sous son talon.

Mais un bruit qui lui parvint le fit tout à coup tressaillir.

Une voiture entra dans la cour de l'hôtel.

Il courut à la fenêtre, écarta les rideaux et reconnut Adrienne.

Entièrement vêtue de noir, comme le jour où le hasard lui avait fait retrouver Yvonne agonisante, elle venait de descendre d'un coupé, puis de disparaître dans le large escalier qui conduisait à ses appartements.

A la vue de sa fille, le baron de Chancel, déjà si livide, devint plus livide encore, et son visage prit soudain une expression d'effroyable colère.

—A nous deux ?... Nous aurons à causer tout à l'heure ! murmura-t-il.

Puis, le pas lent et lourd, il revint s'asseoir à son bureau, et tenant la lettre dans ses doigts crispés, il continua.

—Oh ! les instants pleins d'enchantement que nous avons passés, là-bas, à Fontenay où j'étais si heureuse de courir vous rejoindre !

—Oh ! rappelez-vous, Robert....

—J'arrivais si contente, si émue et le cœur me battant si fort que c'était à peine si je pouvais balbutier quelques mots....

—C'est alors que vous fîtes faire mon portrait.... ce chef d'œuvre d'un artiste de génie où je revis toute entière.

—Hélas ! c'est tout ce qui va vous rester de moi !... Demain, ce soir peut-être, mes yeux vont se fermer pour toujours !... Oui,

demain, mon cœur qui n'a jamais aimé que vous, aura cessé de battre !....

—Oh ! Robert, plaignez-moi !... Mourir si jeune !... Mourir quand je croyais avoir encore de si belles années devant moi !... Mourir quand je pouvais oublier mon passé si douloureux, et quand la vie s'offrait à moi si radieuse !... Oh ! c'est terrible !... c'est terrible !... Mon Dieu ! Mon Dieu !....

Ici quelques lignes manquaient, sans doute effacées par les larmes qu'avait versées la mourante.

Puis, plus loin, elle ajoutait :

—... Mais je tremble !... Il me semble que derrière ma porte je viens d'entendre quelqu'un qui rôde, quelqu'un qui m'espionne...

—Oh ! si le baron venait à entrer !... S'il venait à surprendre cette lettre... la confession que je viens de faire...

—Et cependant je n'ai pas fini... il faut aussi que je vous parle d'elle, d'Yvonne.

—Oh ! veillez sur elle, Robert. Protégez-là, remplacez-moi auprès d'elle...

—Adieu ?... je....

Mais le dernier mot n'avait pas été achevé.

Car c'était bien le baron que la mourante avait entendu rôder derrière sa porte.

Et, brusquement, il avait surgi devant elle, tandis que, toute frémissante d'effroi, elle cherchait à cacher sa lettre.

—A qui écrivez-vous donc ? avait-il demandé, l'œil rempli d'éclairs. Donnez-moi ce papier !

Et comme elle refusait avec énergie.

—Donnez-moi ce papier !... je le veux ! avait-il repris, la voix de plus en plus menaçante.

Et comme elle refusait encore, comme elle allait le déchirer, d'un bond il s'était élancé sur elle.

—Oh ! vous pouvez-vous défendre !... je l'aurai bien ! cria-t-il hors de lui.

Et ce fut alors entre la mourante et cet homme un lutte affreuse, horrible, infâme !

Tout ce qui lui restait encore de vie, tout ce qui lui restait encore de force et de volonté, la baronne l'avait appelé à son secours. Le visage déjà inondé de la sueur de l'agonie, les yeux déjà vitreux, elle essayait encore de se débattre, de s'arracher à l'étreinte de son mari.

—Lâche !... misérable !... lui criait-elle en plein visage.

Mais lui, haletant, ivre de colère, ne disait toujours que le même mot :

—Cette lettre !... Cette lettre !... Cette lettre !...

Et, brusquement, il eut un cri de triomphe !... La lettre qui contenait la confession de la mourante... la lettre qui contenait le terrible secret qui concernait Yvonne, cette lettre était enfin dans ses mains !

Mais ses cris d'imprécation, la baronne ne pouvait plus les entendre !

La baronne venait de passer !

Et c'était à cette scène-là... à cette lutte impie et sacrilège, que maintenant le baron de Chancel songeait, tout en froissant nerveusement la lettre dans sa main.

Et il pensait aussi, plein de rage, à cet homme dont il ne s'était pas encore vengé !

Et il pensait aussi, plein de haine, à cet enfant qu'il se reprochait d'avoir gardé sous son toit !

Et il pensait enfin à Adrienne qui avait osé braver son autorité... à Adrienne qui, si bravement et si courageusement, avait refusé de devenir la femme, c'est-à-dire la complice, de l'odieux de Guérande ! D'épouser celui que sa sœur considérait justement comme son mari.

Mais ce qu'il oubliait de se rappeler, c'était l'égoïsme, la dureté, la brutalité dont il avait toujours fait preuve envers la baronne !

Mais ce qu'il oubliait, c'était son injustice envers Yvonne !

Mais ce qu'il oubliait, c'est qu'il n'avait pas le droit de jeter en pâture à un homme qu'elle n'aimait pas, à un misérable pour lequel elle ne pouvait avoir que du mépris, le bonheur, l'avenir, la vie tout entière d'Adrienne !...

Il venait de jeter la lettre de la baronne dans l'un des tiroirs de son bureau, puis, brusquement, il se leva.

Et prêt à toutes les violences, décidé à employer tous les moyens pour vaincre enfin la résistance d'Adrienne :

—Oui, maintenant, à nous deux, ma fille s'écria-t-il ! avec un accent qui aurait fait trembler la sœur d'Yvonne, si elle avait pu l'entendre. A nous deux !

Et il sortit !

IX.— L'ABIME

Depuis que sa sœur était internée dans la maison de santé de Fontenay-sous-bois, Adrienne n'avait jamais manqué de s'y rendre chaque jour et d'y passer de longues heures auprès d'elle.

Mais ces visites impressionnaient si vivement la jeune fille, qu'elle en revenait toujours malade de tristesse.

La vue de toutes ces pauvres démentes, avec leurs visages moroses et leurs grands yeux fixes et hagards la glaçait jusqu'au cœur. Mais c'était surtout Yvonne qu'elle ne pouvait voir sans frémir.

Elle cherchait à lui parler, à l'arracher à l'engourdissement dans lequel son esprit était plongé, à réveiller sa mémoire. Mais la mère de Maurice lui faisait des réponses tellement étranges, tellement bizarres, qu'elle ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Elle ne se rappelait plus de rien, la pauvre folle, il ne lui restait plus aucun souvenir du passé, que le nom de son mari.

Son regard plein de fièvre dévisageait parfois curieusement Adrienne, et c'était elle alors qui, d'une voix blanche et à peine distincte, l'interrogeait.

—Qui donc êtes-vous ? lui demandait-elle.



Le poing du baron venait de se lever sur elle...

—Ta sœur, Yvonne... ta sœur qui t'aime ! répondait vivement Adrienne en lui prenant les mains.

—Ma sœur ?

—Oui, ta sœur !... Rappelle-toi !... Tu m'aimais bien aussi... Nous jouions ensemble... nous ne nous quittions pas... L'hiver, c'était à Paris... L'été, c'était en Bretagne... Te rappelles-tu ce vieux château, là-bas, perché sur des rochers et d'où l'on voit la mer ?...

—La mer ? répétait machinalement Yvonne.

Puis, avec un accent qui faisait tressaillir Adrienne :

—Je ne sais pas ! ajoutait-elle.

Chaque fois, avant de se retirer, Adrienne voyait le directeur de la maison, le docteur Laval qu'elle avait souvent rencontré dans le monde et qui était un peu l'ami du baron de Chancel.

Et, anxieuse, elle le questionnait.

Est-ce que tout était fini pour Yvonne ?

Est-ce qu'il n'y avait plus de guérison à espérer ?

Et c'était avec un air suppliant qu'elle attendait et guettait la réponse, comme s'il dépendait du docteur de rendre à la pauvre Yvonne la raison qu'elle avait perdue.

Celui-ci, aliéniste très distingué, ne croyait pas pouvoir se prononcer encore, mais il donnait cependant un peu d'espoir à la jeune fille et s'efforçait de lui rendre un peu de courage.

Et Adrienne, après avoir embrassé Yvonne, s'en allait le cœur brisé, les yeux pleins de larmes.

Or, jamais peut-être comme ce jour-là, elle n'était revenue aussi désolée de sa lugubre visite.

Les idées les plus noires, les pressentiments les plus sombres l'accablaient sans qu'elle pût dire pourquoi. Mais c'était plus fort qu'elle, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle n'était pas encore au bout de ses chagrins et qu'un nouveau malheur l'attendait.

Quelques jours seulement s'étaient écoulés depuis qu'elle avait failli devenir la femme du comte de Guérande, et ces quelques jours avaient été remplis pour elle de tant de douleurs et de tant d'angoisses, qu'il lui semblait qu'il s'était passé des années.

Ses livres préférés étaient là sous sa main, mais l'envie ne lui venait guère de les ouvrir. Son piano restait fermé. Un dessin qu'elle avait commencé demeurait oublié sur sa table.

Et toujours, toujours, le pâle fantôme d'Yvonne se dressait devant elle !

Mais ce n'était plus seulement dans la maison de santé qu'elle la revoyait, mais dans la chambre si triste et si misérable où elle l'avait retrouvée agonisante... Et ces paroles qu'Yvonne avait prononcées en parlant du baron : "Il y a un abîme entre nous !" lui revenaient sans cesse.

Un abîme !

Est-ce qu'Yvonne était déjà folle quand elle avait jeté ce cri-là... quand elle avait dit ces mots terribles qui faisaient encore frissonner Adrienne ?

—Non, certes !

Alors que croire ? que penser ?... Qu'existait-il donc entre Yvonne et son père ?

Pour tâcher de le savoir, Adrienne, tout en se gardant bien de faire la moindre allusion au comte de Guérande, avait prononcé le nom d'Yvonne...

Elle avait raconté au baron sa détresse, son agonie, sa folie. Mais il était resté de marbre et rien en lui n'avait tressailli. Il n'avait pas même répondu !

Est-ce que cela n'était pas étrange ?... Est-ce que cela pouvait se concevoir ?

Adrienne avait aussi parlé du petit Maurice dans les termes les plus touchants, les plus émus... Elle avait plaidé la cause de ce pauvre enfant, qui allait peut-être rester sans gîte et sans pain... Est-ce qu'on ne devait pas avoir pitié de lui ?... Mais le baron était encore demeuré de glace.

Et comme, de plus en plus angoissée, Adrienne continuait de songer à ces choses, sa pensée s'arrêta plus longuement sur le petit Maurice...

Où s'était-il enfui ?... Où se trouvait-il à cette heure ?... Quel crime d'avoir chassé aussi cet enfant !

Et le cœur de la jeune fille se brisa, elle ne put retenir ses sanglots.

Mais, soudain, elle tressaillit.

La porte venait de s'ouvrir et quelqu'un s'était dressé sur le seuil. C'était son père !

Si le baron eût été un autre homme, sa fille se fût jetée dans ses bras et il l'eût consolée.

Mais, au contraire, elle n'eut qu'à le voir pour trembler.

Car jamais elle ne lui avait vu un visage aussi pâle, aussi dur, aussi menaçant. Le regard qu'il attachait sur elle n'avait jamais été non plus aussi impérieux et aussi terrible.

Et se rappelant les sombres pressentiments qu'elle avait eus tout à l'heure, la jeune fille pâlit.

Elle venait de faire un mouvement pour se lever, mais d'un geste brusque le baron l'avait forcée à se rasseoir.

Puis, après un silence pendant lequel il l'avait regardée très fixement :

—Il paraît que maintenant vous sortez tous les jours, et sans même me prévenir, dit-il. D'où venez-vous, si je puis le savoir ?

—Du cimetière, répondit-elle.

—Du cimetière ?

—Oui, mon père. N'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire de la mort de ma mère ?... l'anniversaire du triste jour où nous l'avons perdue ?... J'ai cru qu'il était de mon devoir d'aller prier sur sa tombe...

—Il faut croire que votre prière a été très longue, dit brutalement le baron. Vous tâchez une autre fois de la faire plus courte.

—Mon père !

—Et où êtes-vous allée encore ?

—A Fontenay-sous-Bois, voir Yvonne.

—Vous me ferez le plaisir de suspendre ces visites.

—Mon père !

—Je le veux !

—Ne plus voir Yvonne !

—Je vous l'ordonne !

Et comme elle le regardait avec une telle surprise qu'elle semblait ne pas l'avoir bien compris :

—Vous m'avez entendu, n'est-ce pas ? ajouta-t-il le ton bref, j'espère donc que vous souviendrez de ce que je viens de vous dire et que vous ne me forcerez pas à vous rappeler ma volonté.

Il prit une chaise, s'assit en face d'Adrienne, qui osait à peine lever les yeux sur lui, puis, froidement :

—Maintenant nous avons à causer plus sérieusement et de choses plus importantes, reprit-il. Nous avons à causer de l'époux que je vous destine... de M. le comte de Guérande...

—De M. de Guérande ! s'écria malgré elle Adrienne.

—Oui, de M. de Guérande qui vous pardonne et qui n'a pas désespéré de vaincre votre résistance... Je ne sais si vous serez touchée d'une pareille marque d'affection, mais, quand à moi, je ne vous cache pas que c'est avec la plus vive satisfaction que j'ai vu le comte persister dans ses sentiments.

—D'ailleurs, je vous ai déjà fait connaître toute ma pensée à ce sujet, et je n'attends plus que vous me fassiez enfin connaître la vôtre. Eh bien ?

—N'insistez pas, mon père, ne me torturez pas !... Ce mariage est impossible !

—Toujours votre même réponse !

—Oui, doublement impossible, je vous le jure !... Impossible d'abord parce que je n'aime pas M. le comte de Guérande et que tous les serments que l'on me forcerait à lui faire et que l'on exigerait de moi ne seraient que des mensonges... Impossible surtout...

—Pourquoi ?

—Ne m'obligez pas à vous le dire !

—Et si je voulais le savoir ? s'écria le baron dont les yeux jetèrent un éclair. Si je vous ordonnais de parler ?

—Je ne le pourrais pas, mon père.

M. de Chancel était devenu bête.

—Prenez garde ! s'écria-t-il encore, la voix sourde, prenez garde ! car vous jouez un rôle dangereux !... car vous auriez tort de laisser ma patience !... Répondez donc !... Pour quelle raison encore votre mariage avec M. de Guérande est-il impossible ? Est-ce à cause de votre ignoble conduite envers lui ?... Est-ce à cause de cet horrible scandale que vous avez provoqué et dont je rougis encore ?... Oh ! si ce n'est que cela, que votre amour-propre se rassure, car on aura soin de le ménager... Et c'est encore une preuve de la délicatesse de M. de Guérande qui désire que votre mariage ait lieu sans bruit et sans le moindre éclat... loin de Paris, si cela vous plaît...

Il y eut un silence.

—Eh bien ! reprit-il, quelle réponse décisive, quelle réponse définitive devrai-je faire au comte ?

Puis, comme elle ne répondait pas et fuyait, toute tremblante, le regard de plus en plus dur, de plus en plus menaçant qu'il fixait sur elle :

—J'attends ! fit-il avec colère.

Un flot de larmes venait d'aveugler Adrienne, et des sanglots l'étouffaient.

—Mon père, s'écria-t-elle d'une voix si suppliante que tout autre que cet homme au cœur de bronze se fût senti remué jusqu'au fond de l'âme, mon père, écoutez-moi !... mon père, faites grâce à votre fille !... épargnez votre enfant !...

—Oh ! vos pleurs !... vos larmes ! interrompit-il en ricanant. Comédie à laquelle je ne me laisserai pas prendre !... Comédie qui ne me trompe pas !... Quand épouserez-vous le comte ?... Voilà ce que je veux savoir !... voilà ce qu'il faut me dire !

—Jamais !

—Adrienne !

—Non, jamais !... Car ce serait le malheur de ma vie !... car ce serait aussi ma honte !...

—Misérable !... Misérable fille ! rugit-il en s'élançant sur elle et en lui broyant les poignets dans une étreinte furieuse. Oui, misérable !... Eh bien, c'est vous qui m'écoutez !... c'est vous qui m'entendez !...

L'étreinte de plus en plus violente du baron arrachait des cris de douleur à la jeune fille, mais il ne les entendait pas.

Horriblement pâle, tous les traits décomposés, il était ivre de colère, fou de rage.

—Oui, vous m'entendez, reprit-il, car maintenant je ne vous consulte plus... car maintenant c'est moi qui répondrai pour vous !... Oui, dans un mois, aussi vrai que je m'appelle le baron de Chancel, vous serez comtesse de Guérande !

—J'aimerais mieux mourir ! répondit-elle.

—Oh ! vous ne mourrez pas !... Vous obéirez !

—Alors vous me traînez à la mairie... vous me traînez à l'église !... Alors c'est vous qui répondrez et qui vous engagerez pour moi !... Car je vous le jure aussi, moi, plutôt que d'être la femme de ce lâche... la femme de cet homme qui ne m'inspire que la plus profonde aversion et le plus insurmontable mépris, j'accepterais tout, je me résignerais à tout !...

—A tout ?... C'est ce que nous verrons !...

—Oh ! vous pouvez en être sûr... Oui, à tout ! plutôt que cet infâme mariage !... plutôt que cette déshonorante union !...

Mais à peine peut-elle achever.

Le poing du baron venait de se lever sur elle et de l'abattre sur le tapis.

Mais elle n'eut pas un cri.

Elle se releva d'un bond, livide, puis la tête haute et toute frissonnante d'indignation :

—Frappez encore ! dit-elle. Mais vous avez mon dernier mot !

Le baron écumait, ses poings s'étaient crispés, tout son corps semblait secoué de frisson.

Mais Adrienne n'avait plus peur et ne tremblait plus. Mais cet acte de brutalité inouïe venait de la révolter jusqu'au plus profond de son être. Et devant le regard de son père, que d'habitude elle ne pouvait soutenir, ses yeux ne se baissaient plus.

Et pendant quelques secondes, ils demeurèrent ainsi face à face, lui, l'air plein de défi, elle, l'attitude énergique et fière.

—Oh ! je vous briserai !... Oh ! je veux que vous me demandiez pardon à genoux, cria-t-il, hors de lui, la voix sifflante.

Et il venait de nouveau de la saisir, et dans une lutte atroce il cherchait à l'écraser devant lui. Alors tout en se débattant pour se dégager de son étreinte, la voix rauque et à mots entrecoupés :

—Oh ! vous pouvez me tuer ! s'écria-t-elle à son tour. Mais puisque vous m'y forcez, je parlerai !... Mais puisque vous m'y forcez, vous connaîtrez le misérable que j'ai soufflé de mon refus... le misérable dont vous voudriez faire mon époux !...

—Car si cet homme, qui est le plus vil et le dernier des hommes, avait eu le moindre sentiment du devoir, de la loyauté et de l'honneur, ce n'est pas ma main qu'il vous aurait demandée, mais celle de ma sœur... celle d'Yvonne ! Yvonne, indignement trompée par une comédie sacrilège, et qui se croyait légitimement sa femme, alors qu'il vous demandait ma main et que vous la lui accordiez sans me consulter.

Le baron venait brusquement de lâcher prise, et tout saisi, la regardait.

—Oui, celle d'Yvonne qui a été sa victime, comme il voudrait que je le devienne à mon tour ! reprit plus de force Adrienne. Oui, celle d'Yvonne qu'il a lâchement abandonnée, après lui avoir fait les plus solennels serments devant les autels... Oui, celle d'Yvonne qui à cause de lui a failli mourir... qui à cause de lui est folle !...

—Oui, si cet homme avait eu du cœur, le petit Maurice que vous avez repoussé... le petit Maurice que vous avez chassé, ne s'appellerait pas Maurice de Chancel, il s'appellerait Maurice de Guérande !

Puis, tandis que le comte se redressait, comme s'il venait de recevoir un coup de fouet en plein visage :

—Car le comte l'a sacrifié comme il a sacrifié Yvonne !... Car cette femme qui l'attendait et qui l'appelait dans son agonie... cette pauvre femme vers qui Maurice voulait l'entraîner, c'était votre autre fille, sa femme, mon père !...

—Oh ! je ne vous mens pas ! ajouta Adrienne avec un tel accent de sincérité qu'il aurait été impossible de douter de ses paroles, je ne vous mens pas !

—J'ai vu Yvonne.

—Je l'ai vue ! et je n'oublierai jamais ses larmes, son désespoir, l'affreuse misère dans laquelle je l'ai trouvée !

—Oh ! que ne l'avez-vous vue aussi, que ne l'avez-vous entendue aussi, mon père !... Comme vos bras se seraient ouverts pour elle ! Oh ! oui, vous aussi, vous auriez eu pitié... vous aussi, vous auriez senti votre cœur s'émuvoir !

—Car n'est-elle pas votre enfant ? s'écria la jeune fille dont les joues étaient inondées de larmes. Car n'a-t-elle pas droit à toute votre tendresse ! A votre protection contre ce misérable !

—Oh ! oui, mon père, c'est à vous que je pensais, tandis que, sans se plaindre de votre rigueur, sans vous accuser, elle me racontait, toute sanglotante, sa vie qui n'avait été qu'une longue suite d'angoisses, qu'une longue suite de douleurs.

—Sa jeunesse, sa beauté, son avenir, sa vie enfin, elle avait tout immolé à cet homme, que sa famille elle-même rejetait, mais qu'elle avait eu le naïf et sublime espoir de racheter et de réhabiliter à ses propres yeux par leur union.

—Puis, un jour, il disparut... elle ne le revit plus !...

—Pauvre Yvonne !

—Et, pendant ce temps-là, c'était vers moi que le hasard l'avait amené... Je suis ce que l'on appelle une riche héritière... Mes millions avaient éveillé sa convoitise... Sa famille lui avait pardonné, et il pouvait faire meilleure figure dans le monde...

—Et vous savez le reste, mon père : ce mariage arrêté, conclu, décidé, sans que l'on se donnât la peine de me consulter... sans que l'on s'inquiât si je serais heureuse avec cet homme...

—Et, cependant, je vous aurais obéi, car si je n'aimais pas le comte de Guérande, je pensais que je pourrais du moins finir par l'estimer...

FEUILLETON DU "SAMEDI", 31 DÉCEMBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INÉDIT

CIV

Nouvelles Angoisses

(Suite)

—Je les verrai tous deux demain, se dit-il encore, Médéric m'entendra.

René se trompait. Médéric, exaspéré par sa punition, certain, maintenant, que le but de Gérard, et de Vandières, sans doute, était d'étouffer l'affaire, revint au quartier plus résolu que jamais.

—Maréchal des logis, dit-il, conduisez-moi à la salle de police.

Le sous-officier de garde était Lapaire, un bon type.

—Au lazaret, mon Jordanet. Qu'est-ce que vous avez bouloté ? ordre de qui ?

—Ordre du sous-lieutenant de Savenay. Je ne l'ai pas salué.

—Bigre, rien dur, le nouveau.

—Ohé, Leroy, conduisez Jordanet au truc.

—Viens, mon mignon, fit le brig, tu y seras en noble compagnie.

Il ouvrit la porte, le falot au bout du bras, et Médéric, dans le rayon de lumière, reconnut Fonberlot. Le vicomte se redressa, et, secouant sa couverture :

—Enfin, voici quelqu'un... Votre lanterne, je vous prie... Il y a des milliers d'insectes, ici, tout un monde, ça me dévore !

—Eh bien, mon prince, si vous croyez que je vais m'amuser à les compter ? Je n'ai pas de permis de chasse. Bonne nuit, pas d'mauvais rêves.

Leroy referma la porte et la salle retomba dans l'ombre.

—Quelle amertume ! soupira Fonberlot, les punaises — et quelles punaises ! — sont légions, ici, elles me dévoreront, bien sûr.

—Bah, répliqua Médéric, on s'y fait, à la longue, comme dirait Denis.

—C'est vous, Jordanet. Qui vous a puni.

—M. de Savenay.

Le vicomte, à demi désolé, parce qu'il ne serait plus seul, expliqua :

—C'est de Savenay aussi qui m'a expédié ici, par procuration. Il m'avait recommandé, souvenez-vous, au chef de service, et ce chef pour lui plaire, vous comprenez. Une vengeance de Savenay, voyez-vous, parce que dans le temps, j'ai refusé de casquer pour son père. Plus souvent, un drôle de pistolet, son père, noceur, roublard et compagnie.

—Vous avez refusé de prêter de l'argent à son père ?

—Oui.

—Et qui a fourni la somme, au dernier moment ? demanda Médéric.

—De Vandières, parbleu. On a glissé là-dessus, aux débats, mais c'est clair comme le jour.

Médéric rassemblait les fils épars de cette histoire. Il rétablissait, en partie le drame, maintenant. Qui donc avait intérêt à faire disparaître le banquier de Savenay, sinon de Vandières ?

Qui donc avait intérêt, encore, à faire le silence sur le crime ?

Seulement, il avait beau chercher, tandis que Fonberlot, fatigué, dormait, il ne pouvait s'expliquer la haine farouche de Mascarot.

CV

Chez de Vandières

René, le lendemain, s'éveilla assez tard. La nuit lui avait porté conseil. Il songeait aux événements de la veille.

—Gérard a sûrement regret de son emportement, se dit-il, j'irai le voir, avant le rapport, afin que la punition de Médéric ne figure pas sur la liste présentée au colonel. Quatre jours de salle de police, avec un pareil motif ! Dépêchons.

On frappait à la porte.

—Bonjour, mon lieutenant.

—Bonjour, Lévêque.

—Je suis déjà venu, fit Lévêque, mais mon lieutenant dormait.

—Bien. Tu m'éveilleras une autre fois.

Médéric devait être l'ordonnance en titre, effectif, mais Lévêque,

—René avait arrangé cela avec Pagnard — serait en réalité le brosseur.

—As-tu vu Jordanet, ce matin ?

—Ah ! mon lieutenant, vous me tirez une fâcheuse épine. Je l'ai aperçu, oui, il est coffré, pour de bon.

—Comment, pour de bon ?

—A preuve. L' capitaine... il s'est amené au réveil. L'lipotte lui a montré le registre des punitions, et l' capitaine qu'est pas comode, il a changé l'tout en quatre jours de grosse boîte.

René tressaillit. Quatre jours de prison, pour un manquement à la discipline, Gérard ne s'attendait pas à cela. Il s'habillait, pour aller le trouver, pour voir Baligand aussi, lorsqu'un planton lui apporta ce billet de de Vandières :

“Je prie le lieutenant Lemayeur de vouloir bien me faire le plaisir de venir déjeuner, ce jour, avec moi... Midi précis. 54, nouvelle route d'Aixe...”

—Vous répondrez au colonel que j'accepte, dit René au planton..

Cette invitation le réjouissait, à cause de Médéric.

—Quatre jours de prison, fichtre, murmurait-il.

L'excellent garçon n'en revenait pas.

—Mon dolman, Lévêque ?

Il l'endossa et sortit. Il ne fit qu'un saut chez Gérard, qui demeurait non loin de là, sur le cours Jourdan, près de la gare, Gérard écrivait. Il parut surpris de cette matinale visite.

—Tu as passé une bonne nuit ? demanda René.

—Pourquoi non ? merci.

—Je reçois une invitation du colonel, en es-tu ?

—J'en suis, répondit Gérard, en désignant, du bout de sa plume, un billet ouvert sur la table, seulement, je n'irai pas, j'ai affaire ailleurs.

—Comment, tu n'iras pas ?

—C'est mon droit, je pense.

Cette réponse fut faite d'un ton si glacial que René pensa :

—Décidément... Gérard n'est plus... Gérard.

Il continua néanmoins :

—Autre chose m'amène. Tu as pincé Jordanet, hier. Parions que tu l'as oublié ? Or, le capitaine ce matin, a changé la punition en quatre jours de prison. C'est raide, tu le comprends, injuste même ; aussi...

René se tut. Une lueur brilla dans les yeux de Gérard qui réclama :

—Achève.

—Aussi... je te prie d'intercéder pour lui auprès du capitaine

Quatre jours de prison, vraiment, ce n'est pas sérieux.

—Intercéder, moi ? Non. Je te l'ai dit : Je ne rapporte jamais une punition.

—Ah ! fit-il. Alors, il ne me reste plus qu'à implorer la clémence du colonel pour Médéric.

—Si tu veux.

—Je te salue.

Dans la rue, il marcha quelque temps, hébété, stupéfait, de l'allure d'un homme ivre surpris par le grand air. Jamais, avec Gérard, depuis les années d'enfance, il n'avait eu la plus petite difficulté ; jamais Gérard ne lui avait répondu sur ce ton.

—Je ne me laisserai pas faire, se dit-il ; quoi qu'il advienne, je soutiendrai Médéric. Tant pis pour Gérard s'il a écouté aux portes.

A midi moins dix, René frappait au 54 de la nouvelle route d'Aixe. De Vandières l'attendait. En veston de flanelle blanche et pantalon à pied, rasé de frais, il paraissait encore jeune. S'il n'avait pas la haute taille de Mauregard qui faisait penser, de suite, à quelques preux des Croisades, une grâce infinie se révélait en ses moindres gestes et son sourire était d'un charmeur. Les yeux noirs, étaient très doux. La grande pâleur de son visage, seule, et quelques rides, aux tempes, trahissaient de secrètes angoisses.

—Bonjour, lieutenant, dit-il, heure militaire, toujours.

Puis, plus affectueusement :

—Merci, mon cher René, d'avoir accepté mon invitation. Vous ne déjeunerez pas mieux qu'au mess, je suis à peine installé, mais vous déjeunerez tout de même. Voyons mon jardin, j'attends Gérard. Oreste et Pylade, les deux inséparables.

René eut un haut-le-corps. Le colonel attendait Gérard. Ce dernier ne s'était donc pas excusé ?

—Il aura réfléchi, pensa-t-il.

De Vandières ne vit pas ce mouvement de surprise. Il était radieux, et précédant René dans le couloir, il disait.

—Nous avons encore dix minutes, puis cinq de grâce, ne soyons pas plus royalistes que le roi, total un quart d'heure. J'en profite pour vous montrer mon logement, dont je suis très satisfait.

Le couloir s'ouvrait sur une terrasse. Il s'y arrêta, et, le bras tendu :

—Voyez, fit-il, et admirez.

Ce jardin, en réalité, était presque un parc. C'était, en pleine ville, l'ombre et la solitude. Il s'étendait, de gradins en gradins, jusqu'à la Vienne qui miroitait, par grandes places tranquilles, entre des

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

ramures. A droite et à gauche, des allées, taillées dans le roc ou sablées, s'enfonçaient sous les feuilles. Des oiseaux chantaient, s'y poursuivaient, d'une cime à l'autre. Les frondaisons poussaient magnifiquement, en ce coin humide, abrité du nord, et il y avait, le long des plates-bandes, des fleurs et des fleurs, des massifs de toutes nuances, soigneusement entretenus, dont s'exhalaient de subtils parfums.

—Superbe, mon colonel.

—Vous trouvez ? Cette maison est immense pour moi seul, mais j'espère la peupler, tantôt... j'ai une bonne nouvelle à annoncer à Gérard... Sa mère, m'écrit on ce matin, va un peu mieux. Les médecins reprennent espoir.

—Ah ! fit René, ingrat que je suis, j'oubliais ma marraine !

—Vous la reverrez, René, guérie... peut-être. Elle nous reviendra. En louant ce jardin, je pensais à elle, qui adore les fleurs, et aussi à Gérard, qui se plaît dans la solitude. Je lui céderai une aile de l'hôtel. Et puis, tout au fond, derrière ces arbres, il y a un pavillon d'où la vue est ravissante, sur la campagne et la rivière, et un bateau qui a un joli nom : "Espérance".

Tout en parlant, de Vandières tirait sa montre. L'heure s'envolait. Le colonel ne souriait plus.

—Midi cinq, s'écria-t-il. Et Gérard ne vient pas !

La sonnette retentit.

—Enfin, le voici !

Il courut lui-même ouvrir.

De Vandières reparut seul, avec un papier à la main.

—Je n'ai pas de chance, dit-il, tristement, j'ai prévenu Gérard trop tard, il avait promis à d'autres. Allons, René, à table...

Il affecta d'être gai, parla de Manregard parti sans le revoir ; puis, tout à coup, las de feindre, il ramena la conversation sur Gérard :

—Il me bat froid, mais il s'apercevra à la longue que je suis son ami, en toute sincérité.

Ils parlèrent longuement, les coudes sur la nappe. Puis, ils revinrent au jardin, descendirent, par des sentiers pratiqués dans le roc, jusqu'à la rivière, et s'accoudèrent sur le parapet.

René pensait à son père, en suivant du regard, dans la plaine rousse, les grands bœufs blancs. Justement, la propriété qu'il avait achetée se trouvait en amont, à quelques kilomètres, près du vieux bourg d'Aixe, un site joli, toute une suite de pâturages, de chaque côté de la rivière, avec des collines grises et bleues, tout au fond.

—Mon colonel, fit-il, rompant un long silence, j'ai omis de vous prévenir que mon père a acheté une ferme près d'ici, par là-bas, sous ce coin de ciel.

—Ah ! parfait, parfait.

L'esprit de Vandières était ailleurs, sous un autre coin du ciel aussi, près de Marguerite.

—Il fait frais ici, si nous remontions ?

Une sonnerie de trompette vint jusqu'à eux, et René songea à Médéric :

—Mon colonel, j'ai un service à vous demander, une faveur, plutôt. Le chasseur...

Il se tut, sur le point de prononcer ce nom.

—Un service, demandait le colonel.

René, se penchant sur un massif, éluda la réponse :

—Voici des roses superbes, dit-il.

—Oui... des king Charles, les roses affectionnées par votre marraine.

Mais la sonnette carillonna.

—Est-ce Gérard, enfin ? s'écria de Vandières.

Des talons de bottes résonnèrent sur les dalles du couloir et un planton s'avança, s'arrêta sur la terrasse, immobile, la main au shako.

—Que voulez-vous ? demanda de Vandières.

—J'apporte le rapport, mon colonel.

—Donnez... Que de punitions !

Il fronçait les sourcils.

—Tiens, Jordanet... quel hasard... serait-ce le fils de Jo. danet ?

—Oui, mon colonel. Il a remplacé son frère, qui a déserté !

—Ah !

Attentivement, il parcourait la punition.

—Comment... murmurait-il, il a refusé de saluer Gérard, et pourquoi ? de vieilles rancunes ; mais Gérard n'est pour rien, là-dedans, ni personne. Moi-même, c'est le cœur meurtri que j'ai dit aux assises ce que je savais. Je verrai cet homme. Est-ce un bon soldat ?

—Très bon, mon colonel, un excellent serviteur, mais au début, il a eu des histoires, à cause de son nom.

—Quelles histoires ?

Le planton attendait, debout, sur la terrasse, ce fut à voix basse que René raconta les divers incidents qui avaient marqué l'arrivée de Médéric au 24e. Il glissa sur la discussion de la veille et termina :

—Je crois que le plus sage, mon colonel, serait de laisser cette punition telle qu'elle a été portée par Gérard.

De Vandières réfléchit un instant, puis, au crayon, dans la colonne à lui réservée, il écrivit : " Le colonel, jusqu'à ce qu'il ait vu le chasseur Jordanet, prie le capitaine Baligand de vouloir bien suspendre la punition augmentée ce matin."

—Portez cette note au capitaine Baligand, ordonna-t-il au planton.

Il était près de quatre heures. L'ombre se faisait plus épaisse ; les chants des oiseaux s'alanguissaient, et la Vienne aux eaux claires ne miroitait plus. De Vandières, pensif, absorbé, ne répondait que par monosyllabes. Alors René demanda la permission de se retirer.

L'ordre du colonel n'était pas parvenu au quartier ; Lapaire, Flipotte, ou tout autre, avaient négligé d'en assurer l'exécution : Médéric, entre deux mauvais sujets, des "pratiques" finies, qui ne dessaoulaient que pour recommencer le lendemain, faisait le peloton de chasse.

Tout de suite, de la grille, René reconnut Médéric qui marchait tête baissée, cette fois, comme honteux de se trouver en contact avec ces deux lascars.

—Lapaire, ordonna-t-il, faites sortir Jordanet du rang. Un instant, vous lui direz que sa punition a été augmentée par... erreur n'oubliez pas : par erreur... puis, vous le désarmerez, et vous l'amènerez.

Il arpenta la cour quand arriva Médéric, pâle, mais l'air plus résolu que jamais. Devant les chasseurs qui regardaient, des seuils et des fenêtres, René lui mit la main sur l'épaule, en disant :

—Pas de chance, mon pauvre ami, le capitaine s'est emballé, il a augmenté votre punition... par erreur. Il s'est ravisé, heureusement, mais soyez prudent, Médéric.

—Je le serai.

—Ne donnez aucune prise sur vous.

—J'y veillerai.

—Je vous attends, chez moi, demain, à huit heures.

—J'obéirai, mon lieutenant.

A la nuit, Médéric se retrouva à la salle de police, avec Fonberlot. Ils étaient seuls, encore.

—Monsieur le vicomte, racontez-moi donc vos démêlés avec feu M. de Savenay ?

Fonberlot, enchanté d'être appelé par son titre, charmé de la politesse, furieux contre Gérard qu'il soupçonnait de l'avoir fait punir, reprit ses explications de la veille. Médéric, assis sur la planche, dans l'ombre, dans le grand silence de la nuit, écoutait, comme s'il eût voulu graver, à jamais, dans sa mémoire, le récit de Fonberlot.

OVL

Les "Vieux"

—Le Puy-Imbert... Le Puy-Imbert... Les voyageurs pour Limoges continuent.

Ainsi criait le serre-frein, à la dernière station de Paris à Limoges. Une tête se montra à une portière et une voix demanda :

—M'sieu... hé, m'sieu... j'arriverons-t-y bientôt, à Limoges ?

C'était la deuxième fois, au moins, depuis Orléans, que pareille question lui était faite, aussi l'employé répondit, d'un ton maussade !

—Oui, mon brave homme, nous arrivons. Est-il agaçant, ce vieux :

Lemayeur se rejeta sur la banquette et dit à sa femme :

—J'arrivons, il nous répètent ça, depuis des heures. C'est-y loin, ce Limoges ? La France est pus grande que j'pensions.

—Ah ! fit la femme, avec un gros soupir, un drôle de pays, par ici, des rochers et des rochers. Nous aurions bien fait de rester chez nous.

—Oui, pour y crever la faim.

—Nous étions heureux, mon homme.

—Peut-être, mais j'gagnions pus rin.

Du Puy-Imbert à Limoges, il n'y a que quelques kilomètres. Le train bientôt stoppa dans la grande gare. Les deux vieux descendirent, un peu ahuris de tout ce mouvement, auquel il étaient si peu accoutumés. Poussés, bousculés, séparés par la foule, ils gagnèrent enfin la sortie et se trouvèrent dans la cour, très embarrassés de leurs paquets et de leurs paniers.

Leurs vieilles jambes étaient de laine, leurs reins rompus par un voyage de toute la nuit, en troisièmes. Ils s'assirent sur un banc, sous des arbres, les genoux au doux soleil qui montait.

—Ah ! nous voici bien plantés, reprit la mère, quand c'était si facile d'écrire à René !

Le 24e, ce matin, avait manœuvré sur le champ de juillet, sous les ordres de Vandières ; il revenait au quartier, trompettes sonnantes.

De Vandières tenait la tête, sur Noreb, son beau cheval noir.

Le 24e débouchait sur l'hôtel de la division. Le général était là,

souvent, sur son perron, à sa porte ou à sa fenêtre. Cet ordre court, à voix basse, comme un suprême avertissement :

—A vos places... par quatre.

—Veillez, disait Baligand.

Les chasseurs se tenaient droit, tête haute, la lame collée au défaut de l'épaule, la coquille à la hanche. Plus un cri, plus un commandement... il y eut un grand silence. Soudain cette exclamation retentit.

—Jarnigué, ce bon m'sieu de Vandières. En v'là une, de chance !

—Bonjour, fit le colonel, père Lemayeur.

Mais une autre exclamation s'éleva. La vieille disait :

—René... mon René... et tous, et monsieur Gérard !

—Mère, s'écria l'officier, en maîtrisant son cheval.

—Oui, oui, c'est nous, nous étions perdus.

—Remettez votre cheval à un homme, conseilla paternellement de Vandières, s'adressant à René, je vous autorise à nous quitter ici. Père Lemayeur, vous viendrez me voir.

—Pas de refus, monsieur de Vandières.

René, ayant mis pied à terre, embrassait ses parents devant la foule qui applaudissait, s'écrasait pour le voir.

—Encore, mère ; et toi, vieux papa, tu te portes comme le pont Neuf.

—Oui, ça va. Jarni, que tu as un beau cheval, il vaut au moins mille francs !

Il remontaient lentement vers Saint-Martial. Des soldats de toutes les armes ou des ordonnances en civil saluaient de droite et de gauche. Lemayeur répondait aux saluts, en disant :

—Jarnigué, tu les connais donc tous. On voit bien que t'es un homme.

Puis ce furent des officiers, bottés, le sabre au flanc, qui descendaient en riant, se rendant au mess. Tout s'arrêtèrent :

—Bonjour, René.

—Je vous présente mes vieux.

—Ah ! très bien.

Ils serrèrent la main de Lemayeur.

Puis, apparut Gérard avec d'Espeuil.

—Décidément, ils font bande à part, pensa René.

—Vous ici, père Lemayeur ?

—Comme vous voyez.

—Mon père s'établit à Aix.

—A Aix, répéta Gérard, comme pour ne pas oublier ce nom.

—Oui, pas loin d'ici. J'veux tenter d'élevage.

—Il est tout drôle, Gérard, remarqua la mère quand ils se furent éloignés.

—Un peu, nous sommes en froid, pour des riens.

—Ces nobles, ça méprise les autres, grommela Lemayeur. Faudrait pas que Gérard soit si fiérot, pourtant.

—Qu'importe, disait René.

Il déjeunerent au restaurant voisin, et Lemayeur, chose extraordinaire, paya de sa bourse.

René présenta ses "vieux" à Doumerc, à Baligand, il les conduisit chez de Vandières, qui se montra charmant.

Puis, pour attendre la voiture d'Aix, qui partait à quatre heures, il les installa sur la place Jourdain, sous la tente du plus beau café de la ville.

Lemayeur, qui avait dû trinquer, chez Doumerc et de Vandières, était légèrement gris. Il se redressait, dans sa blouse flambante qui ballonnait, fier des saluts qu'on adressait, de tous côtés, à son garçon.

Il était très fier, transfiguré par tant d'honneurs. A l'heure fixée, ils grimperent dans la vieille patache qui dessert le bourg d'Aix. René leur cria, quand le cocher enveloppa du fouet les deux chevaux :

—A bientôt.

—A demain.

—Non, je suis de service, demain.

Des maisonnettes, des fermes apparaissaient au bout des chemins creux, des odeurs d'herbes coupées traînaient dans l'air. Les petits yeux de Lemayeur clignotaient.

—Jarni, ma vieille, ça sent la bonne terre, le bon foin qui donne de la graisse, quel beau pays !

Lemayeur se frottait les mains. Hue donc la Noire et la Rouge ! De montées en descentes, la patache arrivait à Aix, dans une tempête de coups de fouet et de grelots. On brûlait le pont altique sous lequel la rivière coulait, assombrie, et le bourg se dressa, sur des escarpements, les maisons tassées, comme ensommeillées dans la paix du crépuscule. Un grand gaillard attendait, devant l'auberge, en veston de droguet et casquette de soie.

—C'est-y vous Lemayeur ? demanda-t-il.

—C'est moi, pardine ; et vous, Bigot ?

—Pour vous servir, j'ves vous mener à la maison ; si nous buvions un coup ?

Lemayeur porta la main à sa poche :

—Non, non, j'sommes pas fatigués, filons.

Après le bourg, ils s'engagèrent dans un sentier, sous des ormes épandus. Cinq minutes encore, ils arrivèrent à la ferme que Lemayeur avait achetée par l'entremise d'un notaire. D'un coup d'œil rapide, il l'examina. Elle lui convint de suite, avec ses écuries, son hangar, sa vaste cour ; la maison d'habitation aussi au plafond traversé par de solides poutres.

Bigot, qui vivait seul, depuis la mort de sa mère, les précédait et allumait la chandelle.

—J'peux pas rester souper avec vous, dit-il, mais il y a des œufs et du jambon.

—C'est bon, c'est bon, j'ons soupé à Limoges, j'ves v'ous payer d'abord.

Dans l'ombre, il décousait sa poche, avec son couteau, au risque de couper sa veste. Sur la table, il aligna les pièces d'or, les compta et les recompta :

—Ça fait-y votre compte ?

—Oui

—Eh bien, signez là.

Bigot signa, empocha le tout et, peu après, s'éloigna, du côté du bourg.

CVII

Une Arrivée Inattendue

Les quatre jours de Médéric prenaient fin à neuf heures du matin. A neuf heures un quart, de Vandières, après avoir dicté le rapport, congédia les officiers de service et dit à l'adjudant de semaine :

—Appelez-moi, s'il vous plaît, le chasseur Jordanet, et, si M. de Savenay est au quartier, dites-lui que je l'attends.

Gérard arriva le premier, salua, et se tint debout, de l'autre côté de la table, les deux mains dans le rang.

Un adjudant amenait Médéric. Les regards des deux jeunes gens, ceux du sous-lieutenant et du simple soldat, se croisèrent comme des lames d'épées. Et, de la part de Médéric, lié par la discipline, il y avait une superbe vaillance à accepter ainsi le muet défi.

De Vandières, comme pour se remettre, feuilletait le livret matricule du chasseur. On n'entendait plus, en cette grande salle, que le tic-tac régulier de la pendule. Le colonel avait préparé d'autres questions qu'il ne retrouvait pas ; il dit enfin :

—Vous vous appelez Jordanet ?

—Oui, mon colonel.

De Vandières, à la dérobée, examinait le jeune homme.

—Il ressemble à son père, pensa-t-il, les mêmes yeux, la même taille.

Puis, il reprit :

—Vous avez déjà, à votre actif, des punitions assez graves, une bataille, avec un certain Denis, une deuxième avec Robin, une troisième avec un autre, à la suite desquelles vous avez dû aller sur le terrain.

—Je me suis battu parce qu'on avait insulté mon père.

—On insultait votre père ?

—Oui, mon colonel, on l'appelait voleur, assassin. Je vous demande pardon ; cela est faux, mon père est innocent et, moi vivant, je ne souffrirai pas de pareilles insultes.

—C'est votre droit, je n'ai rien à y voir. Mais, pour le moment, il s'agit d'une faute contre la discipline. Pourquoi avez-vous refusé de saluer le lieutenant de Savenay ?

Médéric ne répondit pas. Il avait réfléchi, depuis quatre jours. L'exemple de Jean était là. On cherchait, sans doute, pour se débarrasser d'un personnage encombrant, à le faire tomber dans un piège, mais il se tenait sur ses gardes. De Vandières, sans malice aucune, prit ce silence pour de la contrition.

—Ah ! vous ne répondez pas, dit-il, donc, vous reconnaissez vos torts. On vous a recommandé à moi. Dans la mesure du possible je veux bien vous couvrir, prendre en pitié votre situation, à la condition que vous soyez poli à l'égard de M. de Savenay surtout. Vous me paraissez intelligent, vous me comprenez... Rompez.

Le colonel demandait à Gérard :

—Voulez-vous venir déjeuner avec moi ?

—Merci, d'Espeuil m'attend, nous allons à l'abbaye de S. dignac.

L'émotion première s'était envolée ; le jeune officier avait repris son air glacial.

—Bonne promenade. Ne revenez pas trop tard. Je vous le donne en confidence, nous monterons sans doute, à cheval, cette nuit.

Comme Médéric traversait la cour, Levêque le héla :

—Cré nom, je t'espère depuis un quart d'heure, t'es tout chose, le colon tu bassiné, mais s'agit pas d'ça, selle Mabel ; le lieutenant t'emmène.

—Où ?

—Il te le dira, j'apprête son canasson et je le lui conduit.

René, paré aussi et botté, attendait. Il enfourcha sa monture et commanda le départ.

Médéric suivait à distance réglementaire. Ils revirent la maison précédemment habitée par Mauregard. Les volets en étaient clos ; les jacinthes, couleur de l'aurore, et les autres fleurs, si chères à Régine, dépérissaient.

—Voilà une maison qui me plaît, dit-il. J'aimerais à y vivre, près des fleurs plantées par Régine. J'ai quelques économies. Je verrai le propriétaire. La bride à gauche, Médéric.

Les chevaux, joyeux, reniflaient, Mabel avait des écarts de jeunesse. Il allaient, maintenant, botte à botte.

—Devinez où nous nous rendons ? demanda René.

—Je ne devine pas, mon lieutenant.

—Chez mes vieux, oui, mon père a vendu, là-bas, pour acheter par ici. J'ai pensé à vous, ça vous fera comme une famille. Ma mère est si bonne. Le papa vaut mieux qu'il ne paraît sous des dehors rudes. Vous pourrez, de temps à autre, quand il vous plaira, aller vous retremper à la ferme. Je suis heureux, tout de même, qu'ils se soient rapprochés. La famille, le vieux papa, la vieille mère, il n'y a encore que cela.

René prêchait un converti.

—Je suis bien de votre avis, mon lieutenant.

Il se réjouissait, lui aussi, à l'idée de voir le père Lemayeur et de l'interroger. L'officier toussotait. Ce qui lui restait à dire était délicat.

—A propos, fit-il enfin, votre punition est terminée... très bien, seulement, écoutez mon conseil : soyez prudent. Souvenez-vous que vous êtes soldat et que qu'on ne badine pas avec la discipline. Si vous continuez vous roulez de punitions en punitions... et après ?

—Je suivrai vos avis, mon lieutenant.

Au bourg d'Aixe, une jolie petite ville, couchée sur les coteaux des deux rives, on leur indiqua la ferme, des toits brunis au bout d'une allée d'ormes. Ils débouchèrent dans la cour, comme les vieux se mettaient à table.

—Bonjour, bonjour, cria René, ça sent l'omelette, par chez vous ; ça sent le bon lard ?

—Oui, répondait la maman, souriante.

—A table, commanda René, asseyez-vous, Médéric.

Alors eut lieu une scène étrange que René ne devait s'expliquer que plus tard. A ce nom de Médéric, Lemayeur pâlit affreusement. Il poussa un cri rauque et porta la main à sa gorge, comme si l'air, tout à coup, lui eût manqué. Ses jambes se dérobaient. Il se retint à une chaise.

—Qu'as-tu père ? s'écria l'officier, en le recevant dans ses bras.

Mais le vieux, chose plus étrange encore, est un clin d'œil, se redressa, et, d'une voix qui tremblait :

—Peut-être bien que j'ai pris les fièvres, tout de même, ou une autre maladie, à moins que ça ne provienne de l'âge. Tout d'un coup, j'vois bleu, et vert, et rouge, ça danse et...

—C'est le sang, probablement interrompit René.

Lemayeur s'accrocha à cette explication.

—Jarni, t'as raison, c'est ça, je me ferai saigner.

—Je t'amènerai le docteur du 24^e, un vieux praticien.

—Oh ! rien ne presse, tu vois, me revoilà d'aplomb, et solide, attaquez l'omelette, je vais à la cave.

Quand il revint, le pichet de cidre tremblait bien un peu dans ses doigts, mais il semblait tout à fait remis de sa défaillance.

—Mangez, buvez, disait-il.

Tout en versant, il examinait attentivement le fils de Jordanet, et ses petits yeux gris, pointus comme une vrille, mobiles comme ceux d'une fouine, clignotaient. Ce visage rusé, ce regard fuyant ne disaient rien qui vaille à Médéric qui s'observait et attendait.

—Avec cet air de fin matois... songeait-il, il doit en savoir long sur le banquier... mais... voudra-t-il parler ?

Après le déjeuner, il chercha à le rencontrer seul, mais le vieux lui glissait pour ainsi dire des mains.

—Bon, se dit encore Médéric, il me fuit ; il a peut-être peur à cause de Vandières et des autres. Je reviendrai, je profiterai de l'autorisation du lieutenant, et, alors, il faudra bien qu'il s'explique.

Craignant de gêner des expansions bien naturelles, après une longue séparation, il se retira. Il visita les chevaux, leur jeta une poignée de sainfoin pour les amuser, puis, de la cour, il passa dans le pré attenante qui dévalait, en pentes rapides, jusqu'à un ruisseau. Le soleil de midi, qui brillait dans un ciel sans nuages, lui chauffait les épaules, lui mordait la nuque. Un coin d'ombre le tenta : un groupe de pommiers aux branches échevelées, qui touchaient le sol, près d'un épais buisson.

—A la campagne comme à la campagne, se dit-il encore, on m'appellera si on a besoin de moi.

Il s'étendit sur le gazon ras avec l'intention de piquer un somme. Il avait la tête lourde, les membres rompus par quatre nuits sur la planche. Mais, il songeait à Lemayeur, le sommeil ne vint pas. Il

était là depuis une demi-heure peut être, quand un bruit de voix le tira de sa somnolence. Il entendit prononcer le nom de Jordanet. On parlait de son père ! Les voix se rapprochaient. Il reconnut bientôt celles de René et de Lemayeur. De l'autre côté du buisson, il y avait aussi des pommiers. Les deux hommes s'arrêtèrent sous leur ombrage. Le temps était si calme que Médéric entendait distinctement.

—Est-ce que Gérard croit que Jordanet est innocent ? disait Lemayeur.

—Naturellement, puisqu'il recherche le véritable coupable.

—Et tu crois à tout cela, à cette innocence ?

—J'y crois, je le répète, puis-que, la semaine dernière, j'intercédaï auprès du colonel pour qu'il levât une punition infligée à Médéric par Gérard et... .

René n'acheva pas, Médéric, d'un bond, franchissait la haie.

—Je vous demande pardon d'avoir écouté, mon lieutenant, dit-il ; mais, quand on parle de mon père, c'est plus fort que moi, plus fort que tout, mon sang brûle. Vous me souteniez contre votre père, comme vous m'avez soutenu contre Gérard de Savenay, je vous en suis profondément reconnaissant. Désormais tout le dévouement dont je suis capable vous est acquis. Je vous en prie, permettez-moi de questionner votre père. J'ai les débats présents à la mémoire, comme si le procès datait d'hier. Votre père était là, pour affaires, le jour du crime. Vous y étiez, n'est-ce pas, M. Lemayeur, ajouta-t-il, en se retournant.

—J'pourrais m'taire, si j'voulais, qui qu'peut m'forcer à répondre ? mais j'aime autant en finir avec tous ces rabâchages. J'étais là, sans y être, c'est-à-dire, que j'avais vu M. de Savenay, dans la soirée, pour des comptes. Bon, v'là qu'je me rappelle plus, c'est si loin, et puis j'ai tout dit, qu'on me laisse tranquille avec cet histoire de malheur. Il y a belle lurette qu'on n'en parle plus au pays.

Lemayeur, comme les autres, allait lui échapper, se retrancher derrière l'oubli et le temps, Médéric s'approcha et lui saisit les mains.

Le bonhomme bougonna, essaya de retirer sa main ; mais Médéric, s'exaltant, porta cette main à ses lèvres.

—Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, de votre femme, de M. René, dit-il, aidez-moi, aidez-moi. Ah ! si vous saviez, cette boue sanglante sur notre famille, et la honte. Les cheveux de ma mère, car j'ai une mère aussi, moi, bonne et tendre, ont blanchi, elle se lamente, ma mère, d'une année à l'autre, elle se meurt avant le temps ! Et cette infamie, ne le savez-vous pas, M. Lemayeur, est-elle imméritée ?

Les yeux de fouine de Lemayeur s'étaient comme rapetissés.

—Laissez-moi, laissez-moi, répétait-il, quand je vous dis que je ne sais rien.

Médéric allait toujours :

Vous êtes un homme d'honneur, vous comprenez cela. Il y a un coupable. Que craignez-vous ? On ne craint rien quand on fait son devoir. Dieu lui-même sera pour nous.

—Un coupable... un coupable... murmurait Lemayeur, on le connaît, le coupable. Ils sont étonnants, tous... pourquoi s'adressent-ils à moi ?

L'angoisse jaunissait son visage parcheminé et ses yeux, à la longue, s'étaient fermés. René aussi était angoissé. Une lutte terrible s'engageait en son âme. Une larme roula sur sa joue. Il mit la main sur l'épaule de Médéric :

—Mon père ne sait rien, mon pauvre ami, dit-il, il y a si longtemps de cela. Il a dit la vérité, autrefois, rien de moins, rien de plus, n'est-ce pas, père ?

—Bien vrai, voilà qui est parlé, au moins.

—Il est incapable d'une vilaine action.

Médéric s'épongeait le front. Encore une fois il avait échoué. Lutter plus longtemps était inutile. Ou Lemayeur ne savait rien de plus, ou il ne voulait rien dire. Il se contenta de soupirer :

—Mon pauvre père, mon pauvre père... et toi maman... et vous Louise... Camille... .

—Espérez, Médéric, s'écria René, ému jusqu'aux larmes, espérez ; le bon droit est de votre côté. Le coupable, fût-ce au moment de la mort, se repentira, avouera. Imité-moi, j'attends aussi.

—Il sera trop tard, mon lieutenant.

—Non, il n'est jamais trop tard.

—Tout cela me tue, disait Lemayeur, c'est ça qui me rend malade, ça me tranche le sang.

René le ramenait à la maison.

(Suite du numéro du 17 décembre.)

Ceux qui désirent une instruction gratuite dans les Beaux-Arts doivent s'adresser à The Canadian Royal Art Union, Ltd, 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'école des Beaux-Arts a son siège au Mechanical Institut Building, Montreal. C'est absolument gratuit. Tirages mensuels le dernier jour de chaque mois aux bureaux de la rue St Jacques, pour la distribution d'œuvres d'art.

Le Medaillon d'Yvonne (Suite du numéro 29)

The first system of the musical score consists of six staves. The top two staves are for the vocal line, and the bottom four staves are for the piano accompaniment. The music is in a 3/4 time signature and features a key signature of one flat. The vocal line begins with a melodic phrase, followed by a piano accompaniment with a steady bass line and chords. The system concludes with a fermata over the final notes.

The second system of the musical score continues the piece. It begins with the tempo marking 'à tempo'. The vocal line features a melodic phrase with the lyrics 'Caiement'. The piano accompaniment provides harmonic support. The system includes dynamic markings such as 'pp' (pianissimo) and 'p' (piano). The music concludes with a fermata and the instruction 'A suivre.' (To be continued).

A suivre.

2

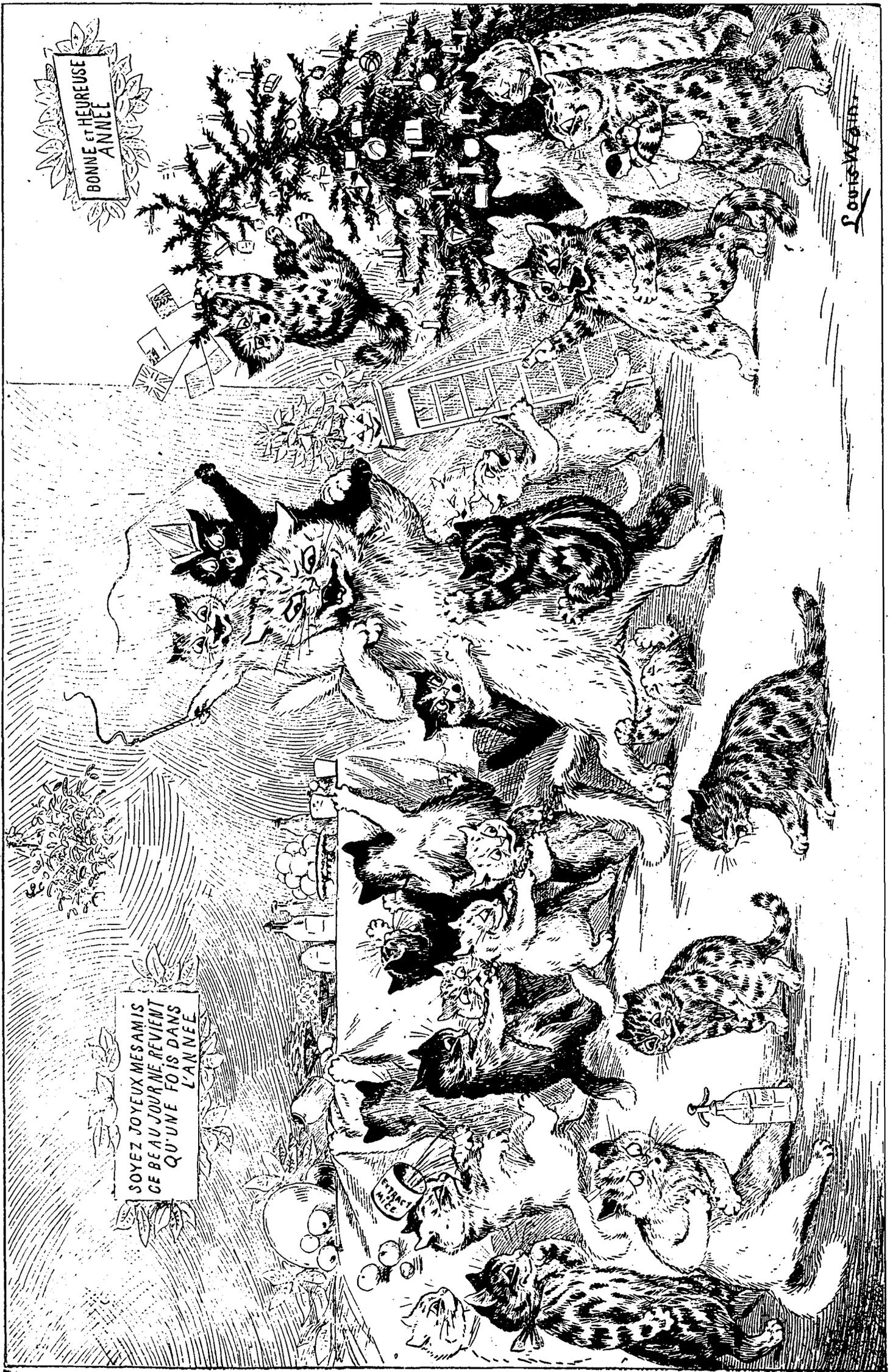
Musical score for the first system of 'Paysage Breton', measures 1-6. It features a treble and bass clef with various musical notations including notes, rests, and dynamic markings like 'V' and 'Ped'.

3

Musical score for the second system of 'Paysage Breton', measures 7-12. It includes dynamic markings such as 'piano', 'bien decouvert', and 'And. moto'.



PAYSAGE BRETON
 PAR ADALBERT MERCIER
 PIECE POUR PIANO



BONNE ET HEUREUSE
ANNEE

SOYEZ JOYEUX MESAMIS
CE BEAU JOUR NE REVIENT
QU'UNE FOIS DANS
L'ANNEE

LOUIS WATIN

NOUVELLE ANNEE — UNE FAMILLE HEUREUSE QUE LA FAMILLE RAMINAGROBIS !

UNE LEÇON POUR LES PETITS GOURMANDS



Le jeune Freddie a trop mangé de dinde, de pâté, de gâteaux, de pudding, etc., etc. Voici qui représente sa nuit de Jour de l'An. Quo cela serve de leçon aux petits gourmands.

Amusements et Sports

HER MAJESTY'S THEATRE

Les excellentes représentations qui nous ont été données, depuis son ouverture, par "Her Majesty's Theatre", ont confirmé le public qu'il ne sera joué, tel que promis, que des pièces de premier choix, rejetant toutes celles de mauvais goût encombrant la route cette saison.

M. et Mme Murphy, pour la semaine de fêtes qui vient de commencer, ont choisi le grand succès de M. et Mme Kendal "A Scrap of Paper", dans lequel ces deux excellents artistes ont assis leur réputation sur les deux continents.

Cette pièce, comique au possible, est remplie de charme et tient l'auditoire dans un fou rire continu et sous un intérêt intense.

Il y a là dedans des surprises charmantes que le public apprécie vivement. Plusieurs personnes de Montréal ont vu, il y a quelques années, à Londres, M. et Mme Kendal dans "Scrap of Paper"; la représentation, au théâtre de Sa Majesté, ne pourra que les convaincre qu'il n'y a rien d'inférieur ici à ce qui a pu être donné sur le vieux continent.

Pas d'étoiles dans la pièce, tous les rôles sont sérieux, à peu près égaux en valeur et les artistes qui les remplissent sont d'une homogénéité parfaite, d'un ensemble étonnant.

Citons néanmoins Mlle Beryl Hope, une favorite de Montréal, très remarquable dans son rôle.

Que ceux qui n'ont pas été aux premières de "Scrap of Paper" se hâtent d'assister aux représentations de la fin de la semaine.

Ajoutons que les décors sont superbes et les costumes élégants. Somme toute, superbes représentations.

x

MONUMENT NATIONAL — SOIRÉES DE FAMILLES

Lundi, à la demande générale, reprise du "Voyage de M. Perrichon", la spirituelle comédie si gentiment détaillée par nos amateurs montréalais devant une salle superbe. Brio superbe, toujours, dans l'interprétation de la comédie de Labiche.

Paul Lacoste est toujours le vrai Perrichon, le Perrichon idéal et Mme Ernest Brousseau une superbe madame Perrichon. Le rôle d'Henriette est admirablement rempli par Mlle Blanche Payette. Ceux des amoureux d'Henriette, Daniel Savage et Armand Desroches, trouvent dans MM. Elzéar Roy et Arthur Laramée, deux interprètes distingués.

Un excellent ensemble est complété par MM. H. Bisailon, A. Germain, Mollé et Sénécal et le public a fait à tous les interprètes un succès complet.

Décidément les soirées de familles ont définitivement conquis le droit de cité, à Montréal.

PALLADIO.

Bibliographie

Vient de paraître, l'Almanach des Cercles Agricoles de la province de Québec, pour 1899 (60 année), publié par J. B. Rolland & Fils, Montréal.

Cette petite publication constitue un véritable trésor pour le cultivateur soucieux du progrès de l'agriculture et ennemi de la routine, car elle lui apporte encore une abondante moisson d'idées et de méthodes nouvelles puisées aux sources de la science agricole pratique et dont la connaissance ne peut rester pour lui sans résultats bénéficiales.

En vente chez tous les libraires et les principaux marchands, au prix de cinq cents l'exemplaire. (Communiqué.)

x

Accusé réception à M. J. M. Grothé, le propriétaire du magasin de bijouterie de la rue Ste-Catherine, No 1879, de son charmant calendrier pour 1899.

Ce petit bijou de calendrier mural est, comme ce qui contient le magasin qu'il annonce, du meilleur goût et ne peut qu'inviter les amateurs à aller choisir leurs cadeaux de Jour de l'An chez M. J. M. Grothé. C'est là du moins ce que nous souhaitons à cet intelligent commerçant.

LES AFFAIRES ET LE PLAISIR



Le vieux Penoute. — Pourquoi pleures-tu, Joe?

Joe. — Je voudrais faire une cabane en neige... hi...

Le vieux Penoute. — Ah! Et ta maman ne veut pas?

Joe. — ...Si, mais elle veut que je prenne la neige qui est sur le trottoir pour la faire.

MODES PARISIENNES

CONSEILS A UN NOUVEL EPOUX

LE PREMIER PAIN DE L'ANNEE

Si vous voulez conserver la paix dans votre ménage, vous ferez bien de mettre scrupuleusement en pratique les conseils suivants :

- Ne contredisez jamais.
- Brûlez vos anciennes lettres.
- Gardez-vous de porter vos cheveux longs.
- Soyez prudent, circonspect et calme.
- Le silence est d'or, surtout en temps de grand ménage.
- Une soirée dans la maison vaut mieux que 14 rondes de la lutte Corbett Shark-y.
- N'ayez donc crainte de sourire trop souvent.
- Ménagez-vous des munitions pour les temps orageux.
- N'oubliez pas qu'une tonne de charbon achetée à temps vous sauvera de neuf sermons.
- Revenez chez vous sitôt votre travail terminé.



UN PETIT BOULANGER.

Souvenez-vous qu'un baiser et un bon calmant pour les tempéraments irritables. Si vous êtes impatient, comptez jusqu'à 116 avant de parler ; si vous êtes très fâché, sortez et allez acheter le dernier numéro du SAMEDI.

Chaque matin, en partant, embrassez votre épouse. Ainsi, vous serez sûr de la trouver de belle humeur à votre retour.

Lorsque madame vous donnera des ordres, souvenez-vous de bonne grâce. Nous ne pouvons pas être tous commandants en chef.

Si dans le cours de la nuit, vous entendez du bruit au bas de l'escalier, ne demandez pas à votre épouse de se lever pour aller voir ce qu'il y a.

Apprenez à sourire lorsqu'on vous propose l'achat d'une robe ou d'un chapeau.

Il vous en coûtera beaucoup peut être de sourire en une pareille occasion, mais vous serez amplement dédommagé de votre sacrifice, car alors aucun nuage ne viendra obscurcir l'horizon de votre vie.

FURET.

AU RESTAURANT

Le patron.—Oscar, n'oubliez pas de mettre beaucoup de journaux sur les tables... pendant que les clients les lisent, ils ne font pas attention à ce qu'ils mangent.

SUR LA PLAGE

Le pêcheur.—Vous êtes un veinard, vous... rien à faire !
Le duc.—Rien à faire ! Vous croyez ça ? Et valser tout l'hiver et jouer au tennis tout l'été, pourquoi comptez-vous ça, vous ?

BOUCHER SENSIBLE

Premier pensionnaire.—Le boucher qui a tué cet agneau devait avoir le cœur bien tendre.

Deuxième pensionnaire.—Comment sais-tu cela ?
Premier pensionnaire.—Il doit avoir hésité pendant trois ou quatre ans avant de porter le coup fatal.

DEVINETTE



Pour le Jour de l'An, Gustave s'est caché afin de voir si c'est bien Jésus qui lui apporte ses étrennes. L'apercevez-vous ?



Toque Régina pour cérémonie et théâtre. Col Gyp en fourrure.

RAVISSANTE TOQUE REGINA pour dames et jeunes filles. Le fond en satin, artistiquement drapé, est retenu sur le côté par une jolie aigrette souple, en plumes fantaisie. Bord formé par une draperie de velours de la nuance préférée. Le satin est crème, paille ou noir avec ornements jais ou dorés, assortis.

COL GYP en loutre belge avec bordure et intérieur col en belle mongolie noire, doublure satin.

PATRON "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)



No 183. Norfolk Jaquette pour dames.

No 183.—Ce modèle est en cheviot mélangé tau et rouge. Ce vêtement est très commode pour voyager, chasser, aussi pour bicyclette, etc. Le dos, à trois plis creux, est séparé du devant par un petit côté bien ajusté ; le devant a aussi trois plis et l'ouverture est faite sous le pli du devant. Les manches, à deux coutures, sont ajustées jusqu'au dessus du coude, à une assez bonne hauteur, puis commence un pouff modéré. Un col montant finit le cou et une ceinture tan entoure la taille. Ce modèle peut être fait en toute sorte d'étoffe de laine légère ainsi qu'en tweed anglais, cheviot, serge, tricot et covert ; on peut le faire de la même étoffe que la robe ou en étoffe unie pour être porté avec des jupes à carreaux ou à raies. Ces sortes de jaquettes vont à toutes personnes et sont si simples à faire qu'on peut facilement les confectionner à la maison.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces pour une personne de grosseur moyenne. No 183 est coupé de 32 pouces à 42 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

ECOLE GRATUITE des Beaux-Arts

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, Limited, de Montréal, Canada, offre gratuitement ses Cours de Beaux-Arts à ceux qui le désirent.

Les Cours comprennent . . .

LE DESSIN ET LA PEINTURE, NATURE MORT, MODELE ET DES- SINS POUR JOURNAUX . . .

Les Cours sont absolument gratuits et la demande d'admission peut être faite en n'importe quel temps.

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, Limited, a été fondé pour l'encouragement de l'Art et la distribution d'ouvrages d'art au dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples informations, s'adresser à

**The Canadian Royal Art Union
LIMITED**

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : Samedi, 31 Décembre

TRIO DE PROVERBES

L'ordre naît du désordre.

x

Il n'y a neigé ou glace que le soleil ne fonde.

x

La nation pleure quand le terrain rit

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

POUR NETTOYER LES FOULARDS DE SOIE il convient de les savonner d'abord à froid, puis de les rincer et de les égoutter; on fait alors bouillir une poignée de soda dans de l'eau, on filtre la décoction à travers un linge et l'on y fait tremper le foulard pendant quelque temps. On le presse ensuite, on le suspend, et, quand il est encore un peu humide, on le repasse.

BL. DE S.

Un émule de Jean Hérold comparait en cour d'assises pour assassinat suivi de vol, et le jury vient de rendre un verdict affirmatif, sans circonstances atténuantes. A ce moment, le président pose à l'accusé la classique question :

—Vous n'avez rien à ajouter ?

—Mon président, si c'est la peine de mort, comme j'ai jamais été condamné encore, je demande l'application de la loi Béranger.

Les femmes apprennent souvent, par l'expérience qui leur coûte cher, que les médecins sont impuissants à traiter comme il convient les maladies connues sous le nom de "maladies des femmes." Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont l'unique remède sur lequel les femmes peuvent compter; elles ont guéri des cas de beau mal et de faiblesse féminine des plus graves, elles ont sauvé des milliers de vies et épargné plusieurs comptes de médecins. Les jeunes filles frêles, les femmes faibles et fatiguées, trouveront dans les Pilules Rouges du Dr Coderre le vrai remède pour guérir leurs maladies et les faire rayonner de tout l'éclat de la santé. Lisez le témoignage de Mme Nadeau, qui est une dame bien connue et respectable; voici ce qu'elle dit: "Je suis une preuve de la valeur des "Pilules Rouges du Dr Coderre." Pendant des années, j'ai souffert de faiblesse "féminine. Il m'est impossible de décrire mes souffrances, jamais une journée bien. J'avais des douleurs d'estomac causées par la dyspepsie, toujours constipée, pas d'appétit, pas de sommeil. Je souffrais horriblement du mal de tête, et toujours étourdie. A la fin, voyant que j'étais de plus en plus souffrante, je me décidai d'essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'en ressentis de suite les bons effets, cela m'encouragea, je continuai à les prendre et maintenant, je me sens aussi bien et aussi forte que jamais. Mon conseil à celles qui souffrent est d'avoir recours de suite "aux Pilules Rouges du Dr Coderre." Mme Julie Nadeau, No 277 Rue St-Valier, Québec. Ce témoignage est choisi entre mille. Que toutes les femmes qui doutent de ces faits veuillent bien passer par nos bureaux et nous serons heureux de leur prouver que ces témoignages ne sont pas l'œuvre de notre imagination ni qu'ils ont été achetés. Ils nous sont envoyés par les femmes elles-mêmes qui sont heureuses par ce moyen de prouver leur reconnaissance envers un remède qui les a guéries, et en même temps aider à d'autres femmes souffrantes comme elles à se guérir.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne sont pas pour tous les maux qui affligent l'humanité. Non. Elles sont spécialement et

Madame JULIE NADEAU

La Vie lui était un Fardeau.— Elle ne savait plus que faire! Maintenant, elle est bien comme elle n'a jamais été



MME JULIE NADEAU

uniquement pour les femmes et elles guérissent toutes les maladies dont elles souffrent, telles que la leucorrhée, les irrégularités de toutes sortes, chute de la matrice, hémorragies, le beau mal, maladies des ovaires, menstruation trop faible, abondante et douloureuse, tiraillements dans le bas-ventre, mal de côtes, de reins, constipation, palpitation du cœur, douleurs d'estomac et entre les épaules, crises hystériques, danses de St-Guy, le mal de tête et toutes les maladies du changement d'âge, chaleurs, bouillonnement du sang, enflure des jointures, froidure des pieds et des mains. Elles sont aussi tout particulièrement recommandées aux femmes enceintes et aux nourrices. Elles sont incomparables pour réparer, purifier et enrichir le sang appauvri ou vicieux. Elles aident aussi beaucoup à la formation des jeunes filles.

N'oubliez pas que nous avons à la disposition de toutes les femmes souffrantes des médecins spécialistes dont le succès pour le traitement des maladies des femmes est vraiment extraordinaire. Vous pouvez les consulter aussi souvent que vous le désirez et toujours sans qu'il vous en coûte rien. Dites-leur tout, vous n'avez rien à craindre, car vos lettres sont ouvertes et répondues par nos médecins et tenues confidentielles. Adressez: "Département Médical, Boîte 2306, Montréal." Celles qui le préfèrent peuvent consulter personnellement nos médecins, en se présentant à notre dispensaire spécialement pour les femmes, au No 274 Rue St-Denis, tous les jours (excepté le dimanche), de 10 heures a. m. à 5 heures p. m. Consultations gratuites.

N'achetez jamais les pilules rouges qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, car ces pilules vendues à bon marché sont de dangereuses imitations. Nos Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en boîtes contenant 50 Pilules Rouges chaque. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour 6 boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis—pas de douane à payer. Cie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal.

Une remarque d'ailleurs assez digne de fixer l'attention, écrit M. Prudhomme dans un rapport administratif sur la misère, à Paris, c'est que tous les aveugles qu'on rencontre dans les rues habitent ordinairement des hôtels borgnes.

On parle d'un camarade :
— Quel brave et loyal garçon!... Et plein de délicatesse... Vous vous rappelez son dernier duel? Quand on eut tiré au sort les épées, ne voulait-il pas qu'on tirât également au sort... les médecins?

Aux environs de la salle Wagram
Un pochard passe, chantant à tue-tête un vieux refrain connu :

Le p'tit bleu, p'tit bleu, p'tit bleu,
Ça vous met la tête en feu...
Un agent l'aborde, et d'un ton sérieux :
— Est-ce que ça ne vous ferait rien de changer de chanson ?

Le jardinier Thomas s'approche en titubant de madame la comtesse, à qui il parle presque sous le nez.

Elle le repousse d'un geste de dégoût :
— Pouah! l'ivrogne! Vous croyez que je ne m'aperçois pas que vous avez bu!

Thomas, avec amertume :
— On s'aperçoit toujours quand j'ai bu. Jamais quand j'ai soif!

RIEN DE PLUS FACILE

C'est à cette saison de l'année que les rhumes sont le plus à craindre. Avec le Baume Rhumal on s'en débarrasse facilement.

BUY
Coleman's Salt
THE BEST

Chaque paquet est garanti.
Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Une bonne à tout faire se présente chez une bourgeoise.

— Et pour l'ouvrage? demande l'client.

— Oh! pour l'ouvrage, fait la bonne, je suis un cheval!

— C'est très bien, répond aigrement la bourgeoise; mais je vous prévienne qu'il n'y a pas de cochon à la maison.

Presque pour Rien!

EN ALLANT CHEZ

HENRI ALLARD

411 Rue Craig

VOUS TROUVEREZ

Cigares de 5 cts pour	4 cts
Cigares de 10 cts, 3 pour	20 cts
Steak et patates frites	25 cts
Pork and Beans	5 et 10 cts
Huitres à la mesure (bulk)	35c la pinte
Huitres à la doz., triées à la main	20 cts
Huitres frites, la doz.	30 cts
Chops	25 cts

BOVRIL

UN THÉ DE BŒUF

préparé en ajoutant une cuillerée à thé de l'extrait à une tasse d'eau chaude.

BOVRIL est savouré et conservé par tous les invalides quand tous les autres aliments sont rejetés.

Demandez-le

A VOTRE PHARMACIEN OU A VOTRE EPICIER.

LE RIFLE

Éczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par le **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats, constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours. **Maladies de la Peau**

HER MAJESTY'S THEATRE

M. et Mme Frank Murphy, Propriétaires et gérants.

Semaine commençant le lundi 26 Décembre

PAR UNE MATINEE

Représentation spéciale par une compagnie d'étoiles ayant à la tête

Mlle BERYL HOPE

dans la comédie à grand succès de M. et Mme KENDAL.

A SCRAP OF PAPER

Un festival de joie pour les FÊTES DE NOËL.

Matinées Lundi et Samedi

PRIX: 25c, 35c, 50c, 75c et \$1.00. Matinées: de 25 à 75c. Sièges maintenant en vente.

Calino vient d'être reçu de la société contre l'abus du tabac, et il a tout le zèle du néophyte.

—Je vais réviser le bail de mon fermier de la Beauce, dit-il. N'ai-je pas appris, l'autre jour, qu'il avait fait fumer abondamment mes champs!

Votre Négligence de l'heure présente veut dire Maux et douleurs cet hiver

Kootenay Cure

Vous sauvera cette fois, c'est la Grippe qui a aggravé la maladie

Demandez à cette Dame ce que le Kootenay Cure a fait pour elle

Ottawa, 7 août 1895.

S. S. RYCKMAN, M. P.

Cher Monsieur, Je ne peux trouver de mots pour vous exprimer ma reconnaissance pour les services que m'a rendus votre "Kootenay Cure". J'ai été soignée par les meilleurs médecins d'Ottawa pour le rhumatisme, mais ils m'ont dit que mon cas était si compliqué, ma maladie ayant été occasionnée par la grippe, que tout ce qu'ils pouvaient me donner ne devrait me procurer qu'un soulagement temporaire. Justement à cette époque, j'entendis parler de votre remède, et vous fûtes assez bon pour venir me voir. D'abord, j'avais très peu d'espoir d'être soulagée, le rhumatisme ayant accompli son œuvre dans mes muscles et ayant détruit mes nerfs. Cependant, je me décidai à tenter un effort, de plus et je commençai à prendre votre médicament. Dans un cas, physiquement parlant, je suis une femme nouvelle. Je puis aller n'importe où, sans aide. Mes nerfs sont aussi forts qu'ils l'ont jamais été dans ma vie, et les changements qui se produisent dans l'atmosphère, n'ont plus aucun effet sur moi maintenant. Je ne puis assez vous remercier, mais j'écris ceci, afin que d'autres malheureux le lisent et soient soulagés. Vous pouvez envoyer n'importe qui à ma résidence, 129 rue Albert, Ottawa, et je serai très heureuse de donner toutes les informations possibles.

Votre reconnaissante,

DAME THOMAS A. PHIE, 129 rue Albert, Ottawa, Ont.

En vente chez R. E. McGALE, pharmacien, 223 rue Notre-Dame, Montréal.

Meubles Meubles

SATISFACTION OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement; les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvrir tous les soirs.

F. LAPOINTE
Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix
1551 RUE STE-CATHERINE

UNE NOUVELLE ENTREPRISE

NOUS attirons l'attention de nos nombreux lecteurs sur la recommandable manière employée par la Co-operative Knitting Co. en employant du monde pour son travail sur un plan coopératif. Les intérêts de la compagnie et de leurs employés deviennent immédiatement solidaires et cette méthode est employée dans beaucoup de manufactures et pour beaucoup de marchandises dans diverses parties de l'Europe. Nous ne voyons pas pourquoi cette même méthode coopérative n'aurait pas le même succès dans ce pays, et c'est pourquoi nous félicitons les promoteurs de cette compagnie qui ont introduit cette méthode ici. Elle permet à tous de se procurer un emploi profitable sans quitter leur maison. Par ce plan coopératif, ceux qui désirent un emploi reçoivent une machine de \$20 et de quoi travailler, gratuitement. La compagnie, pour sa part, fournit la machine, le fil nécessaire, les

patrons et les instructions, ainsi que l'argent pour payer l'ouvrage; surveille les affaires et centralise le produit du travail de la semaine. Tous les travailleurs ont naturellement à cœur l'intérêt de la compagnie et consacrent toute leur énergie afin d'assurer son succès, leur intérêt étant solidaire avec celui de cette compagnie. Les travailleurs ne peuvent pas espérer que la compagnie réussira si tous leurs efforts ne sont pas acquis à l'œuvre commune. Il sera bien compris alors que la compagnie emploie du monde qui, sans quitter la maison, s'associe au plan coopératif et que nécessairement cette méthode nouvelle doit réussir, de préférence à celles employées dans les anciennes maisons. Nous conseillons à nos lecteurs d'écrire afin de devenir membres participants et profiter de la chance qui se présente à eux d'obtenir l'emploi de leur temps, sans quitter leur maison, en s'associant à la Compagnie Co-operative.

OUVRAGE POUR PLUSIEURS AUTRES FAMILLES

Hommes, Femmes ou Enfants peuvent travailler à l'aide de notre machine automatique et se créer de bons gages toute l'année. Nous fournissons la machine gratuitement et envoyons tout ce qui est nécessaire pour travailler, transport payé, à tous nos adhérents. Nous payons comptant tout le tricotage qui nous est envoyé.

Faites de l'Argent à la Maison.

Temoignages

Perth, Sept. 21 1897.
Co-operative Knitting Co.
Messieurs, — Je vous envoie aujourd'hui mes échantillons de bas. Je n'avais jamais employé auparavant une machine à tricoter, mais vos instructions sont tellement nettes et faciles à comprendre qu'il n'y a aucune difficulté à faire l'ouvrage. Je vous remercie de m'avoir engagé comme travailleur et je serais de mon mieux pour vous faire avoir d'autres adhérents, car je pense que c'est un grand bénéfice pour les familles de gagner de l'argent sans quitter la maison. Le plan coopératif consistant à envoyer de l'ouvrage à la maison devrait être compris par tous ceux qui veulent gagner de l'argent à temps perdu. Espérant recevoir un nouvel envoi de marchandises par le retour de la maille, je demeure votre dévoué serviteur,
R. E. McNAUGHTON.

Perth, October 18 1898.
Messieurs, — Il y a à peu près un an que j'ai commencé à travailler avec votre machine à tricoter et je suis très content d'affirmer que vous avez été très bons pour moi et que la machine est la plus satisfaisante que j'aie pu désirer, elle ne s'est jamais dérangée et tricote comme un charme. Je suis capable de tricoter des bas de bicyclette ou une paire de chaussettes en 20 ou 30 minutes. J'ai trouvé votre machine et votre manière de faire les affaires exactement comme votre circulaire l'indiquait. J'ai reçu votre dernier envoi de 18 livres de laine et vais les tricoter de suite pour vous les retourner par express. Votre dévoué,
R. E. McNAUGHTON.

Et plusieurs autres témoignages.

FAIT 10,000 points à la minute. Tricote une paire en 20 minutes. L'ouvrage est facilement appris par les instructions du guide et la machine est facile à manœuvrer.

Beaucoup de Familles sont employées.

ÉCRIVEZ immédiatement si vous voulez devenir un membre de notre coopérative. Incluez timbre de 3 cents et donnez vos références. Nous devons demander des références car nous confions à nos adhérents une grande quantité de laine et d'accessoires. Adressez:
THE CO-OPERATIVE KNITTING CO., - C. O. HENTER, gérant général, 15 Leader Lane, TORONTO.

Echantillon d'Ordre de Commande en Gros
Canadian Pacific Railway Company Telegraph
TÉLÉGRAMS AND CABLES
All orders are received by the Canadian Pacific Railway Company, subject to the usual conditions of sale and unless otherwise stated, the goods are to be delivered to the order of the person to whom the order is addressed.
HERBERT W. HENDERSON, President, 1000 Bank St., Montreal, P. Q.
J. W. HENDERSON, Vice-President, 1000 Bank St., Montreal, P. Q.
E. S. J. HENDERSON, Secretary, 1000 Bank St., Montreal, P. Q.

889
R.A. Res. ... CD. 11: 15 PM. ... Sept 7 ... Collect. RED.
Rosshand, B. C., Sept. 7 1898.
Co-operative Knitting Machine Co.,
15 Leader Lane, Toronto, Ont.
Envoyez 100 doz. de balles immédiatement, balance du mois suivant l'ordre, le chemin de fer pourra peut-être ce qu'il y avait en moins sur le dernier envoi.
Rosshand Mercantile House,
BOARD OF TRADE BUILDING,
Coin, Yonge et Front Sts.,
TELEPHONE No 112.

GRATIS! Une jolie montre à griffes; aussi, une épinglette garnie d'une opale, style "Tiffany". Vous ne payez rien. Vous envoyez simplement votre nom et votre adresse sur une carte postale et nous vous adressons 12 paquets de Parfum Péral à vendre pour nous, si vous le pouvez, à 10 cents l'un. Quand vendus, envoyez nous notre argent et nous vous enverrons gratuitement les deux primes. (A chaque mois est attribué une pierre précieuse. Toute personne portant la pierre attribuée au mois de sa naissance, s'assure une grande et infaillible bonne chance.) Ces bagues surpassent en beauté toutes les primes gratuites ayant déjà été offertes au public. Envoyez votre adresse sur une carte postale. Pas d'argent requis et l'envoi est retournable si non vendus. Mentionnez ce journal.
Petal Perfume Co.,
25 Adelaide Street E., Toronto, Ont.

LE BEAU MAL

Les Symptômes

UNE sensation de torpeur fatigante sans cause apparente, un penchant vers la mélancolie, le découragement et l'ennui, les yeux cernés de noir, des maux de tête, accès subits de chaleur, douleurs dans le dos, autour des cuisses, dans le côté gauche, douleur et sensibilité au has-ventre comme si l'on portait un fardeau, chairs molles et prostration nerveuse, éblouissements, envies de pleurer, insomnie, perte de mémoire, mains froides et pieds froids, perte d'appétit, indigestion, leucorrhée, règles irrégulières et douloureuses, menstrues trop abondantes ou supprimées.

Le Remède

LE Composé Végétal de Julia Richard consiste en une préparation constitutionnelle composée de produits d'origine végétale, comprimés de façon à former une tablette. C'est le remède le plus précieux pour la guérison des maladies de la femme, car il donne du ton, de la force et de la souplesse à tout le système, soulageant ainsi toute la kyrielle des troubles nerveux résultant du dérangement de la matrice.

Pour supprimer et guérir tous les écoulements anormaux et nuisibles que l'on remarque chez presque toutes les femmes malades, il n'y a rien de mieux que Les Tablettes Uterines de Julia Richard. Elles remplaceront avantageusement tous les lavements médicamenteux et les injections. Elles portent le remède directement aux parties affectées et préservent d'un contact constant pendant des heures, guérissant ainsi et réglant tous les écoulements vaginaux.

J'ENVERRAI GRATUITEMENT AUX DAMES QUI M'EN FERONT LA DEMANDE MON LIVRE SUR "LA SANTÉ DE LA FEMME".

JULIA G. RICHARD, B. de P., Boite 996, Montréal, Can.

ON TROUVERA au No 102 rue Bleury, une dame qui travaille les cheveux, bracelets et chaînes de montres et toutes sortes d'ouvrages.

BAUME RHUMAL

Combien de maladies de poitrine, combien de bronchites seraient évitées si, dès que la toux vous prend, vous usiez du Baume Rhumal.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 31

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

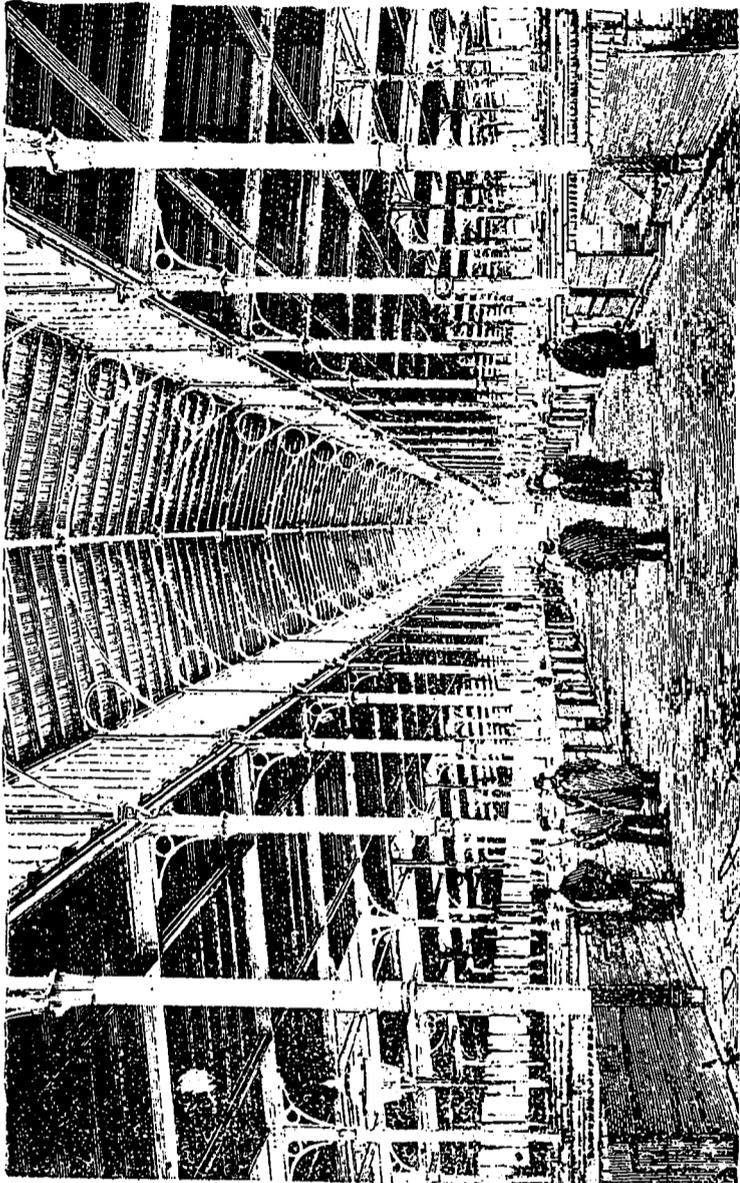
GRATIS Aux Garçons et Filles

JOLIE MONTRE en argent allemand, montage à régulateur. Garantie 5 ans, avec chaîne en un "Kodak Snap-Shot" avec tous les accessoires pour prendre les photographies, données gratuitement à ceux qui vendront pour nous 25 dés en aluminium, à 20 cts chaque. Se rendent dans chaque maison. Envoyez nom et adresse et nous vous enverrons la marchandise sans argent. CAN. SUPPLY CO., TORONTO.

Ouvrage Plaisant à la Maison

Pour hommes et femmes, le jour ou le soir, 25 à 50 par semaine. Il n'est pas nécessaire d'avoir d'expérience ni de copier l'ouvrage dans les rues. Instructions laissées et ouvrage envoyé sur demande. Adresser: MEMORIAL COMPANY, LONDON, Ont.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 161



Ont trouvé la solution juste: Mesdames S Arcand, A Bondy, J Brion, M Brodeur, H Champagne, M Delorme, R Desjardis, W Desjardis, Leclair, P Ferrault, L Thériault, V Vallières, Miles, A. Ambrin, G. Beaudoin, G. Bilodeau, C. Brodeur, E. Brunet, B. Desnoyers, B. Dubé, E. Ducharme, D. Galarneau, C. Gagnon, M. L. Lacroix, A. Latreille, D. Lavallee, R. Legault, Y. Paquet, E. Poirier, F. Prendergast, R. A. Primeau, A. Roop, M. L. Roch, B. Poirier, MM P. Akrie, C. Bellazzi, A. Beau, P. Bolduc, A. Brunelle, A. Courtemanche, L. de G. Dagnault, J. Demers, O. Dulude, A. Dumas, A. L. Dupont, O. Fontaine, A. Gauthier, J. E. Gauthier, A. Girard, A. Gosselin jr., A. Gouillard, J. W. Guenard, W. Hugron, C. R. Lefebvre, D. M. Lefebvre, G. Lemieux, J. O. Maranda, J. T. Martel, E. Nantel, A. Pigeau, B. Paul, G. Perrault, R. Perrault, A. Pettitclair, J. Pigeau, A. Pigeonnette, A. A. Rochelleau, J. Rousseau, J. Savaria, P. Scherer, A. Simard, J. St-Onge, A. Vallières, O. Warnault (Montréal), Mlle A. Doyon (Beauce Junction, Q.), J. Fortes (Cochabawagan, Q.), Mlle N. Audet (Cottacook, Q.), V. Prevost (Côte des Neiges, Q.), C. Derric (Côte St. Luc, Q.), E. Painville (Farnham, Q.), Mlle Y. Michaud (Fraserville, Q.), Mme P. Garciya, Mlle D. Allard (Grand Mère, Q.), Mme F. Bonhomme, J. Pinette (Hull, Q.), Mlle R. A. Larivié (Lacbeche, Q.), J. O. Bernbe (Lac Mégantic, Q.), Mlle C. Groulx (La Prairie, Q.), Mlle G. M. Bernier (Lennoxville, Q.), C. Gauthier (Longue Pointe, Q.), D. Pichette (Louisville, Q.), Mlle B. Bélanger, A. B. Champagne (Maisonnette, Q.), G. Gagnon (Mastet, Q.), Mlle M. Plante, A. Dagenais (Mile End, Q.), Mlle M. Falardeau (Montréal Nord, Q.), E. Fournier (Notre Dame de Lévis, Q.), Mlle M. J. Burns, A. Guindon (Oka, Q.), Mmes F. Dubé, J. S. J. Routhier, T. Synnette, F. J. Boulay, A. Groulx (Ottawa, Ont.), O. Caron (Pont Maskinonge, Q.), Mlle M. A. Villeneuve, L. J. Alaire, A. Béland, L. Brousseau, C. L. Cuddy, W. Deschamps, R. Dorval, F. O. Drouin, A. Marcotte, A. M. Potvin (Québec, Q.), Mlle C. Sylvestre (Rivière Chicou, Q.), Mlle C. Gervais (Sault aux Roches, Q.), Mlle L. Landry, F. Laperle, F. X. Courcier, J. Lord (Sorel, Q.), O. Mercier (Ste Agathe de Lotbinière, Q.), Mlle L. Fontaine (Ste. Anne de La Perade, Q.), G. Bergeron (Ste. Brigitte des Saules, Q.), F. X. Verdon (Ste. Genevieve, Q.), E. Hamann, J. Ledig (Ste. Françoise, Beauport, Q.), Mlle E. Montminy (St. Georges de Beau, Q.), Mlle L. Genest (St. Henri de Lévis, Q.), Mlle R. Beaudoin, B. Béje, G. Brisbois, J. O. Fautoux (St. Henri de Montréal), Mlle C. Dupont, J. N. Beauvais, J. B. Caron (St. Hyacinthe, Q.), J. Boudias (St. Jean-Baptiste de Rouville, Q.), M. Leduc (St. Jean, Q.), Mlle A. Brunelle (St. Joseph de Lévis, Q.), Mlle E. Champagne (Ste. Monique, Q.), O. Lalonde fils (St. Polycarpe, Q.), Mlle M. Beaudin (St. Raymond, Q.), Mmes O. Bélanger, A. Tremblay, C. E. Martel, G. Moncey (St. Roch de Québec), J. Léonard (Ste. Rose, Q.), J. Perron (St. Sauveur de Québec), Mlle O. Guertin (St. Thomas d'Asquin, Q.),

Mlle O. Chalu (St. Thomas, Ont.), A. Roy (Theford Mines, Q.), Mlle M. Frenyuel, M. H. Newton, C. D. Bourdault, F. Fournier (Trois Rivières), C. Dams (Valleyfield, Q.), J. M. Dionne (Victoriaville, Q.), J. Clark (West Farnham, Q.), Mlle O. Pelletier (Edmundston, N. B.), J. L. Brochu (Amesbury, Mass.), J. Plante (Gatineau, Q.), E. D. Minc N. Ducharme, E. Desrosiers (Brimswick, Mass.), T. Dionne (Chicopee, Mass.), A. Gregoire (Cohoc, N. Y.), Mlle M. Laranger (Epping, N. H.), Dame D. Jean, Delles A. Bard, G. Bonin, A. Bourget, D. Gaudreau, R. de N. Lefebvre, M. P. Martel, E. Tremblay; L. Colombe, H. Fournier, J. A. Fournier, J. B. Fournier, A. Damsel, C. Poirier, J. D. Thibault (Fall River, Mass.), Delle I. Bilodeau, A. Couture, S. Bousseau (Haverhill, Mass.), Delle D. Aubry, A. Couture, J. Durelle, J. Goulet, J. E. Lajoie, J. Stoltz (Holyoke, Mass.), Delles J. Marcoux, C. Mout S., T. Dionne (Lawrence, Mass.), Dames P. Houle, A. E. Thiberge, Delle M. St. Hilaire, A. Bergeron, N. Leclair (Lawiston, Me.), J. Bonford (Lashon Falls, Me.), Dame E. Charon, Delle E. Boisvert, A. Garand, D. LaHaie, A. Gauvin, N. Landry, A. Langevin, P. Pagé, E. Sarazin, W. Sawyer (Lowell, Mass.), Delle I. Dion (Lynn, Mass.), Delles M. L. Gagnon, M. L. Hébert, S. Brousseau, M. L. B. Drouin, N. Lemire (Manchester, N. H.), Dames N. P. Bissonnette, N. Saville (Marlboro, Mass.), E. A. Guertin, A. Pinaud (Nashua, N. H.), Delles L. Boisclair, L. Laramée (New Bedford), E. Leblanc (New Market, N. H.), Dame J. M. Sabatier, Delles A. Abadie, C. Gilbert, S. Puyau, T. Esende, E. Maranda, E. A. Puyau (Nouvelle-Orléans, La), Dame E. Laflamme (North Cambridge, Mass.), Delle M. Duquette, E. F. Fournier (North Greenstone, Conn.), Delle D. Boucher (Southbridge, Mass.), Delle E. Gervais (Three Rivers, Mass.), R. Coutois (Warren, R. I.), E. Lavard (West Manchester, N. H.), Delle D. Roy, J. B. Lagace, J. Renaud (Woonsocket, R. I.), N. Fortin, A. Guillaud (Worcester, Mass.), Dame J. Thibault, R. Lefebvre, N. Béland (Montréal), R. Leduc (Granby, Q.), W. Berthiaume (St. Hyacinthe, Q.), L. Laliberté (Fall River, Mass.), Dame R. Bélanger (Graniteville, Vt.), Delle G. Lalonde (Manchester, N. H.), Josephine Bellemare (Ste. Anne d'Yamachiche), F. Boulanger (Fall River, Me.), L. Jauré (N. Orleans, La)

Le tirage au sort a fait sortir les numéros: A. L. Dupont, 25 Amherst, A. Gouillard, 71 Visitation, J. Rousseau, 69 Amherst (Montréal), L. Brousseau, 53 St. Paul (Québec), Delle D. Aubry, 55 Bridge (Holyoke, Mass)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELÉZ-VOUS QU'IL Y A DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

On demande des Elèves.

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat. Guérit promptement. Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

GIE DE MEDECINE HARVEY
424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

50c

Pour un Excellent Bain Turc Au Laurentien, tous les soirs.

OUVERT NUIT ET JOUR

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

—Tu sais, Bébé, si tu es mignonne, je reprendrai pour toi du dessert.

—Oui, sire; le moulin n'y est plus, mais le vent y est encore.

GRATIS! Une Bague Doublée en Or ou un Bracelet Gourmétique

NE ENVOYEZ pas d'argent. Seulement votre nom et votre adresse sur une CARTE POSTALE, et nous vous enverrons 30 paquets de nos célèbres MATHOT L. Téléphonique composition pour parfumer l'habileté que vous aimez pour nous, si vous le pouvez, à ce le peut. Après la vente, vous nous enverrez votre argent, \$100, et, en retour, nous vous enverrons, FRANCO, à votre choix, une des magnifiques primes représentées ci-contre. Marchandises non vendues habituellement. Mentionnez ce journal.

TISDALL SUPPLY CO., 500 GERRARD ST. E. TORONTO, ONT.

LE FAISEUR D'ARGENT A LA MAISON

DE L'OUVRAGE A LA MAISON

Nous avons besoin des services d'un grand nombre de femmes afin qu'elles tricotent pour nous, dans leur maison, chaque fois qu'elles en auront le temps tout en faisant leur ménage. Nous fournissons une machine de \$20 et le fil et nous payons pour l'ouvrage qui nous est envoyé.

La distance ne fait rien. De \$7 à \$10 par semaine pendant le temps consacré à l'ouvrage. Ecrivez immédiatement.

Donnez des références.

COOPERATIVE KNITTING CO., Toronto, Ont.

LES
CIGARES et CIGARETTES
Chamberlain
 ... SONT ...
FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 5 P. M.

1718 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

L'APRÈS-LAVERGNE
Photographes
 No 366 RUE ST DENIS
 TÉL BELL 1283 MONTREAL
 - MARCHAND 843 P. Q.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par l'anesthésie locale, ches



AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
 DENTISTE
 Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

FAITES USAGE DE LA
GOMME DU Dr ADAM
 POUR LE MAL DE DENTS
 Arrête le mal en deux minutes
 Prix, 10c
 EN VENTE PARTOUT

On parle de la circulaire du comte Mouravief, et l'enthousiasme est à son comble. Seul, Pitou, qui est appelé pour une période de treize jours à faire en octobre prochain, hausse les épaules, sceptique.
 —Moi, dit il, je n'ai jamais eu de veine. Vous verrez: ils sont fichus de ne désarmer qu'en novembre.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU Dr CODERRE

PILULES DE Noix Longues
 (Composées)
De McGALE
 POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

The Promotive of Arts Association, Ltd.
 Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART
Tous les MERCREDIS
 Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle
 TOUS Les Premiers Mercredis du mois.
 Prix du billet, 25 cents.

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.
Les Rasoirs de Sûreté "Star"
 Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX
 Prix, \$2.50 à \$1.00.

COUTEAUX A DÉPECIER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 6 RUE ST-LAURENT
 Tel. Main 1911.

VIN St Lehon

Naturel
 Tonique
 Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

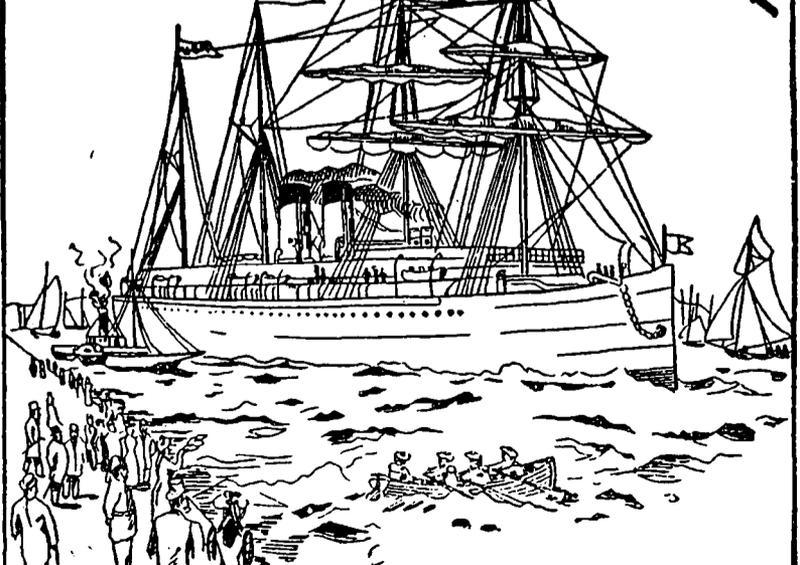
Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 163



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: 1898-1899.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
 Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 1 janvier, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.